LA

MEDECINE

RAISONNE'E

DE

M. FR. HOFFMANN,

Premier Médecin du Roi de Prusse, &c.

Traduite par M. JACQUES-JEAN BRUHIER, *Docteur en Medecine.*

TOME V.



A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LA PATHOLOGIE OU PHILOSOPHIE DU CORPS HUMAIN CONSIDERE' COMME MALADE.

C'EST-A-DIRE,

L'explication des causes des maladies, déduite, suivant la méthode des Géometres, d'observations exactes, & de principes certains, puisés dans la Physique, la Méchanique, & l'Anatomie,

ET

Les véritables fondemens de la Pathologie, & la maniere de préserver le corps des maladies de toute espece.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce cinquiéme Volume.

LA PHILOSOPHIE
DU CORPS HUMAIN MALADE,
Ou la Pathologie générale,
SUITE
DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

LA PHILOSOPHIE

DU CORPS HUMAIN MALADE,

Ou la Pathologie générale.

TROISIE'ME PARTIE.

De la naissance, & de la génération des maladies par la foiblesse du corps humain, le vice de ce qui y entre, la suppression des excrétions, l'abondance, & l'impureté du sang, & des liqueurs, & la maniere de se garantir des maladies, & de la mort prématurée.

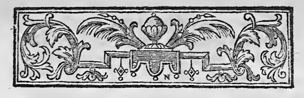
CHAPITRE I.

Fin de la Table des Chapitres.

Errata du cinquiéme Volume.

Page 14. *ligne* 24. leur, *lisés* son. P. 35. *l.* 3. xj. *lis.* ix. P. 164. *l.* 12. il, *lis.* elle. P. 169. *l.* 15. Brusavolo, *lis.* Brasavolo. *Ibid.* l. 22. *probent*, lis. *prabent*. P. 170. *l.* pénult. *postum*, lis. *pastum*. P. 176. *l.* 21. *manifestum*, lis. *manifestam*. P. 215. *l.* 1. branches, *lis.* bronches. P. 253. *l.* 9. que, *lis.* pas.

LA PHILOSOPHIE



LA PHILOSOPHIE DU CORPS HUMAIN MALADE, OU LA PATHOLOGIE GENERALE.

※※※※※※※※※※※※※

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE X.

De la Boiſſon froide, extrêmement contraire à la vie, & à la ſanté des hommes.

I. ENTRE les choſes qui nuiſent ſur le champ au corps humain, & qui agiſſent ſur lui avec autant de promptitude que les poiſons, bien qu'elles ſoient même au-deſſus du ſoupçon de

nature veneneuse, la boisson froide, prise en quantité par une personne échauffée, mérite le premier rang.

SCHOLIE.

Je ne prétens pas condamner entierement l'usage de l'eau froide. Je crois même comme Galien que c'est un fort bon remede dans la fiévre continente, & l'effervescence de la bile jaune. Mais nous condamnons au moins l'usage abondant d'une boisson bien froide reçûë dans un corps échauffé par un exercice violent.

II. C'est une expérience certaine que la boisson froide a fait mourir subitement plusieurs personnes, & fait tomber d'autres dans les défaillances les plus dangereuses.

SCHOLIE.

Marcellus Donatus a rassemblé plusieurs histoires des funestes effets de la boisson froide. (a) On en peut lire aussi plusieurs dans Gaspar Caldera de Hé-

(a) Marcel. Donat. *Histor. Medic. mirab. Lib. IV. c. 6.*

rédia, *(a)* Amatus Lusitanus, Benivenius, *(b)* & Fabricius Hildanus. *(c)* Ce dernier parle aussi d'un jeune homme qu'un coup d'eau froide fit tomber dans une défaillance, avec une douleur cruelle d'estomac. *(d)* Schenkius rapporte une histoire toute semblable. Voici ses paroles. *Une personne s'étant échauffée à jouer à la longue paume exposée à un Soleil très-chaud, & étant toute en sueur, but un verre de vin très-froid, qui le fit sur le champ tomber dans une défaillance, si forte, qu'on le porta dans son lit à demi-mort.* (e)

III. La boisson froide cause la mort, parce qu'étant prise en quantité par un corps échauffé, elle arrête sur le champ le mouvement progressif du sang.

(a) Casp. Caldera de Heredia. *Tractat. de Potion. variet.*

(b) Beniven. *de abdit. ac mirand morbor. caus.*

(c) Hildan. *Cent. III. Obs.* 48.

(d) Idem. *Cent. V. Obs.* 29.

(e) *Quidam sub ardentissimo sole pila lusu incalescens, & sudans; cum calicem frigidissimi vini biberet, animo mox defecit, ut semimortuus ad cubile delatus fuerit.* Schenk. *Lib. II. Observ. p.* 277.

SCHOLIE.

Il faut rappeller ici cette vérité que nous avons démontrée dans la Physiologie, que la conservation de la vie de l'homme dépend de la continuité de la circulation du sang, & des liqueurs, de sorte que si elle s'arrête entierement, ou seulement pendant un tems, on perd sur le champ la faculté de penser, la chaleur, le mouvement, le sentiment, & les forces. Et comme il n'y a rien dans la nature, qui coagule, épaississe, & rende immobiles plus promptement, & plus puissament les liqueurs qui sont en mouvement, & en fluidité, qu'une liqueur froide qui est entrée dans le corps, il ne faut pas s'étonner qu'une quantité d'eau froide venant à passer promptement dans les veines remplies d'un sang bouillant, & écumant, arrête, sinon pour toujours, du moins pour un tems, les mouvemens de contraction, & de dilatation du cœur, parce que ces mouvemens vitaux dépendent de l'abord continuel du sang dans ce muscle, & de sa sortie continuelle.

IV. La boisson froide est surtout

contraire au tiſſu nerveux, & membraneux du ventricule, & des inteſtins, & par cette raiſon elle leur cauſe des maladies que les ſpaſmes rendent très-graves.

SCHOLIE.

Puiſqu'Hippocrate, (a) & Celſe (b) ont remarqué que le froid eſt très-contraire aux parties nerveuſes, on ne ſera pas ſurpris que l'eſtomac, & les inteſtins, qui ſont les principales de ces parties, ſe reſſentent des mauvais effets des boiſſons froides, qui agiſſent directement, & immédiatement ſur eux, & qui non-ſeulement empêchent le libre paſſage du ſang, & du ſuc nerveux dans ces parties, mais affoibliſſent leur tenſion, & leur mouvement périſtaltique, à cauſe de la roideur qu'elles donnent aux fibres, & qui cauſent l'inflammation, la cardialgie, la colique, & la paſſion iliaque. En effet, Aëtius a remarqué que cette derniere maladie avoit été cauſée par la boiſſon froide priſe par une perſon-

(a) Hipp. *Sect. V. Aph.* 17. & 18.
(b) Celſ. *Lib. I. c.* 10.

ne en ſueur. (a) Borellus dit que des jeunes filles qui avaloient de la glace par délices, ſont mortes de tranchées, & de dyſenteries. (b) Un jeune homme aiant bû de l'eau froide dans une fiévre bilieuſe, tomba dans la cardialgie, au rapport de Rhodius. (c) Les Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature, parlent d'une fille âgée de cinq ans qui fut attaquée de paſſion iliaque, pour avoir pris de l'orgeat très-froid. (d) Rien n'eſt plus commun en pratique que de voir la boiſſon froide cauſer ſur le champ aux uns le hocquet, & à d'autres la colique avec conſtipation. Or toutes ces affections prouvent une léſion notable du ton naturel de toutes ces parties. Je connois nombre de perſonnes robuſtes, & vigoureuſes de l'un, & l'autre ſexe, qui, pour avoir ſeulement bû de l'eau froide dans le tems qu'ils étoient fort échauffés par un exercice précédent, ſont tombés dans la fâcheuſe maladie qu'on appelle hypochondriaque, dont

(a) Aëtius. *Tettrab. Sermon. III.*
(b) Borell. *Cent. III. Obſ.* 2.
(c) Rhodi. *Cent. II. Obſ.* 71.
(d) Miſcell. Nat. Curioſ. *Ann. VII. Obſ.* 73.

rien ne les a pû guérir ; en quoi il n'y a rien de merveilleux, puiſque la principale cauſe, & ſource de cette maladie, eſt la deſtruction du ton, & du mouvement naturel du ventricule, & des inteſtins.

V. Le ventricule, & les inteſtins ne ſont pas les ſeuls viſceres qu'endommage la boiſſon froide. Il y en a encore d'autres qui s'en reſſentent, & ce ſont ſurtout les viſceres ſanguins.

SCHOLIE.

L'effet d'une liqueur froide qui entre dans un ſang échauffé, & rarefié, étant de le condenſer, & de l'épaiſſir, il eſt aiſé de concevoir qu'il ſe fait dans les viſceres qui ne ſont preſque compoſés que de vaiſſeaux, comme la rate, le foie, les poumons, des ſtagnations, des engorgemens, des oppilations, lorſque le ſang y circule lentement. Or on n'ignore pas que ces accidens cauſent des maladies graves, & chroniques. Rien n'eſt plus commun en pratique que de voir les hommes tomber en phthiſie, en maraſme, en hydropiſie, après la moiſſon. Lorſqu'on queſtionne les Malades ſur l'origine de ces maladies, on n'en voit

point d'autre caufe premiere que l'ufage abondant de l'eau froide qu'ils ont bûë dans le tems qu'ils étoient fort échauffés par le travail. Ces maladies font ordinairement entretenuës, & augmentées par les concrétions polypeufes qu'on trouve dans les grands vaiffeaux quand on ouvre ces fortes de Malades. Or je penfe que rien n'eft plus propre à produire des polypes, qui caufent des maladies chroniques très-confidérables, & prefque incurables, que la boiffon froide prife en quantité par une perfonne échauffée, & en fueur. J'ai ouvert il y a quelques années un jeune homme de bonne famille, qui avoit été attaqué de palpitation pendant plufieurs années, & qui étoit enfin mort de péripneumonie; de l'artere pulmonaire duquel on tira un polype très-grand. Il ne pouvoit foupçonner d'autre caufe de fa palpitation, que de la bierre qu'il avoit buë froide dans le tems qu'il étoit fort échauffé d'avoir danfé. Nous pourrions, s'il en étoit befoin, nous étaier de l'autorité des Anciens. Celfe dit avec fa jufteffe ordinaire, *il faut favoir que la boiffon froide eft pernicieufe à*

ceux que l'exercice a mis en ſueur, & qu'elle eſt inutile aux perſonnes fatiguées d'avoir marché, lorſque la ſueur eſt reſſuiée. (a) Galien dit de cette boiſſon qu'*elle cauſe la difficulté de reſpirer, & la toux, qu'elle affoiblit le cerveau, & en fait tomber des fluxions, qu'elle affoiblit l'eſtomac, & les nerfs.* (b) Enfin Hippocrate dit que *les choſes froides, comme la neige, & la glace, ſont ennemies de la poitrine, font touſſer, & cauſent des fluxions du ſang, & des diſtillations.* (c)

VI. Non-ſeulement la boiſſon froide nuit aux perſonnes en ſanté, qu'une cauſe externe, comme le mouvement, & l'exercice ont échauffées, mais même à ceux qui ſont dans la chaleur de la fiévre, à qui elle cauſe de fâcheux accidens.

(a) *Illud noſſe oportet quod ex labore ſudanti frigida potio ſit pernicioſiſſima, atque etiam, cum ſudor ſe remiſerit, itinere fatigatis inutilis eſt.* Celſ. *Lib.* I. *c.* 3.

(b) *Frigidus potus ſpirandi difficultatem & tuſſim inducit, invalidat cerebrum, ac fluxiones inde concitat, ventriculum imbecillum reddit, & nervos reddit languidos.* Galen. *de ſanit. tuend.*

(c) *Frigida, velut nix & glacies, pectori inimica, tuſſes movent, & ſanguinis fluxiones & deſtillationes efficiunt.* Hipp. *Aph.* 23. *Sect. V.*

SCHOLIE.

Forestus rapporte qu'un certain Comte malade de fiévre continuë, fut attaqué de violentes convulsions de la poitrine pour avoir bû beaucoup d'eau froide. (*a*) Hildanus raconte aussi une histoire remarquable à ce sujet. Une personne malade de fiévre ardente se fit apporter par ses domestiques une aiguiere pleine d'eau froide, dont il but à perte d'haleine, & en mourut le jour même. (*b*) Ce n'est aussi qu'avec beaucoup de précautions qu'il en faut user dans les fiévres intermittentes. Prise en trop grande quantité, elle a causé à plusieurs, après la guérison de la fiévre, la cachexie, l'anasarque, & des tumeurs œdemateuses des pieds. Louis Mercatus donne à ce sujet un excellent avis. *L'eau froide*, dit-il, *bûë dans l'accès des fiévres intermittentes, engorge la rate, & la fait enfler, excite la sueur, & augmente plutôt les accidens qu'elle ne les adoucit; car elle fait enfler la rate, le foie, & les autres visceres*

(a) Forest. *Lib. I. Obs. XIII.*
(b) Hildan. *Cent. III. Obs.* 48.

lorsqu'ils sont remplis de phlegmes. (a) Il dit dans un autre endroit, *les Arabes ne sont pas assez prudens dans l'usage de la boisson froide. Quant aux Grecs, ils l'évitent soigneusement, persuadés qu'elle expose à de grands dangers, surtout s'il y a quelque viscere obstrué, s'il y a quelque humeur corrompuë, qui soit encore crûë, s'il y a gonflement, ou douleur de viscere principal, ou foiblesse de l'estomac, du foie, ou de la rate. Il est en effet certain qu'elle peut aisément causer une tumeur œdemateuse, ou anasarque.* (b) On pourroit dans le besoin ajouter, pour confirmer cette vérité, l'observation rapportée dans les Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature, *d'un jeune homme attaqué de fiévre tierce qui*

(a) *Aqua frigida in paroxysmo intermittentium oppilat splenem, eumque in magnitudinem attollit, sudorem promovet, & symptomata plus auget, quam mitigat. Nam lienem, jecur, & cætera viscera, ubi phlegmate obsidentur, attollit.* Ludovic. Mercat. *Lib. I. de recto præsid. usu. p.* 55.

(b) *Arabes in frigido potu nimis sunt licentiosi. Græci religiose frigidum potum cavent; plura damne inde verentur, præsertim si quis laborat visceris alicujus obstructione, si humor putridus insit adhuc crudus, si tumor aut dolor in viscere præcipuo, aut imbecillitas quædam ventriculi, jecoris, lienis. Et certe facile exinde tumor œdematosus, vel anasarca gigni potest.* Mercat. *Ibid.*

but dans le tems de la moisson une quantité d'eau froide, & devint hydropique par le refroidissement qu'elle lui causa au foie. (a)

VII. La boisson froide arrête les excrétions les plus salutaires aux hommes, & non-seulement les écoulemens de sang ordinaires aux hommes, & aux femmes, mais empêche la transpiration de se faire librement, & rend le ventre paresseux.

SCHOLIE.

Il y a plusieurs raisons pourquoi la boisson froide arrête les excrétions les plus salutaires au corps; la premiere est qu'en épaississant les liqueurs qui doivent servir aux secretions, elle empêche cette matiere d'arriver aux vaisseaux capillaires, qui font la plus grande partie des excrétoires. En second lieu, c'est la nature du froid de resserrer les parties solides, & de les rendre roides. Et comme les membranes de toutes les parties du corps, & surtout les nerveuses, ont une étroite corres-

(a) *Juvenis tertiana laborans messis tempore aquam frigidam copiose bibit, hinc hepate refrigerato incidit in hydropem.* Miscell. Nat. Curios. *Decad.* I. *A.* 6. *Obs.* 54.

pondance entre elles, de maniere que si l'une vient à se contracter trop violemment, les autres s'éloignent de leur état naturel, & se contractent de même, ce qui est une régle invariable des corps élastiques, lorsque la boisson froide est entrée dans l'estomac, elle affecte tout le corps, resserre la peau, contracte ses vaisseaux excrétoires, rend la transpiration plus difficile, le ventre dur, tendu, & serré, & contracte les vaisseaux de la matrice destinés à l'écoulement des régles. Il n'est donc point étonnant que rien ne soit plus nuisible aux femmes, & plus propre à arrêter l'écoulement du flux menstruel, que la boisson froide. C'est par cette raison qu'elle est très-contraire dans le tems des maladies où la nature a rejetté à l'habitude du corps la matiere morbifique, & qu'elle doit sortir par les pores de la peau. Aussi lit-on dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, qu'elle a causé des effets mortels dans des maladies où les efflorescences étoient déja sorties. (*a*) Il n'en faut pas craindre des suites

(a) Miscell. Nat. Curios. *Decad. II. A. 9. Obs.* 19.

moins fâcheuses dans les fiévres exanthematiques, si l'on boit froid dans le tems que la petite verole, la rougeole, ou le pourpre, doivent être poussés à l'habitude du corps. J'en ai vû des effets funestes dans des fiévres entierement sur le déclin, & presque finies. Il y a quelques années qu'à Berlin une personne de considération, qui étoit déja dans la vieillesse, tomba malade de péripneumonie. Presque tous les accidens s'étoient adoucis après le quatorze. Il ne lui restoit que la soif occasionnée par des sueurs abondantes. Un Medecin qui y étoit alors en grande réputation, lui permit de boire à discretion des eaux minerales froides de Tennstein. En trois heures il en prit deux bouteilles, & peu de tems après il tomba dans une langueur de tout le corps, & un très-grand abbatement des forces, & mourut en quatre heures. J'ai encore vû une femme attaquée de la rougeole, qui sur leur déclin prit un verre de liqueur bien froide, laquelle lui causa non-seulement la toux, & l'asthme, mais un raccourcissement des pieds qui dura plusieurs années. La raison de ces accidens est

toute naturelle. L'impétuosité de la fiévre dans ces maladies étant appaisée, la nature est entierement occupée à faire sortir par la transpiration une abondance d'impuretés qui se sont formées pendant la maladie, qui étant retenuës par la violence du spasme, deviennent l'occasion de maladies nouvelles, & quelquefois plus considérables. J'ai aussi vû quelquefois la boisson froide prise abondamment par des personnes qui s'étoient échauffées par des exercices violens, leur causer des taches, & des pustules, & même des tubercules sur toute la peau, & notamment au visage, par la seule raison certainement que la transpiration avoit été subitement interceptée.

VIII. Mais où la boisson froide est surtout mortelle, c'est lorsque l'estomac est menacé d'inflammation. Ainsi quand on aura pris quelque fort purgatif, ou quelque émetique, ou ressenti quelque accès violent de colere, il faut éviter la boisson froide comme le poison.

Scholie.

Il est hors de tout doute que la co-

lere, & les évacuans violens causent au ventricule, & aux intestins qui lui sont attachés une espece de contraction spasmodique, qui peut aisément causer une stase du sang quand le contact de quelque corps froid vient à l'augmenter. Nous avons remarqué que plusieurs personnes sont mortes de cette maniere, ou que leur santé a été réduite dans un état déplorable.

IX. Comme il n'y a point d'âge à qui le froid soit plus contraire qu'à la vieillesse, il n'y en a point aussi que la boisson froide incommode davantage.

SCHOLIE.

Tous les Medecins conviennent que les vieillards manquent par le deffaut de chaleur innée, pour parler le langage ordinaire, & que leur estomac fait ses fonctions très-languissamment, & cela, parce que, leurs vaisseaux étant devenus plus étroits, l'estomac, & les intestins se ressentent, comme toutes les autres parties, de la diminution générale du sang, & du fluide nerveux. C'est pourquoi le froid peut arrêter beaucoup plus aisément le cours du sang dans leur estomac, & leurs intestins,

teſtins, & les faire promptement tomber dans le ſphacele. J'ai même vû mourir pluſieurs perſonnes fort avancées en âge par le ſeul refroidiſſement que ces parties ont ſouffert à cauſe des fruits d'Été rafraichiſſans qu'ils avoient mangés en grande quantité. D'autres tombent par la même raiſon dans une ſtrangurie, très-incommode, & qui ſe guérit très-difficilement. Quelques-uns enfin y ont gagné des coliques, & d'autres des affections ſoporeuſes. Cette vérité n'a pas ſeulement d'application aux vieillards. Les perſonnes valétudinaires, & d'une conſtitution délicate, & ceux qui ſont affoiblis par des maladies précédentes, ou par de trop grandes évacuations, doivent s'en faire l'application. Car rien n'eſt plus propre à renverſer ſubitement l'œconomie des mouvemens vitaux qu'un froid exceſſif reſſenti au dehors, ou au dedans; & je ne fais point de doute que ſi l'on prenoit la peine de remonter aux cauſes originaires des maladies aiguës, & chroniques, on ne trouvât qu'elles ſont cauſées très-fréquemment par une boiſſon trop froide.

CHAPITRE XI.

Des choses qui sans être de nature veneneuse, agissent sur le corps à la maniere du poison.

I. IL y a dans la nature plusieurs choses qui ne participent pas le moins du monde de la nature du poison, & dont les effets sont cependant si contraires au corps, que le poison ne lui seroit pas plus funeste.

SCHOLIE.

Telles sont les douleurs cruelles que causent intérieurement, ou extérieurement les vers, les pierres, les dents, les aiguilles, les picqures des guespes, & celles des parties nerveuses.

II. Comme l'action des poisons est purement méchanique, & que les accidens violens qu'ils produisent dépendent de la communication des spasmes, que les caustiques, par exemple, causent par leurs pointes très-aiguës aux parties nerveuses qu'ils rongent,

& picotent, & que toute la différence des accidens dépend de celle des parties attaquées; la corrosion, ou le déchirement des parties nerveuses par les corps dont nous venons de faire l'énumeration, produit des accidens pareils à ceux des poisons, comme l'expérience le prouve.

SCHOLIE.

On ne peut certainement expliquer plus raisonnablement, & plus clairement la méchanique des poisons, qu'en déduisant leurs effets de choses sensibles, telles que des pointes qui picquent, ou déchirent les fibres nerveuses, & produisent les accidens ordinaires aux poisons. Ce qui fait encore mieux voir l'erreur grossiere de ceux qui, pour en expliquer les effets, ont recours à des qualités, ou des manieres d'agir occultes, par exemple, les fraïeurs de l'archée à la présence des poisons.

III. Les vers qui se trouvent dans l'estomac, ou les intestins, causent souvent de violentes convulsions de tout le systéme des parties nerveuses,

en rongeant, ou picotant quelqu'une de ces parties.

SCHOLIE.

Si l'on veut prendre la peine de lire avec attention les Hiſtoires des maladies produites par les vers, ce qu'on trouvera dans beaucoup d'Auteurs dignes de foi perſuadera aiſément de la vérité de notre théorême. Celle ſurtout que rapporte Pechlin dans la 65e. Obſervation de ſon premier Livre, mérite une attention particuliere. On y verra qu'un enfant de ſept ans fut attaqué d'une grande incontinence d'urine, & que ſouvent, comme s'il avoit été frappé de la foudre, il ſentit de violentes palpitations de tout le corps, qui ſe formoit comme en boule, accompagnées d'une élevation violente de la poitrine, & de défaillances, & d'une faim dévorante; accidens qui ceſſerent auſſi tôt qu'il eut jetté deux vers longs, & menus. Un autre enfant, attaqué de vers, ſe plaignoit d'une douleur dans les lombes, le ventre, & la verge, qui feſoit croire qu'elle étoit cauſée par la pierre; il lui ſurvint enfin une épilepſie, qui ceſſa,

comme la colique, dont il étoit auſſi tourmenté, quand il eut rejetté des vers par l'anus. On peut voir auſſi dans les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, (*a*) l'Hiſtoire d'une fille de huit ans, qui fut tellement tourmentée de vers, que ſa tête, ſes bras, & ſes cuiſſes étoient continuellement en mouvement, ſavoir la tête d'un côté à l'autre, & les bras, & les jambes de haut en bas. Gregoire Horſtius raconte que des vers cauſerent à une fille de quatorze ans, non-ſeulement un ſerrement de goſier tel que ſi on le lui ſerroit avec une corde, avec danger imminent de ſuffocation, mais qu'elle fut attaquée de mouvement convulſif des deux bras, & des deux jambes. (*b*) Les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature, renferment encore une obſervation du Docteur Thomaſius, qui mérite de trouver place ici. Une jeune fille fut attaquée d'horribles accès d'épilepſie, avec apparition de ſpectres, qui ceſſerent

(a) Miſcellan. Nat. Curioſ. *Obſ.* 187. *Decad. I. A. 6.*

(b) Gregor. Horſtius. *Epiſtol. Medicin. Sect. VII.*

tout à coup, quand elle eut rendu des vers par le haut, & le bas. (*a*)

IV. L'érosion des membranes de l'estomac par les vers a des suites plus fâcheuses que celle d'autres parties, parce qu'il a une correspondance très-étroite avec tout le genre nerveux. Elle cause même souvent la mort.

SCHOLIE.

Trallien dit que *les vers remontent souvent jusqu'à l'orifice supérieur de l'estomac, & causent des cardialgies, & d'énormes défaillances; de sorte qu'on en meurt subitement; & que la mort inopinée des enfans vient de l'érosion du ventricule.* (b) Le peuple le plus ignorant sait parfaitement que quand il se trouve des vers dans l'estomac des chevaux, ils les font promptement tomber dans des convulsions, bien-tôt suivies de la mort. Si les poisons caustiques causent si promptement des spasmes mortels par l'éro-

(a) Miscell. Nat. Curios. *Decad. III. A. 3.*

(b) *Frequenter vermes sursum ad os ventriculi ascendunt, & cardiacos affectus, ac immodicas animi defectiones excitant, ut nonnulli statim intereant, unde mors infantum inopinata ab eroso fit ventriculo.* Trallian. *Lib. VII. c. 9.*

ſion des membranes de l'eſtomac, pourquoi celle que cauſeroient les vers ne produiroit-elle pas le méme effet ?

V. Les vers attaquent toutes les parties nerveuſes, & y excitent de grands accidens, comme le font les poiſons.

SCHOLIE.

Dans l'eſtomac ils cauſent le vomiſſement, la nauſée, la faim, la cardialgie, avec un extrême abbatement ; dans les inteſtins, les tranchées, les vents, la lienterie, le cours de ventre ; dans le cœur, la ſyncope, & des fiévres, tant aiguës, que lentes, & ſemblables aux quotidiennes ; dans la tête, outre les convulſions, le délire, l'apoplexie incomplette, le mal de tête, l'aſſoupiſſement, & une privation de tous les ſens, qui fait que les Malades ſont couchés comme s'ils étoient en apoplexie, & prêts de mourir ; dans le goſier l'étranglement, & la ſalivation ; dans les canaux urinaires une incontinence d'urine ; ſur le viſage une couleur livide ; dans le nez une démangeaiſon ; dans l'habitude du corps, le froid des extrêmités, & de fréquens changemens de froid en

chaud, & au contraire; enfin dans la trachée artere, ils causent la toux. Mais ces accidens ne durent pas continuellement. Ils sont sujets à des intermissions, & reviennent quelquefois par périodes réglés, comme il arrive à presque tous les maux qui sont causés par les spasmes. Et la raison de ce phénomene, est que la grande atonie, ou foiblesse des parties, est la suite immédiate de tous les mouvemens violens, ou contractions violentes que causent les spasmes.

VI. Puisque les vers fatiguent les parties nerveuses par les contractions spasmodiques qu'ils leur causent, & que ces contractions reviennent par accès, c'est avoir beaucoup de prudence que de s'abstenir des remedes véhémens, & qui poussent violemment, de crainte d'augmenter les spasmes, & de les réserver pour le tems de l'intermission.

SCHOLIE.

C'est une faute assez commune aux Medecins, d'emploier ordinairement tout d'abord, sans égard aux circonstances, & aux sujets, de forts purga-

tifs, ou d'autres remedes très-chauds pour faire ſortir ces paraſites incommodes. Car cette méthode ne fait ſouvent qu'aigrir les accidens, au lieu de conduire au but qu'on ſe propoſe. C'eſt un conte de bonne femme de dire qu'il ne faut emploier les vermifuges que vers le tems de la nouvelle lune. Les adouciſſans, & les anti-ſpaſmodiques conviennent principalement dans l'accès; & dès qu'il eſt paſſé, il eſt à propos de donner le Mercure doux marié avec quelque purgatif. C'eſt le meilleur remede qu'on puiſſe emploier dans ce cas. Mais il faut toujours commencer par ramollir les inteſtins par l'uſage du lait, ou mêler au lait des médicamens forts; c'eſt ce qui fait que le peuple ſe trouve fort bien d'emploier dans ce cas l'ail cuit dans le lait.

VII. Les pierres raboteuſes, ou trop grandes qui s'arrêtent dans les voies de l'urine, cauſent auſſi de cruelles douleurs, qui, ſi elles ſont à un certain degré, ſe communiquent aiſément à tout le genre nerveux.

SCHOLIE.

Ordinairement une pierre qui s'arrête dans l'urethere commence par causer le spasme des parties voisines, comme du ventricule, & des intestins, de la vessie, des uretheres, & des nerfs de la cuisse du même côté; c'est ce qui fait que les accidens inséparables du calcul des reins sont la nausée, le dégoût, le vomissement, ou des efforts qui y tendent, des rots fréquens, des douleurs cruelles dans les intestins, le ventre trop serré, l'écoulement d'urine goutte à goutte, la difficulté de plier les reins, & l'engourdissement de la cuisse. Quand la douleur est plus violente, l'urine se supprime entierement, le pouls devient fébrile, les convulsions, d'étranges inquiétudes, des agitations involontaires du corps, des mouvemens épileptiques se mettent de la partie; tous accidens ordinairement plus funestes aux hommes qu'aux femmes, enfin quelquefois il arrive une inflammation mortelle de l'estomac.

VIII. Non-seulement les pierres qui s'arrêtent dans les uretheres causent de

violentes douleurs, & des mouvemens ſpaſmodiques des parties voiſines, & même des plus éloignées; les mêmes accidens arrivent quand il s'arrête quelque pierre dans les canaux nerveux, & muſculeux, qui conduiſent la bile au duodenum.

SCHOLIE.

Si quelque pierre ſortie de la véſicule du fiel vient à s'arrêter dans les canaux biliaires, elle cauſe de cruelles douleurs dans l'hypochondre droit, accompagnées d'extrêmes inquiétudes, la reſpiration eſt interceptée juſqu'à la ſuffocation, le pouls eſt ſerré, le ventre eſt dur, & reſſerré, on perd le ſommeil, le corps eſt dans des agitations continuelles, les extrêmités ſe refroidiſſent, il y a efforts pour vomir. Si la pierre s'arrête long-tems en cet endroit, la phthiſie, ou l'hydropiſie ſurviennent. Or tous ces ſymptômes cauſent aiſément la mort. Mais ils ceſſent auſſi-tôt que la pierre a paſſé des uretheres dans la veſſie, ou du canal choledoque dans le duodenum. On peut voir l'hiſtoire d'une pierre de la véſicule du fiel dans la premiere Décade

de la sixiéme année des Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature.

IX. Tous ces accidens violens, & souvent funestes, étant produits, par la contraction spasmodique que les pierres causent aux parties nerveuses, il est évident que c'est une extrême imprudence d'emploier dans la force du mal des expulsifs violens, & des diuretiques chauds, âcres, & irritans.

SCHOLIE.

C'est en effet une faute grossiere, bien que très-commune, d'emploier dans ces cas de forts diuretiques, qui ne peuvent manquer d'irriter le mal, & de mettre obstacle à la sortie du calcul, en causant l'augmentation des spasmes. Il est bien plus à propos d'emploier les lavemens émolliens, les fomentations, les bains, les anodins, pour relâcher les passages; car quand les accidens sont rallentis, un des plus doux diuretiques suffit pour en accélérer la sortie.

X. Il arrive aussi des spasmes très-violens, & de très-fâcheuses affections du genre nerveux, qui souvent sont

funestes aux enfans, lorsqu'ils ont de la peine a pousser leurs dents.

SCHOLIE.

C'est une vérité connuë de tout le monde, que la difficulté que les dents ont a sortir cause de fâcheux accidens, & même la mort aux enfans, surtout s'ils sont en embonpoint, & qu'ils aient originairement une foiblesse du genre nerveux, comme il arrive à ceux dont les meres sont hystériques. Car aussi-tôt que les dents, surtout les canines, font effort contre la gencive, il leur vient des peurs pendant le sommeil, des fiévres, des tranchées accompagnées de constipation, des asthmes, des convulsions, des catarrhes suffocans, & des épilepsies ordinairement mortelles, tous accidens qui très-certainement sont causés par les douleurs.

XI. Les enfans ne sont pas les seuls à qui la sortie des dents cause des maux cruels; les adultes y sont également exposés.

SCHOLIE.

Dès le moment qu'une violente dou-

leur presse quelqu'un, il se fait un changement dans son pouls, qui devient plus vîte; les arteres des tempes du côté malade battent plus fortement, il vient des inquiétudes; le ventre se resserre, & devient paresseux, & l'urine tenuë, les pieds se refroidissent, enfin les défaillances se mettent quelquefois de la partie. La douleur étant finie, il en reste encore dans la tête, & de plus une pesanteur qui dure assez long-tems. Tulpius rapporte à ce sujet une histoire fort remarquable. Les dents de sagesse poussant avec douleur à un Medecin avancé en âge, il voulut faciliter leur sortie par un coup de lancette; mais tout ne fit que changer en pis; car la douleur, loin de s'appaiser devint plus cruelle, la fiévre, les veilles, & le délire se mirent de la partie, & ce dernier accident fut si violent, qu'il fut obligé de courir jour, & nuit comme un furieux dans sa chambre jusqu'à ce que la mort vint terminer sa peine. (a) *J'ai connu*, dit Hildanus, *des personnes que le mal de dents a fait venir épileptiques, d'autres qui en ont perdu la vûë, d'autres à qui l'axe de*

(a) Tulpius. *Lib. I. Cap.* 36.

la vision a été tellement dérangé qu'ils ont vû les objets doubles. (a) On peut lire sur ce symptôme une observation remarquable du célébre Raygerus rapportée dans la premiere Décade des Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature, ann. 8. obs. 62.

XII. La vivacité de la douleur étant la seule, & la vraie cause de ces accidens si terribles, & quelquefois funestes, à des personnes qui n'ont aucun vice caché dans la masse du sang, ou des liqueurs, le Medecin n'a rien autre chose à faire que d'emploier tous ses efforts pour rabbattre la force de ces douleurs, & arrêter les mouvemens déréglés, & les fortes agitations, & oscillations du genre nerveux. Car dès qu'il y réussit, les douleurs se modérent nécessairement.

SCHOLIE.

C'est donc une faute grossiere, quand les dents ont de la peine à pousser, de donner aux enfans des purga-

(a) *Novi qui ex nimiis dentium doloribus facti sunt epileptici; alii visum amiserunt, alii visum duplicatum acquisiverunt.* Hildan. *Cent. II. Obs. XII.*

tifs âcres avec le jalap, ou sa résine, jointe au Mercure doux, ou sans lui, & encore plus de fatiguer les enfans par la répetition de ces médicamens, & une abondance de remedes, & surtout de remedes chauds. Car le seul effet qu'on doive attendre de cette méthode, est l'augmentation des accidens, & même la mort. Pour appaiser la violence des accidens que cause la difficulté que les dents trouvent à sortir, il n'y a rien de plus souverain que de dégager le ventre par des lavemens émolliens, & de procurer la sortie de la sérosité âcre qui cause la douleur, plutôt par des diaphoretiques doux mêlés avec des anodins, & par des paregoriques appliqués à l'extérieur, que par les remedes qui font sortir les phlegmes, ou par des médicamens chauds, & âcres.

XIII. La douleur que produit l'inflammation, ou quelque animal entré dans l'oreille, ou, pour mieux dire, dans le conduit auditif, partie extrêmement sensible, est si cruelle, qu'outre les accidens les plus violens, elle cause la fureur, & même la mort.

SCHOLIE.

Il faut conſulter ſur ce ſujet les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature. (*a*) On peut auſſi voir dans Hildanus une preuve qu'en feſant entrer une petite boule dans l'oreille gauche on peut cauſer le ſpaſme de tous les nerfs du même côté, ſpaſme ſuivi de convulſions, d'épilepſie, & d'extrêmes inquiétudes. (*b*) Cette vérité ſe trouve encore confirmée par une autre obſervation du même Auteur, qui rapporte qu'un Empirique aiant fait couler une liqueur dans l'oreille, le Malade fut attaqué d'une douleur très-violente, avec fiévre, & délire. (*c*)

XIV. Beaucoup d'hiſtoires funeſtes atteſtent que la picqure des nerfs, & des tendons, cauſe des maux qui mettent la vie en danger, à cauſe de la correſpondance qu'ont entre elles ces parties nerveuſes.

(a) Miſcellan. Nat. Curioſ. *Decad. II. A.* 2. *Obſ.* 39. & *Decad.* I. *A.* 4. *Obſ.* 50.
(b) Hildan. *Cent.* I. *Obſ.* 4.
(c) Idem. *Cent. IV. Obſ.* 25.

SCHOLIE.

Hildanus fera voir à ceux qui voudront le consulter, qu'une épine entrée dans le pied cause la douleur, la fiévre, l'inflammation; (a) & qu'une aiguille avalée produit une douleur cruelle, la fiévre, le délire, & la convulsion. (b) On peut aussi consulter sur ce sujet les Mêlanges de l'Academie des Curieux de la Nature. (c) La seule picqure du doigt par une aiguille a causé de la douleur, & de la fiévre, au rapport d'Amatus Lusitanus. (d) Chesneau rapporte dans ses observations qu'une picqure d'un tendon du pouce causa la mort le septiéme jour. (e) Le même Hildanus raconte que la picqure d'une guespe causa la gangrene. (f) C'est un grand malheur quand on saigne au bras de picquer le tendon lorsqu'on en ouvre la céphalique, ou le nerf de la main quand on ouvre la

(a) Idem. *Cent. V. Obs.* 2.

(b) Idem. *Cent. I. Obs.* 34.

(c) Miscell. Nat. Curios. *Decad. I. A.* 3. *Obs.* 86.

(d) Amat. Lusit. *Cent. I. Hist.* 38.

(e) Chesneau. *Obs. Lib. I. p.* 120.

(f) Hildan. *Cent. IV. Obs.* 80.

basilique. Paré en rapporte une histoire remarquable, puisque Charles XI. Roi de France en fait le sujet. (a) On peut voir encore les suites de cet accident dans les Consultations d'A Fonseca, (b) & dans Hildanus, qui rapporte que la picqure du tendon cause sur le champ une enflure très-considérable du bras, avec grande douleur. (c) Rhodius parle de convulsions mortelles causées par l'imprudence avec laquelle on s'étoit coupé les ongles, (d) & Meckern de douleurs insupportables, d'enflure, d'inflammation, & de fiévre violente, produites à l'occasion d'une contusion du doigt du milieu. (e) Ne voit-on pas tous les jours un cors au pied coupé négligemment faire périr par la gangrene; surtout si le sujet est vieux, cacochyme, & rempli d'impuretés? La douleur cruelle que causent des brûlures considérables des parties nerveuses, & tendineuses, telles que sont les pieds, les mains,

(a) Paré *dans ses œuvres, Liv.* 9. *c.* 38.
(b) A Fonseca *Lib. I. consult.* 74.
(c) Hildan. *Cent. IV. Obs.* 20.
(d) Rhodi. *Cent. I. Obs.* 40.
(e) Meckern *In observat. Chirurg.*

le visage, a donné la mort à plusieurs Malades. Elles sont suivies dans quelques sujets de vomissemens, d'inquiétudes, de défaillances, d'assoupissemens, de convulsions, d'agitations involontaires, & même quelquefois de folie. Et je ne fais aucun doute que la violence de la douleur qui arrive le neuf des petites veroles confluentes, à cause de l'exulcération des mains, ce qui est très-ordinaire aux personnes qui sont dans la fleur de l'âge, ne soit la cause de leur mort.

XV. Les douleurs ont donc toute la force réquise pour détruire les forces, & les mouvemens de notre corps, & leurs effets sont tels qu'ils ne ressemblent pas mal à ceux du poison.

SCHOLIE.

La douleur est une sensation désagréable de l'ame, produite par la commotion, & l'oscillation violente des parties nerveuses, nécessairement suivie d'un spasme, ou d'un resserrement, d'autant plus grand, & d'autant plus étendu dans le genre nerveux, & qui trouble d'autant plus la direction naturelle des mouvemens dans les flui-

des, que l'irritation des parties membraneuſes eſt plus violente. Comme donc un ſpaſme violent, tel que celui qu'excitent les poiſons, produit de grandes, & de dangereuſes ſtaſes, & ſtagnations, qui cauſent de très-grands accidens, & même la mort, & qu'il épuiſe totalement les forces, de même la violence, & la grandeur des douleurs eſt quelquefois telle, que les ſpaſmes qui en ſont les ſuites dérangent les mouvemens vitaux, en rendant la circulation du ſang inégale, & lui donnant des déterminations étrangeres, de maniere qu'il s'arrête quelquefois dans l'une, ou l'autre des parties nobles, & que l'homme en meurt.

XVI. Telle eſt la force, & la nature des douleurs : 1°. Qu'elles rendent les hommes comme morts en leur ôtant les forces par l'augmentation du mouvement d'oſcillation de tout le ſyſtême des parties nerveuſes ; 2°. De cauſer de grandes agitations, de grandes inquiétudes, & des mouvemens involontaires, qui font changer ſouvent de place ; 3°. D'augmenter la chaleur de tout le corps, en rendant le pouls, & plus vite, & plus

dur; & enfin, si elles augmentent à certain point, de produire la convulsion, le délire, & la mort.

SCHOLIE.

On ne peut imaginer d'autre raison de ces accidens fâcheux, que l'irritation violente des parties nerveuses, ou des nerfs, quand on voit que des causes qu'on pourroit traiter de bagatelles, comme des vents, des vers, des pierres, des dents, des coupures, la pointe d'un instrument, & d'autres semblables suffisent pour les produire. Mais pour en venir à l'application, peut-on faire attention à tout ce que nous venons de dire, sans voir clairement que tout l'objet du Medecin en ce cas est de calmer sur le champ la douleur, & de diminuer les affections violentes du genre nerveux, s'il a dessein de conserver la vie, & les forces des Malades? C'est à quoi l'on réussit merveilleusement en emploiant alors les remedes qui calment puissament les douleurs, & procurent le sommeil; pourvû qu'on les emploie de bonne heure, avant que les forces soient entierement épuisées, & qu'il se soit for-

mé des ſtaſes pernicieuſes du ſang. Car dans le commencement des maladies les forces ſont toujours plus entieres, que quand les maladies ont duré plus long-tems.

XVII. Telle eſt encore la force des douleurs, que non-ſeulement elles font ſouffrir tout le corps, mais qu'elles cauſent beaucoup de dommage à la digeſtion de l'eſtomac, & qu'elles diminuent notablement deux excrétions très-ſalutaires, c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait par le ventre, & par les pores de la peau.

SCHOLIE.

Car dès que la douleur produit un ſpaſme violent que la correſpondance des parties membraneuſes communique bien-tôt à tout le corps, à qui elle cauſe un reſſerrement proportioné, il n'eſt point douteux qu'elle n'attaque auſſi les inteſtins; ce qui fait que la force motrice des inteſtins, & du ventricule eſt affoiblie, que les alimens, & les excrémens y ſont retenus trop long-tems, & que la peau trop reſſerrée laiſſe moins échapper de matiere tranſpirable. Ce qui fait conce-

voir la grande utilité de l'abstinence dans toutes les grandes douleurs, ou du moins qu'il ne faut donner qu'une nourriture très-légere, & de l'eau au lieu de vin. Une autre conséquence non moins évidente de la même doctrine, c'est qu'il ne faut pas emploier de remedes âcres, & irritans pour rétablir les évacuations que les grandes douleurs ont supprimées, mais bien les sédatifs, & les anodins; car dès que la contraction spasmodique des parties aura cessé, les excrétions reprendront leur train, tant par le bas ventre, que par les pores de la peau. Je me souviens à ce propos de la bévûë grossiere d'un Medecin, qui toutes les fois qu'il étoit appellé pour des enfans, même des plus illustres familles, constipés à cause de la difficulté que leurs dents avoient à sortir, ne manquoit pas de leur faire prendre nombre de purgatifs composés avec le Mercure doux, & la résine de jalap à la dose de quelques grains; & très-souvent avec les plus malheureux succès; car ils tomboient promptement dans des attaques d'épilepsie qui leur étoient funestes. Mais nous ne nous

sommes

ſommes que trop arrêtés à l'examen des vices que produiſent dans la machine les cauſes principalement extérieures, & violentes; il eſt tems de paſſer à celles que produiſent les choſes néceſſaires à la conſervation de la vie, & de la ſanté, & dont nous feſons journellement, & continuellement uſage. Car il eſt hors de tout doute que les choſes qui entrent dans le corps humain, comme l'air, les alimens liquides, & ſolides, & ce qui en doit ſortir, cauſent les maladies, & la mort, comme les forces, la ſanté, & la vie; de ſorte qu'il eſt tout-à-fait étonnant que la matiere ſans laquelle l'intégrité des fonctions, & la vie ne peuvent ſubſiſter, puiſſe auſſi cauſer la deſtruction de l'une, & de l'autre, & de mille manieres differentes. Car Hippocrate a grande raiſon de dire dans ſon Traité des Vents, que l'air, & le régime ſont des cauſes de maladies. Nous avons donc crû devoir commencer par parler de la diſpoſition des corps aux maladies, puis des deffauts dans le régime, c'eſt-à-dire, de l'intempérance dans l'uſage des alimens, ce qui eſt très-contraire à

la ſanté ; enfin des vices, & de la ſuppreſſion des excrétions, & des maux qui en ſont les ſuites ; & nous avons deſſein de mettre tous ces points dans un ſi grand jour, que le lecteur touche au doigt les vraies cauſes, & ſources de toutes les maladies, & la maniere de les prévenir. Mon deſſein eſt d'éviter par cette analyſe un deffaut aſſez ſurprenant, quoique fort ordinaire à ceux qui ont écrit ſur l'origine, & les cauſes des maladies. Ils ont beaucoup pris de peine à les déduire de raiſons, & de principes obſcurs, ou éloignés, ſans faire attention aux plus ſimples, aux plus aiſés, en un mot à ce dont les hommes ont continuellement beſoin, c'eſt-à-dire, à ce qui entre dans le corps, aux excrémens, & aux excrétions, qui cependant me paroiſſent très-propres à fournir une cauſe véritable, & réelle de la production des maladies.





LA PHILOSOPHIE DU CORPS HUMAIN MALADE, OU LA PATHOLOGIE GENERALE.

TROISIÉME PARTIE.

De la naissance, & de la génération des maladies par la foiblesse du corps humain, le vice de ce qui y entre, la suppression des excrétions, l'abondance, & l'impureté du sang, & des liqueurs, & la maniere de se garantir des maladies, & de la mort prématurée.

CHAPITRE I.

De la foiblesse des corps, qui les rend surtout sujets aux maladies.

I. LE Medecin ne doit pas seulement examiner, & considérer en général, & absolument les proprietés, & les forces des

chofes nuifibles, & qui caufent les maladies, mais furtout relativement, & eu égard aux effets qu'elles produifent dans les différens fujets. C'eft delà que naît la vraie expérience, & que viennent les obfervations utiles pour conduire la cure, & diriger le jugement.

SCHOLIE.

Nous avons en effet fait voir plus haut que les forces des corps ne font en aucun cas déterminées, & abfoluës, mais qu'elles font toutes relatives, & aftreintes à fuivre certaines conditions. Or une des principales attentions du Medecin doit être de découvrir, & de bien connoître les différens rapports des médicamens avec les individus, & c'eft de ce point qu'il faut partir pour expliquer leurs effets; ce que le peuple, & même les Empiriques ne connoiffent pas, s'imaginant que l'effet d'un médicament quelconque, dépend de lui feul, & ne mettant pour rien en jeu la diverfité des corps pour expliquer les différens effets qu'il produit. On peut appliquer aux caufes des maladies, & aux chofes

contraires à l'économie animale, le même principe, & dire que leurs effets varient extrêmement suivant la différence des sujets, & même qu'ils sont quelquefois entierement contraires. Car il est certain, & avoué de tous les Philosophes, que l'effet est le résultat de l'action d'une puissance, & de la réaction du corps qui en reçoit l'impression.

II. Les anciens Medecins, & les plus judicieux d'entre eux, tels qu'Hippocrate, & Celse, fesoient une exacte attention à la grande différence qui se trouve entre les différens sujets. Ils la regardoient même comme le principal fondement de notre art; parce qu'ils remarquoient presque tous les jours que ce qui nuit à l'un ne cause pas le plus léger préjudice aux autres. Ils jugeoient donc très-sensément, que, soit qu'il fut question de guérir, ou de prévenir les maladies, tout l'art, toute la sagesse, consistoit dans une application de remedes convenables à la disposition des corps, qui dépend principalement de l'âge, & de la conformation intérieure du sujet, & surtout ils

penſoient qu'il ne faut jamais perdre ſes forces de vûë.

SCHOLIE.

Voici comme Hippocrate parle de la différence des corps. *Un corps differe d'un autre, un tempérament d'un tempérament, un aliment d'un autre aliment. Car toutes les choſes ne conviennent pas, & ne ſont pas avantageuſes à toutes les eſpeces d'animaux, & certaines choſes leur conviennent mieux que d'autres.* (a) Il dit ailleurs, *un corps eſt différent d'un autre corps, un âge d'un âge, & quelques-uns ſont plus en état de ſupporter les maladies, & d'autres ne le ſont pas du tout* (b). On lit auſſi dans ſes Aphoriſmes, que *quelques tempéramens ſe trouvent bien ou mal de l'Été, & d'autres bien ou mal de l'Hiver* (c); &

(a) *Differt corpus a corpore, natura a natura, & nutrimentum a nutrimento : non enim omni animantium generi eadem aut non conferunt, aut commoda ſunt ; ſed ſunt alia aliis magis convenientia.* Hipp. *Lib. de flatib.* §. 8.

(b) *Differt corpus a corpore, & ætas ab ætate, & aliqui majorem tolerantiam in morbis habent, alii omnino ad tolerandum impotentes ſunt.* Idem. *Lib. I. de Morb.* §. 11.

(c) *Naturæ quædam ad æſtatem, aliæ ad hie-*

ce n'eſt pas ſans raiſon fondée ſur l'expérience. Car on voit les vieillards, les phlegmatiques, & les hypochondriaques ſe bien porter en Eté, parce qu'ils tranſpirent bien, & très-mal en Hiver, parce qu'il ſupprime la tranſpiration. Il dit dans le Traité *des Articulations*, qu'*il y a beaucoup de différence entre les tempéramens des hommes, de ſorte qu'ils ſouffrent ceci, ou cela, aiſément, ou avec peine.* (a) Voici comme il s'explique dans ſon Traité *des Prédictions. La ſtructure des corps des hommes eſt très-différente. Il y en a qui n'ont ni fiévre, ni inflammation quand ils ſont bleſſés, d'autres ont la fiévre, ou ſont attaqués d'inflammation à propos de rien, & la douleur que cauſe à d'autres une bleſſure, produit un délire, & une fiévre mortelle. Car ceux qui ont le corps fievreux, ou la tête foible, ſont expoſés à ces accidens. Mais il n'y a rien d'étonnant dans tout cela, ni qui doive intimider. Car il faut ſe ſouvenir qu'il y a grande différence entre les ames, & entre les*

mem bene aut male ſe habent. Idem. *Aph. II. Sect. III.*

(a) *Magna eſt differentia naturarum in hominibus, ut hoc vel illud facile aut difficulter ferant.* Idem. *Lib. de Articul.*

corps, & que ces parties ont beaucoup de force sur le tout qui en résulte (a).

III. La différence qui est entre les corps foibles, & ceux qui sont vigoureux, & robustes, mérite une attention particuliere en Médecine ; car ceux-là sont très-sujets aux maladies, pendant que ceux-ci en sont rarement attaqués.

SCHOLIE.

Cette vérité étant d'un grand usage en Médecine, il faut l'étaier de l'autorité des Anciens, puis de la raison, & enfin de l'expérience. Nous commencerons par l'appuier de celle d'Hippocrate, qui dit, *je juge que les tempéramens que ces choses blessent promptement, & fortement, sont foibles. Or la foiblesse*

(a) *Multum differt corporis ipsius hominis structura ; aliquando enim neque febricitat, neque inflammatur sauciatus, aliquando etiam citra causam febricitat, & aliqua corporis pars omnino inflammatur ; alii præ vulneris dolore delirarunt ; & febrientes mortui sunt. Quicumque enim aut corpus febricitans habent, aut mentem turbatam, talia patiuntur ; sed neque hæc admirari oportet, neque formidare, illud expendendo, quod animæ & corpora hominum plurimum differunt, & vim maximam habent.* Hipp. *Lib.* II. *Prædict.* §. 20.

est

est très-voisine de la langueur ; & la seule différence qu'il y ait entre les deux, c'est qu'elle est plus grande dans le dernier état (a). Il dit dans un autre endroit du même Traité, *il est très-conforme à la raison qu'il en est mort en grand nombre qui étoient d'un tempérament plus foible, & que ceux qui ont pu supporter cette maniere de vivre, se sont soutenus plus long-tems, & ont résisté.* (b) Celse est du même avis, puisqu'il dit que *la foiblesse est exposée à toutes les maladies* (c), & ailleurs, *quand le corps est dérangé, la partie la plus foible s'en ressent principalement* (d). On peut aussi consulter ce que le même Auteur dit dans le Chapitre I. du même Livre, d'où je tire le passage suivant, qui apprendra à ceux qui

(a) *Caeterum tales naturas quae cito & fortiter ejusmodi delictis offenduntur imbecilliores aliis esse judico. Proximus autem est imbecillus languenti ; verum imbecillior est languens.* Idem. *Lib. de Veter. Medic.* §. 21.

(b) *Consentaneum est plurimos, & debiliori natura praeditos periisse, eos vero qui victum illum superare poterant longiori tempore durasse, & restitisse.* Hipp. *Lib. citat.* §. 7.

(c) *Omnibus morbis obnoxia maxime est infirmitas.* Celf. *Lib. I. c.* 3.

(d) *Quando corpus offensum est, id maxime sentit pars vitiosa.* Celf.

ſont en ſanté comme ils doivent ſe comporter. *Tout homme ſain, vigoureux, & qui eſt ſon maître, doit varier ſa maniere de vivre, & n'avoir beſoin ni de Médecin, ni d'Apoticaire. Il ne doit éviter aucune eſpece d'alimens, de ceux mêmes qui ne ſont d'uſage que parmi le peuple; manger quelquefois en compagnie, quelquefois à ſon ordinaire; manger certaines fois plus qu'il ne faut, & d'autres ſe renfermer dans les bornes de la modération* (a). Dans le Chapitre II. il décrit au long les régles du régime des perſonnes foibles. Il eſt auſſi fort important quand il s'agit d'ordonner des médicamens, de ſçavoir ſi les ſujets ſont foibles, ou robuſtes; ce qui fait dire à Hippocrate qu'il les faut donner forts aux perſonnes fortes, & foibles aux perſonnes foibles (*b*).

IV. Les hommes robuſtes, & vi-

(a) *Sanus homo, qui & bene valet, & ſuæ ſpontis eſt, nullis obligare ſe legibus debet, ac neque Medico, neque Iatroalipta egere. Hunc oportet varium habere vitæ genus; nullum cibi genus fugere, quo populus utatur, interdum in convictu eſſe, interdum ab eo ſe retrahere, modo plus juſto, modo non amplius aſſumere.* Idem. *Lib.* I. *c.* 1.

(b) Hipp. *Lib. de loc. in hom.* §. 39.

goureux, ſont plus rarement malades, & beaucoup d'entre eux ne le ſont point pendant toute leur vie.

SCHOLIE.

Malgré la multitude innombrable de maladies, & de cauſes qui peuvent déranger la ſanté des hommes, il eſt étonnant qu'on en voie, comme il arrive cependant, qui paſſent toute la vie, ſi l'on en excepte peut-être l'enfance, ſans attaque d'aucune maladie. Combien n'y en a-t'il pas en effet qui n'ont jamais eu de fiévre, de ſpaſmes, de douleurs, d'évacuations de ſang, de goute, de phthiſie, d'hydropiſie, de cachexie, de maladie hypochondriaque, de ſcorbut, de ſphacele, & même de grands maux de tête? Cette claſſe bien-heureuſe comprend ſurtout les perſonnes robuſtes, accoutumées aux travaux du corps, qui menent une vie ſobre, & uſent d'alimens groſſiers, les gens du peuple, les païſans, ceux qui vivent ſans paſſions, ſans chagrins, qui, dans la jeuneſſe, ou l'âge viril, ont l'habitude du corps maigre, les vaiſſeaux grands, la chair tenduë, ferme, & nerveuſe, dont les Saintes

Ecritures ont grande raiſon de dire qu'ils n'ont beſoin, ni de Medecin, ni de Medecine. Au contraire ceux qui ne ſont pas fermes; les enfans, les vieillards, ceux qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, & mollaſſe, qui ſont naturellement foibles, qui ont les veines petites, mais en quantité, dont les forces ſont affoiblies par une maladie précédente, par des remedes violens, ou de grandes paſſions de l'ame, ſont en butte à toutes les maladies, ſe plaignent ſans ceſſe, & ſont ſouvent attaqués de différens maux, & de différentes incommodités.

V. Il faut juger de la force, & de la foibleſſe du tempérament par la quantité, & la proportion des forces.

SCHOLIE.

Quand je parle des forces du corps, je n'entens parler que des forces motrices que les mouvemens font connoître. Le ſiége de ces forces eſt dans certaines parties, pour ainſi dire, d'où elles ſe répandent par tout le corps. Les forces animales, c'eſt-à-dire, celles qui donnent le mouvement, & le ſentiment, viennent du cerveau, & de

la moëlle de l'épine par le canal des nerfs. Les forces vitales se distribuent du cœur à tout le corps par les arteres, entretiennent la chaleur, le mouvement, la respiration, & garantissent le corps de la corruption au moïen de l'excrétion continuelle des matieres hétérogenes. Les forces naturelles viennent du ventricule, & du canal intestinal, & fournissent la matiere du sang, & du suc nourricier. Ainsi l'assoupissement, les veilles continuelles, la foiblesse des sens, & des mouvemens volontaires, marquent la foiblesse des forces animales; le pouls petit, foible, serré, la respiration courte, & embarrassée, prouvent la foiblesse des forces vitales; la dépravation de l'appetit, les rots, les vents, la suppression des excrémens, la mauvaise nutrition font voir la foiblesse, & le mauvais état des forces naturelles.

VI. Les tempéramens sains, & robustes sont donc ceux où toutes les fonctions du corps sont saines, & entieres, c'est-à-dire, où les mouvemens de systole, & de diastole des solides, le mouvement progressif des fluides, & les mouvemens excrétoi-

res, qui font ſortir du corps les matieres hétérogenes, & inutiles, ſont dans leur entier; & les tempéramens foibles ſont ceux où ces mouvemens ſont foibles, mols, languiſſans, & les fonctions du corps proportionnées à cet état, comme il arrive néceſſairement.

VII. Plus les mouvemens progreſſif, & excrétoire du corps ſont vigoureux, mieux on ſe porte, & plus on a de forces; parce qu'en conſéquence il arrive néceſſairement qu'il ſe diſtribue à tout le corps, & aux organes des mouvemens une quantité ſuffiſante, & proportionnée de lymphe dans les nerfs, de ſang, & de ſuc nourricier par les arteres, & encore parce que le mouvement ſépare ſans ceſſe les parties inutiles, & appauvries, & les remplace par des ſucs utiles.

SCHOLIE.

Nous avons ſuffiſament, & amplement expliqué plus haut la premiere origine des forces, & nous avons prouvé que c'étoit l'air, & les alimens bien diviſés, & bien digerés, leſquels fourniſſent la matiere d'un ſang, & d'une lymphe bien conditionés;

nous avons aussi prouvé au long que c'est au moïen des excrétions continuelles, & proportionnées aux alimens qui ont été pris, que les forces, & la vie se conservent.

VIII. Dans les sujets foibles, les forces, & les mouvemens manquent, les excrétions se font mal, il se forme dans le corps peu de bon sang, & de bons esprits; les liqueurs deviennent donc trop abondantes, & trop chargées d'impuretés, & la retention des sucs qui devroient sortir, & la stagnation de ceux qui devroient circuler, est une cause toujours subsistante de la génération des maladies.

IX. On connoît les tempéramens robustes aux organes des mouvemens, aux vaisseaux, & aux cavités qui contiennent les liqueurs, & par lesquels elles doivent circuler.

X. Lorsque les vaisseaux sont gros, & ont de la capacité, les fibres solides, compactes, & fermes, les nerfs, & les tendons robustes, le cœur, & la tête gros, on a tout l'extérieur d'un tempérament robuste. Quand les vaisseaux sont petits, & déliés, les fibres lâches, molles, & flasques, les nerfs,

& les tendons foibles, on peut juger que les ſujets ſont d'un tempérament foible, & délicat.

SCHOLIE.

En effet les vaiſſeaux larges, & les nerfs qui ont de la capacité portent plus de ſang, de fluide délié, & de ſuc nourricier aux parties, que les vaiſſeaux, & les nerfs menus, & déliés. Car les liqueurs qui s'arrêtent aiſément, & forment des ſtagnations dans les petits vaiſſeaux, circulent librement, & ſans embarras dans ceux qui ont plus de capacité. Outre cela, lorſque les vaiſſeaux excrétoires ſont d'un grand diametre, les excrétions ſont plus libres, & plus abondantes, que quand les vaiſſeaux ſont plus petits, & plus étroits. Et comme la ſanté, la force, & la vie conſiſtent dans la liberté de la circulation, & le bon état des excrétions, il s'enſuit que rien n'eſt plus propre à amaſſer des humeurs vicieuſes qui produiſent des maladies, que la langueur du mouvement du ſang, & le deffaut des excrétions. Ajoutés à cela qu'il y a plus de chaleur dans une perſonne robuſte, que dans

une perſonne foible, comme l'a fort bien remarqué Galien, qui dit, que *ceux qui ont les vaiſſeaux larges ſont plus chauds, & ceux qui les ont plus étroits ſont plus froids.* (a) C'eſt par cette raiſon qu'Hippocrate dit que les perſonnes maigres, & qui ont de groſſes veines, ont l'eſtomac chaud.

XI. On ne doit pas balancer à mettre au nombre des perſonnes foibles ceux qui ont le corps extrêmement ſenſible, c'eſt-à-dire, qui tombent à la moindre occaſion, & pour le plus léger ſujet, dans des déréglemens ſpaſmodiques, & convulſifs des mouvemens.

SCHOLIE.

Il ſemble au premier coup d'œil qu'une diſpoſition à prendre aiſément des mouvemens ſpaſmodiques, & des oſcillations de fibres contre nature, eſt très-oppoſée à la foibleſſe, qui conſiſte dans un deffaut de mouvement. Mais il faut prendre ici la ſenſibilité dans un autre ſens que celui où l'on la

(a) *Quicumque latioribus ſunt venis, natura calidiores exiſtunt; qui anguſtis, frigidiores.* Galen. *Lib. II. de Temperament.*

regarde en tant que conforme aux loix de la nature, & la suite nécessaire du bon état des forces, & de la distribution abondante du suc nerveux. Celle dont je parle ici vient de l'épuisement des forces, & du peu de sang, & d'esprits qui se trouvent dans le corps. Et l'on n'a que trop d'expériences de cette espece de sensibilité. Car on voit que ceux qui sont depuis peu relevés de maladie, qui ont perdu leurs forces par de grandes hémorrhagies, non-seulement ont beaucoup de disposition à la terreur, & aux autres passions de l'ame, mais que le froid, & l'intempérance dans le boire, & le manger leur fait beaucoup de tort, & leur cause des douleurs, des spasmes, & des inquiétudes. On voit aussi que les enfans qui sont les plus foibles de l'espece humaine, à raison de leur âge, & de leur disposition naturelle, sont très-sujets aux douleurs, & aux convulsions. Les vieillards sont aussi d'ordinaire si sensibles, que leur corps se ressent des plus légers changemens de tems, de maniere qu'on dit qu'ils sont des almanachs. Car on observe que les causes externes ont beaucoup de

force sur les parties nerveuses foibles, & dépourvûës de chaleur, & de suc nerveux, de maniere que ces parties qui sont les organes des sentimens, & des mouvemens, se ressentent promptement de leur action, & de leur opération; ce qui n'arrive pas à ceux qui ont dans le corps une suffisante quantité de chaleur naturelle, de sang, & d'esprits.

XII. Il y a deux sortes de foiblesse, une naturelle, que cause la structure du corps, l'autre accidentelle, qui vient d'une cause qui lui a fait violence, comme l'abus de quelque chose extérieure, la maladie, ou les médicamens mal administrés.

SCHOLIE.

La foiblesse naturelle est celle que produit l'âge, la disposition du corps, le sexe, la disposition héréditaire, le tempérament, l'habitude. L'accidentelle est celle qui vient de l'abus des choses nuisibles, des passions de l'ame, de l'intempérance dans le boire, & le manger, des médicamens violens, & surtout des violentes passions de l'ame.

XIII. Ceux qui sont foibles à rai-

ſon de l'âge, ſont principalement les enfans, & les vieillards; car l'enfance, & la vieilleſſe ſont plus expoſées aux maladies, & en ſont plus fréquemment attaquées.

SCHOLIE.

Hippocrate dans la troiſiéme Section de ſes Aphoriſmes, Aphor. XXIV. & ſuivans, fait l'énumeration des maladies ordinaires aux enfans, depuis la naiſſance, juſqu'à l'adoleſcence. Et l'expérience prouve que l'enfance eſt expoſée à beaucoup d'accidens maladifs. Auſſi meurt-il par chaque année deux fois plus d'enfans, que de ceux qui ſont plus avancés en âge. C'eſt auſſi ſur eux que les maladies épidemiques malignes, comme la peſte, la dyſenterie, la petite verole, font le plus de ravages.

XIV. Les maladies propres aux enfans, juſqu'à l'adoleſcence, attaquent ſurtout la tête, tant au dehors, qu'au dedans, & fixent leur domicile dans cette partie.

SCHOLIE.

Auſſi voit-on la tigne de la tête, la

galle laiteuſe, les fluxions des ïeux, & des oreilles, les ulceres coulans de la tête, l'enchifrenement, le rhume du cerveau, le gonflement des glandes du col, les aphthes, & les maux de tête, les fluxions des narines, l'épilepſie, les convulſions, la paralyſie des nerfs pneumoniques, ou le catarrhe ſuffoquant, attaquer très-communément les enfans.

XV. Les maladies qui attaquent les enfans viennent, ou de ce que tout leur corps eſt lâche, rare, mou, & foible, ou de la foibleſſe de leur tête, & du genre nerveux; & comme les mouvemens des ſolides, c'eſt-à-dire, ceux du cœur, des vaiſſeaux, & des inteſtins ſont très-languiſſans, & que les excrétions qui ſe font par le bas ventre ne ſe ſoutiennent pas bien, il s'amaſſe chez eux une grande quantité d'humeurs ſéreuſes, & impures.

XVI. Les maladies des enfans dépendant ſurtout du deffaut, ou de la ſuppreſſion des évacuations qui ſe font par le bas ventre, & les pores de la peau, il s'amaſſe beaucoup d'impuretés dans le corps, & ſelon que leur ſtagnation les fait s'arrêter dans quel-

ques parties, elle leur fait produire différentes eſpeces de maladies.

SCHOLIE.

Les crudités acides, bilieuſes, viſqueuſes, que la trop grande voracité des enfans engendre dans les premieres voies, produiſent des inquiétudes, des douleurs, des cris, des veilles, des agitations involontaires, des gonflemens de l'eſtomac, & du bas ventre, des toux opiniâtres, des hocquets, des vomiſſemens, des peſanteurs, & des douleurs de tête. Si la force du tempérament pouſſe les humeurs impures aux parties extérieures de la tête, il s'y fait des exulcérations, une galle nommée laiteuſe, des ulceres coulans de cette partie, des aphthes, des fluxions des ïeux, & des oreilles, des rhumes de cerveau, des enchifrenemens, des gonflemens des glandes du col. Il arrive auſſi quelquefois que ces impuretés ſalées ſont rejettées à l'habitude du corps, & même aux pieds, où elles produiſent des puſtules, des taches, & différentes eſpeces d'effloreſcences. La terreur, ou la douleur violente, & le ſpaſme, portant les hu-

meurs vers les membranes du cerveau, causent l'épilepsie, qui est un spasme universel de toutes les parties nerveuses. Lorsque les humeurs impures se portent aux membranes de la moelle de l'épine, elles causent des mouvemens convulsifs, souvent très-surprenans. Le trop grand relâchement des ligamens dispose aux luxations, & au *Rachitis.*

XVII. Si l'on veut donc prévenir les maladies des enfans, il faut avoir une attention particuliere à conserver la transpiration, & les excrétions qui se font par le bas ventre, de sorte qu'elles soient toujours proportionées aux alimens qu'ils auront pris, & leur tenir toujours le ventre libre. C'est le moïen d'empêcher les causes des maladies de se former. On ne sauroit concevoir de quelle utilité est à cet âge l'usage fréquent des poudres absorbantes, détrempées avec l'huile de tartre par défaillance, & mêlées avec partie égale de rhubarbe, y ajoutant une, ou deux gouttes d'huile essentielle d'anis, ou de fenouil, ou un peu de saffran. Ils se trouvent aussi parfaitement bien des infusions de veronique, ou

de graines de fenouil dans l'eau chaude, & d'un fréquent ufage de lavemens puremens émolliens, & furtout de ceux qui font faits avec la décoction de la camomille ordinaire.

XVIII. Les maladies des vieillards n'ont point ordinairement d'autre caufe que la foibleffe des forces, & le deffaut des excrétions falutaires qui fe font par le bas ventre, & les pores de la peau.

SCHOLIE.

Perfonne ne doute que les forces ne diminuent dans la vieilleffe, & qu'elle ne foit elle-même qu'un état de langueur. Car l'épaiffeur, & la roideur que les fibres acquerent à la longue, l'obftruction des vaiffeaux qui fervent à la fecrétion de la lymphe nourriciere dans l'habitude du corps, ou de la lymphe fpiritueufe dans les nerfs du cerveau, & de la moëlle de l'épine, diminuent non-feulement le fentiment, le mouvement, & la nutrition, & abbattent les forces, mais amaffent une plus grande quantité de fucs, & de fucs impurs, dans les vaiffeaux; ce qui ne manque jamais d'être fuivi de graves affections.

XIX.

XIX. Les vices de la digeſtion des alimens, & la retention dans le bas ventre des impuretés excrémenteuſes, cauſent les vents, les rots, les coliques, la langueur du corps, les veilles, les agitations involontaires qui attaquent de tems en tems les vieillards.

XX. La tranſpiration diminuant pour l'ordinaire dans la vieilleſſe, à cauſe de l'obſtruction, & du reſſerrement des vaiſſeaux cutanés, & pareillement à cauſe de la diminution de la chaleur, qui fait que les vieillards ſe refroidiſſent aiſément, il reſte dans les vaiſſeaux beaucoup de ſéroſités impures qui auroient dû en être chaſſées.

SCHOLIE.

C'eſt ce qui fait que rien n'eſt plus ordinaire dans une vieilleſſe avancée que les enchifrenemens, les rhumes de cerveau accompagnés de peſanteur de tête, les toux très-humides, les enrouëmens. Ces impuretés ſalines venant à augmenter, & ſe portant à l'habitude du corps, cauſent, lorſqu'elles viennent à s'y arrêter, une de-

mangeaiſon très-incommode, une galle ſeiche ſemblable à une herpes, un deſſeichement de la peau qui la rend écailleuſe, & d'autres vices pareils. Mais ſi une ſéroſité plus ſalée, & chargée de parties tartareuſes, ſe détermine à couler par les canaux urinaires, & que s'y arrêtant elle attaque les parties nerveuſes, elle cauſe une ſtrangurie, des difficultés cruelles pour la rendre, des éroſions de la veſſie, des urines mucilagineuſes, qui forment quelquefois des concrétions calculeuſes.

XXI. La plus grande partie des vieillards qui ſe portent encore bien, qui menent une vie trop oiſive, font trop bonne chere, & dorment trop long-tems, amaſſent une trop grande plenitude de ſucs, qui force le reſſort des vaiſſeaux, & rend la tranſpiration plus difficile; ce qui ne manque pas d'être ſuivi de l'impureté des liqueurs. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il ſe forme ça, & là dans leurs viſceres des ſtagnations dangereuſes d'humeurs, qui produiſent des maladies chroniques auſquelles les vieillards ſont fort ſujets. Telles ſont des fiévres lentes,

désignées sous le nom de marasme, la cachexie, la phthisie, le scorbut, qui dégénere aisément en sphacele, & dans la tête, l'apoplexie, la dureté de l'ouïe, la diminution de la vûë, la paralysie, la perte de la mémoire, & autres accidens semblables.

XXII. Puisque la principale cause des maladies des vieillards est la trop grande plenitude, & l'impureté des humeurs, suites nécessaires de la diminution, & de la suppression des excrétions, & que cette cause est aussi ce qui donne des forces à leurs maladies, il est évident que l'application raisonnable de tous les médicamens qui évacuent sans abbattre les forces, est ce qu'on peut faire de mieux pour la conservation de leur santé.

SCHOLIE.

C'est une grande question parmi les Anciens, & les Modernes de savoir s'il faut saigner dans la vieillesse, & même dans la décrepitude. Ceux qui tiennent pour la négative, disent que le sang est le trésor des forces, & de la vie, qu'on ne peut trop le respecter, & le garder avec trop de soin. Ceux

au contraire qui prennent le parti de la négative, disent que la trop grande quantité de sang surcharge tellement la nature, & les forces, qu'elles ne sont plus maîtresses des mouvemens, & de digérer suffisament les matieres. Voici comme j'estime qu'on peut accorder les deux partis. Il y a beaucoup de vieillards plethoriques, & qui, fesant peu d'exercice, vivant largement, & aiant l'esprit tranquille, amassent plus de sang qu'il ne leur en faut. Or dans ce cas il ne paroît pas qu'on doive rejetter la saignée, pourvû qu'on suive les loix de la modération, & qu'on la fasse suivre d'un régime convenable. Rhases, Auteur Arabe, étoit si bien de cet avis, qu'il ne fesoit aucune difficulté de saigner les vieillards, même décrepits, pourvû qu'ils eussent encore assez de forces, & cette pratique lui réussissoit heureusement. Les Suisses, ceux mêmes qui parviennent à la vieillesse la plus avancée, se trouvent très-bien de se faire saigner une, ou deux fois chaque année, & sans doute Galien, & Celse ont eu raison de penser que l'on ne devoit pas juger de l'utilité de la saignée par l'âge, &

le nombre des années, mais par la disposition du corps, & l'état des forces. Mais pour ceux qui sont foibles, prennent peu de nourritures, sont actuellement malades, ou d'une constitution maladive, j'estime qu'il ne faut pas emploier ce remede. J'ai traité plus au long cette matiere dans ma Dissertation *sur le grand secours qu'on peut attendre de la saignée pour prolonger sa vie.* (a)

XXIII. Peu de nourritures, surtout aisées à digérer, un exercice fréquent du corps, dans le beau tems, & le tems temperé, principalement à cheval, en litiere, ou en carosse, l'usage moderé d'un bon vin, ou d'un médicament balsamique ; avec une suffisante quantité de boisson convenable, sont ce qui entretient les forces, & la santé des vieillards, de maniere qu'avec ces secours ils peuvent parvenir tranquillement à l'âge le plus avancé.

SCHOLIE.

Ceux qui ont soin de la santé des vieillards doivent surtout avoir attention de prévenir le resserrement du

(a) Dissert. *de magno venæ sectionis ad vitam longam præsidio.*

ventre, & plus encore la constipation. Et comme il n'y a rien de plus pernicieux à cet âge que les purgatifs, & les remedes qui peuvent trop fortement irriter l'estomac, c'est travailler très-utilement pour eux, que de les faire user d'alimens qui soient en même tems laxatifs. Ainsi il ne faut pas rejetter entierement les choses salées, & douces, les vins, qui causent un relâchement; pourvû que d'ailleurs tout soit en bon état.

XXIV. Quand l'habitude du corps est spongieuse, rare, lâche, & que les vaisseaux au lieu d'être gros, sont menus, & en quantité, elle contribuë encore beaucoup à donner une foiblesse qui rend sujet aux maladies. Car dans cette disposition les hommes deviennent plus aisément malades, guérissent plus difficilement, & vivent moins long-tems, comme Hippocrate même l'a remarqué, Sect. II. Aphor. XLIV.

SCHOLIE.

Si toute la force qui donne la vie consiste dans un mouvement libre, & débarrassé des solides, la circulation

aiſée des fluides, & la dépuration des liqueurs par les excrétions, la moindre force viendra ſans contredit de la langueur de ces mouvemens. Et comme les fibres trop lâches, & les vaiſſeaux trop étroits ne laiſſent pas paſſer aux parties beaucoup de ſang louable pour donner le mouvement, & la vigueur aux ſolides, & que les mêmes vices empêchent les ſucs inutiles de ſortir par les couloirs convenables, on voit ſans peine que les corps ainſi conſtruits doivent être plus foibles, & qu'ils ſont plus expoſés à être bleſſés par la quantité, l'intemperie, & les diſpoſitions hétérogenes des choſes qui agiſſent ſur lui intérieurement, ou extérieurement. Joignons à cela que dans ces ſortes de ſujets il eſt plus difficile de réſoudre les ſtaſes dans les maladies aiguës, & les ſtagnations, ou les engorgemens des vaiſſeaux dans les chroniques, que dans ceux qui ont les fibres compactes, & robuſtes, & les vaiſſeaux larges; auſſi ont-ils bien plus de peine à guérir; & ſi nous conſultons l'expérience, elle nous apprendra que ceux qui ſont le plus ſouvent malades, ou attaqués de rhumatiſmes,

de catarrhes, de goute, de maladie hypochondriaque, de pierre, de phthiſie, de fiévre lente, d'abſcès, de cachexie, de dérangemens du flux hémorrhoïdal, ou menſtruel, &, parmi les femmes, que celles qui font aiſément des fauſſes couches, & ont beaucoup de mal pendant le travail de l'accouchement, ſont généralement parlant d'un tiſſu délié, & lâche, & ont l'habitude du corps ſpongieuſe, enfin trop de graiſſe, & des vaiſſeaux trop petits.

XXV. Puiſque la différence des tempéramens des hommes, ne vient pas, du moins ſelon moi, de la diſpoſition, & de la température du ſang, mais de la ſtructure des ſolides, & de leur diſpoſition au mouvement, ce qui ne change pas auſſi aiſément que l'état des fluides, c'eſt de la ſtructure des ſolides, de leur diſpoſition, & de leurs forces qu'il faut déduire les maladies qui dérivent de ce qu'on appelle tempérament.

XXVI. Ceux qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, & pleine de vaiſſeaux remplis de bon ſang, & bien temperé, s'appellent ſanguins; ceux qui

qui ont plus de sérosité que de sang, se nomment phlegmatiques. Lorsque les fibres sont tendres, tenduës, qu'elles ont le sentiment vif, qu'elles reçoivent, & rendent vivement le mouvement, & que la circulation du sang se fait avec plus de promptitude, & de vitesse, c'est le tempérament cholerique, ou bilieux; & quand les fibres, & les parties solides sont épaisses, roides, & pesantes au mouvement, & que le mouvement du sang en conséquence est plus difficile, & plus lent, c'est ce qu'on appelle tempérament mélancholique.

SCHOLIE.

Lorsque les choleriques ont les vaisseaux plus grands, & par conséquent plus remplis de sang, leur tempérament devient cholerique-sanguin. Si les mélancholiques ont les vaisseaux plus larges, & capables de contenir plus de sang, leur tempérament est mélancholique-sanguin. On voit donc que la différente structure des parties solides, la plus, ou moins grande quantité de sang, & d'humeurs, leur circulation plus, ou moins prompte,

ſuffiſent pour expliquer ſans embarras la différence des tempéramens. On voit auſſi clairement par ce que nous venons de dire, que le tempérament ſanguin devient aiſément phlegmatique; & le phlegmatique, ſanguin; & que le tempérament cholerique ſanguin devient aiſément mélancholique ſanguin, & au contraire, ſuivant les différens genres de vie, les différens régimes, ou même les maladies qui ſurviennent.

XXVII. Ces différens rapports des ſolides aux fluides, & des fluides aux ſolides, au regard du mouvement des liqueurs, contribuë beaucoup à la diſpoſition aux maladies, & à leur génération, & même à la force plus, ou moins grande de leurs accidens, & à l'opération des médicamens. La connoiſſance des tempéramens eſt donc très-néceſſaire au Medecin, & très-digne de lui.

XXVIII. Les ſanguins tombent aiſément dans les maladies que cauſe une habitude ſpongieuſe du corps, & l'abondance du ſang. Les phlegmatiques ont de la diſpoſition à celles que produiſent l'impureté, & l'abondance

des liqueurs ; les choleriques ſont ſujets aux maladies aiguës ; & les mélancholiques ſont plus expoſés aux chroniques, cauſées par l'obſtruction, ou l'engorgement des viſceres.

XXIX. Les femmes ont auſſi beaucoup de diſpoſition aux maladies cauſées par une habitude ſpongieuſe du corps, & par ſa ſenſibilité.

XXX. Les femmes ſont plus expoſées aux maladies que les hommes, &, ſelon Van-Helmont, au moins deux fois ; c'eſt une vérité inconteſtable, & fondée ſur ce qu'elles ont la chair ſpongieuſe, & les vaiſſeaux petits ; ce qui fait qu'elles amaſſent plus de ſang, que la nature n'en peut conduire, & gouverner.

XXXI. La principale cauſe des maladies des femmes, ſurtout pendant la groſſeſſe, eſt la trop grande quantité du ſang, & des humeurs. Auſſi ſe portent-elles au mieux, tant que le flux menſtruel ſe ſoutient dans ſon intégrité, & leur ſanté eſt-elle extrêmement dérangée lorſque cette évacuation ſe ſupprime pour un tems, ou pour toujours, comme il arrive aux femmes avancées en âge.

Scholie.

L'impureté du ſang étant la premiere ſuite de ſa trop grande quantité, il n'eſt pas étonnant qu'il n'y ait point de partie du corps des femmes qui ne ſoit griévement attaquée, ſi les évacuations du ſang s'arrêtent pendant long-tems. Les maladies de la tête que produit cette ſuppreſſion ſont de violentes douleurs de cette partie, des maux de dents, des éryſipeles, & d'autres affections du cerveau. Celles de la poitrine ſont la difficulté de reſpirer, accompagnée d'un ſerrement de goſier, des palpitations du cœur, & des défaillances. Celles de l'eſtomac, que produit ſon gonflement, ſont de fréquens dégoûts pour les alimens, des vomiſſemens, des rots, des inflammations, des dépravations du goût. Les inteſtins ſont attaqués de tranchées, de coliques convulſives, de vents, de conſtipations. La mauvaiſe diſpoſition de l'uterus, & les obſtacles que le ſang trouve à y circuler librement, cauſent les fleurs blanches, la deſcente de la matrice, ou des pertes de ſang abondantes, des avor-

temens, des ſcirrhes, des inflammations, des abſcès, l'hydropiſie, la ſtérilité, & ſa ſtagnation des concrétions polypeuſes qui reſſemblent à des moles. La ſuppreſſion des regles aux filles cauſe une eſpece particuliere de fiévre nommée par les Latins fiévre blanche, & chloroſe par les Grecs. Elle les fait tomber promptement dans une pâleur qui leur défigure le viſage, un abbattement de tout le corps, un dégoût pour les alimens, la palpitation de cœur, la viteſſe, & la fréquence du pouls, l'enflure des pieds, la difficulté de reſpirer, & une douleur gravative du ventricule ; accidens qui diminuent, ou même qui ceſſent entierement, auſſi-tôt que l'écoulement du flux menſtruel recommence.

XXXII. Lorſque le flux menſtruel vient à s'arrêter entierement vers la cinquantiéme année, les femmes deviennent ſujettes à une infinité de maladies. Celles à qui la nature a donné un ſentiment plus délicat tombent dans des accidens hyſtériques, & hypochondriaques ; dans d'autres le ſang ſe fait une iſſuë par les hémorrhoïdes, ou les vaiſſeaux des reins. Si elles ne

font pas d'exercice, & que la nature soit engourdie, elles sont attaquées de gravelle, de goute, ou si les viscères s'engorgent, elles tombent dans l'hydropisie, la cachéxie, & les catarrhes suffocans.

SCHOLIE.

Tous ces maux sont d'autant plus fréquens, & d'autant plus violens, que les femmes se livrent plus à une vie oisive, s'éloignent plus de tout exercice, & de tout travail du corps, & qu'elles s'écartent des loix de la tempérance dans la maniere de vivre, qu'elles font trop d'usage des acides, qu'elles se laissent avoir froid, ou qu'elles se livrent trop long-tems au chagrin, & à la tristesse.

XXXIII. Il y a encore une autre raison de foiblesse morbifique dans les femmes, c'est la trop grande disposition du genre nerveux aux spasmes, aux convulsions, & aux mouvemens déréglés, qui est toujours beaucoup plus grande que chez les hommes.

SCHOLIE.

Cette foibleſſe des parties nerveuſes, & cette diſpoſition aux mouvemens déréglés, eſt cauſe que les femmes ſont d'un eſprit plus volage, & plus vindicatif, qu'elles s'enflamment aiſément de colere, & que les plus légers ſujets leur cauſent des terreurs. C'eſt auſſi par cette raiſon que les convulſions, les épilepſies, ou des ſpaſmes violens ſe compliquent aiſément avec toutes leurs maladies, comme il paroît clairement par les maladies hyſtériques, l'accouchement difficile, & les ſuites des couches.

XXXIV. Il n'y a donc point de route meilleure, & plus ſûre pour prévenir les maladies ordinaires aux femmes, que d'empêcher par les moïens convenables qu'il ne ſe faſſe chez elles une trop grande plenitude du ſang, ou des humeurs.

SCHOLIE.

Le meilleur moïen de parvenir à ce but, eſt d'emploier à propos, & avec prudence les évacuations de ſang par la ſaignée, les ſangſuës, ou les ſcarifi-

cations. L'abſtinence, le retranchement des alimens, le mouvement, & l'exercice du corps, les voiages, & les changemens d'air, & enſuite l'uſage approprié des Eaux Minerales chaudes, ou froides, ou autres ſources médicinales, la petite bierre buë en quantité, ou beaucoup d'infuſion de plantes aromatiques buës très-chaude, aidées des laxatifs doux, les garantiſſent avec beaucoup de ſuccès des attaques de toutes les maladies.

XXXV. Il y a encore une cauſe de foibleſſe, qui rend les hommes très-ſujets aux maladies, c'eſt une diſpoſition naturelle, qu'on a hérité de ſes parens, qui conſiſte dans la foibleſſe de tout le corps, ou de quelqu'une de ſes parties ſeulement, qui les rend ſuſceptibles de certaines maladies.

SCHOLIE.

Il eſt très-vrai, bien qu'il ſoit très-difficile d'en rendre raiſon, que les enfans héritent des deffauts de l'ame, & du corps de leurs peres, de ſorte que rien n'eſt plus certain que le principe qui aſſure que des parens robuſtes ont des enfans qui leur reſſemblent en ce point, comme ils leur reſſemblent par

la foiblesse, quand les parens sont foibles, & par la disposition maladive, quand les parens sont dans le cas. Or on ne peut supposer que la disposition héréditaire aux maladies consiste dans le vice des parties fluides, continuellement exposée à changer. Il reste donc qu'elle consiste dans le vice des parties solides, qu'il n'est point au pouvoir du Medecin de changer, & qui est l'ouvrage de beaucoup d'années; & ce vice n'est autre que la trop grande foiblesse, l'atonie, ou le trop grand relâchement, & la résolution de la tension des parties, ou la disposition du genre nerveux à prendre des mouvemens desordonnés.

XXXVI. Il est ordinaire aux hypochondriaques d'engendrer des hypochondriaques, aux phthisiques, des phthisiques, aux calculeux, des calculeux, aux épileptiques, des épileptiques, aux personnes attaquées d'hémorrhoïdes, des enfans qui ont le même mal, aux cachectiques, des cachectiques; ce que la pratique vérifie tous les jours.

SCHOLIE.

Il est certain qu'on n'hérite pas des maladies aiguës, parce qu'elles con-

ſiſtent plutôt dans un vice des fluides, que des parties ſolides ; mais en récompenſe les maladies des ſolides paſſent très-aiſément des peres aux enfans ; & comme chaque partie ſolide du corps eſt ſujette à des maladies chroniques qui lui ſont propres, cet ordre s'obſerve également dans les maladies héréditaires. La fâcheuſe maladie qu'on appelle hypochondriaque, maladie purement ſpaſmodique, & venteuſe, eſt cauſée par le dérangement du mouvement périſtaltique de l'eſtomac, & des inteſtins, joint à une grande atonie ; la phthiſie eſt la principale maladie des poumons ; l'épilepſie, & la mélancholie, viennent du cerveau, l'hydropiſie du foie, la cachexie de la rate, le calcul, des reins, la goute des articulations ; toutes ces maladies ſont héréditaires, & fondées principalement ſur la foibleſſe, & la mauvaiſe diſpoſition de chacune de ces parties, ſoit qu'il faille s'en prendre à leurs vaiſſeaux trop étroits, ou au trop grand relâchement de ces mêmes vaiſſeaux, ou des fibres, qui les rend propres à recevoir, & retenir une matiere vicieuſe qui cauſe aiſé-

ment des ſtagnations d'humeurs, des obſtructions, & des engorgemens de vaiſſeaux, & enfin des endurciſſemens.

XXXVII. Rien n'étant plus difficile que de corriger un vice de conformation, & de ſtructure des parties ſolides, il l'eſt également de remedier *, même avec les ſecours les plus puiſſans aux mauvaiſes diſpoſitions que les peres ont tranſmiſes à leurs enfans; il eſt bien plus ordinaire de voir dès les premieres années ces cauſes réduites à l'acte à la moindre occaſion qui ſe préſente.

SCHOLIE.

On peut à merveille appliquer aux maladies héréditaires ce que Trallien dit de la vieilleſſe, c'eſt-à-dire, qu'*aucun remede n'en peut venir à bout*; (a) & c'eſt par la même raiſon que la diſpoſition aux maladies reçoit ſi difficilement une cure éradicative. En effet, il faut s'en prendre du tout au vice des parties ſolides. Auſſi eſt-il preſque impoſſible de guérir la phthiſie, la goute, ou l'affection hypochondriaque héré-

(a) *Senium nulla Medicina tolli poteſt.* Trallian. *Lib XII. de Maraſmo.*

ditaire, & si l'on en vient à bout, c'est plutôt par le secours du régime, que par celui des remedes; & de fait le régime est d'autant plus nécessaire en ce cas, que le mépris de ses régles augmente certainement les maladies héréditaires, & en rend la cure beaucoup plus difficile.

XXXVIII. C'est encore une très-mauvaise disposition naturelle dans les fibres motrices, que d'entrer à la plus légere occasion dans de fortes oscillations, ou contractions spasmodiques, qui troublent l'égalité de la circulation, & empêchent le sang de se porter librement vers les parties extérieures, & même le fesant retrograder vers l'intérieur, lui font former de trop grandes congestions dans différentes parties.

SCHOLIE.

Les spasmes, & les congestions qui en sont les suites, sont les causes des écoulemens de sang qui se font communément dans la jeunesse par les narines, dans un âge un peu plus avancé par les poumons, dans l'âge viril par les veines du siége. Mais lorsque le

ſang qui avoit coutume de ſortir par ces parties, vient à s'arrêter, & s'amaſſer quelque part, il cauſe beaucoup d'accidens, & d'accidens fâcheux, dont le célébre Stahl dans ſes ouvrages ſemble avoir traité exprès, & dont il fait connoître la fréquence, la grandeur, & le danger.

XXXIX. Outre la foibleſſe naturelle des parties, il y en a encore une acquiſe, que les maladies ont cauſées aux parties ſolides, qui fait que les maladies reviennent aiſément dans les parties qui ont été violemment attaquées, ſoit que ce ſoit de maladies chroniques, ou aiguës.

SHCOLIE.

Quand on a été une, ou deux fois attaqué de fiévres continuës, ou intermittentes, on y retombe très-aiſément, & ſans qu'il ſoit beſoin que des cauſes occaſionelles bien fortes y contribuent. On eſt ſujet à la pleureſie, & à la péripneumonie, quand on en a été une fois attaqué. Que l'éryſipele affecte une, ou deux fois le pied droit, ou le gauche, il reprend aiſément le même mal. Les coliques violentes laiſ-

ſent une telle foibleſſe dans le colon, & les inteſtins, qu'elles reviennent à la moindre occaſion. Les douleurs de goute, ou de rhumatiſme affoibliſſent tellement la partie qu'elles ont une fois attaquée, que la ſéroſité âcre, ou tartareuſe s'y porte d'elle-même, & s'y arrête, & fait renaître les mêmes douleurs. On eſt rarement exempt de gravelle pendant tout le cours de la vie, quand on en a été tourmenté une, ou deux fois. Quand le ſang a pris une fois ſon cours par les hémorrhoïdes, ou des voies inſolites, telles que les vaiſſeaux des reins, les poumons, les vaiſſeaux courts du ventricule, ou les narines, il s'en forme tellement une habitude, qu'il ſort, par exemple, par la même narine, droite, ou gauche, par laquelle il eſt ſorti la premiere fois. On n'a pas été plutôt attaqué fortement d'une maladie de la tête, comme le mal de tête, l'apoplexie, la paralyſie, ou l'épilepſie, qu'on y retombe à la plus légere occaſion. L'expérience prouve auſſi que l'hydropiſie, la iauniſſe, & les autres maladies du foie, quoique bien guéries, ſont ſouvent ſujettes à revenir.

XL. Ce ne sont point seulement les maladies des parties internes qui leur laissent une disposition prochaine à reprendre les mêmes mouvemens, les lésions de quelque espece que ce soit, qui affoiblissent les parties externes, produisent le même effet.

Scholie.

De fréquentes expériences nous apprennent que quelque lésion, blessure, ou picqure des parties les affoiblit tellement sur le champ, qu'elles se ressentent des plus légeres altérations de l'air. Il arrive très-souvent que les parties d'où l'on a tiré du sang par l'incision de la veine, ou l'application des ventouses scarifiées se ressentent après quelque tems d'une douleur poignante, & tensive; non par ce qu'il réside dans ces parties un je ne sais quel agent particulier doué d'intelligence; mais parce que l'abondance du sang que l'affoiblissement de ces parties y retient les excite à des oscillations, & des agitations. Il arrive, par exemple, tous les jours que lorsqu'il y a eu exulcération vers les malleoles, le tissu de la partie en a été tellement affoi-

bli, que l'ulcere se rouvre très-aisément.

XLI. La nature, & la disposition des fibres qui composent les corps des animaux est si foible, & si délicate, qu'elles ne peuvent souffrir aucune lésion, ou violence, sans ressentir sur le champ un changement qui les dispose à un dérangement de leurs fonctions, tant par rapport au mouvement, qu'au sentiment.

SCHOLIE.

D'où il suit que si l'homme veut jouir pendant toute sa vie, d'une santé parfaite, & qui ne soit point alterée, il faut qu'il fasse tous ses efforts pour n'être point attaqué de maladie considérable. Parce que ces sortes de maladies ne passent jamais sans causer quelque lésion, quelque changement aux parties solides du corps, qui y laissent une disposition à reprendre par la suite, ou à entretenir les mêmes mouvemens.

XLII. Les maladies précédentes affoiblissant tellement la nature, & détruisant la force des parties solides de maniere qu'elles donnent aisément occasion

casion à d'autres, il faut apporter tous ses soins pour les prévenir par une exacte observation des préceptes du régime.

SCHOLIE.

Comme nous avons traité au long cette matiere, & avec toute l'attention dont nous sommes capables, dans notre Dissertation *sur les maladies qui sont l'effet de celles qui les ont précédé*, (a) nous nous contenterons ici d'y renvoier le lecteur.

XLIII. Puisque la foiblesse non-seulement de tout le corps, mais aussi de chacune de ses parties vient du trop grand épuisement des forces, & que c'est cet épuisement qui rend le corps si sujet aux maladies, il s'ensuit que tout ce qui diminuë la vigueur, & la force du corps, ou ce qui les épuise, est très-contraire à la vie, & à la santé, & très-propre à la génération des maladies les plus graves, & les plus funestes.

XLIV. Et comme la matiere des forces, & la cause des mouvemens se trouve dans des sucs de bonne qua-

(a) Dissert. *de morbis ex aliis prodeuntibus.*

lité, & bien mêlangés, qui remplissent les vaisseaux, n'est-il pas évident que tout ce qui consomme les meilleurs sucs, & cause la perte d'un sang bien conditioné, consomme aussi les forces du corps ?

XLV. Cette classe d'ennemis de la santé renferme, outre toutes les maladies, de quelque espece qu'elles soient, les évacuations de sang abondantes, soit que la nature, ou l'art les procure, la longue abstinence de tout aliment, les alimens entierement éloignés de notre nature ; les veilles continuelles, le peu de ménagement à goûter les plaisirs de l'amour, l'usage trop fréquent des purgatifs, l'entiere intermission des exercices du corps ; les chagrins, les inquiétudes, la longue tristesse, les méditations profondes qui ne sont pas suivies de quelque volupté, la grande contention d'esprit, le tems, ou trop chaud, ou trop humide, la faineantise, & la paresse, l'ivrognerie, la luxure, & nombre d'autres choses de cette espece.

SCHOLIE.

Toutes ces choses ont une telle énergie, que si quelques-unes d'elles se

combinent, furtout dans un fujet naturellement foible, elles abbattent tellement les forces, & affoibliffent fi fort la nature, qu'elles la rendent non-feulement en butte à toutes les maladies, mais qu'elles rendent les maladies, beaucoup plus dangereufes, & la cure extrêmement difficile. Je regarde donc comme un malheur, & un grand malheur pour un Medecin d'avoir à faire à des fujets de cette nature, c'eft-à-dire, foibles par conftitution, & d'être obligé d'entreprendre de les guérir; & je ne trouve de plus malheureux que celui qui a tous les jours en tête des valetudinaires, des hypochondriaques, des fcorbutiques. Car ce font là des malades qui non-feulement fatiguent impitoiablement le Medecin, mais qui mettent fa réputation en grand danger. Je le trouve au contraire fort heureux, furtout quand fa réputation n'eft point encore faite, lorfqu'il peut éviter de femblables pratiques. Car, je le repete, elles expofent à des affronts le Medecin, & même la Medecine. D'ailleurs, pour parler avec franchife, fi les perfonnes foibles, qui font continuellement atta-

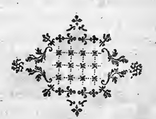
quées de maladies, de ſpaſmes, vouloient m'en croire, le plus ſage parti ſeroit d'éviter abſolument tous les médicaméns, & de s'en tenir ſimplement à l'obſervation d'un régime exact, & convenable à la nature de leur mal. Je ne puis auſſi trop recommander aux Medecins d'être toujours ſur leurs gardes avec les ſujets foibles, & valetudinaires, ou qui ont quelque vice dans une partie eſſentielle; & ſurtout de ne leur donner jamais de remedes violens, de peur que la forte commotion qu'ils excitent ne pouſſe les liqueurs vicieuſes à la partie foible, ou défectueuſe; ce qui cauſe ſouvent des affections conſidérables, & funeſtes; parce que les parties foibles, & deſtituées de reſſort reçoivent très-aiſément les mauvaiſes humeurs; ce qui ne fait qu'augmenter leur mauvaiſe diſpoſition, & rendre leurs maladies plus dangereuſes.

XLVI. Un des principaux fondemens d'une Medecine ſolide, & raiſonnée, eſt donc une connoiſſance exacte des différentes conſtitutions des hommes.

SCHOLIE.

C'eſt ce qu'acquerera le Medecin en examinant dans chaque individu la ſtructure des parties fibreuſes, le diametre, & la diſpoſition des vaiſſeaux, la température des parties fluides, & leur proportion avec les ſolides, à raiſon du mouvement qui en réſulte, & ſurtout la force particuliere, ou la foibleſſe de chaque partie ; ce qu'il connoîtra par les différens phénomenes, les circonſtances, les obſervations, les effets, examinés avec attention. Et s'il vient à bout de ſe mettre au fait de cette connoiſſance, il pourra juger aiſément, & rendre promptement raiſon pourquoi ce médicament, ou cet autre, cette choſe contraire à la ſanté, cette cauſe morbifique, cette maladie produit tel effet ; tel ſymptôme dans un ſujet, & tel autre dans un autre, & pourquoi tel eſt l'évenement d'une maladie, plutôt que tout autre ; & c'eſt en quoi conſiſte, ſelon moi, la principale difficulté d'une pratique, & d'une theorie raiſonnées. Car il s'en faut de beaucoup qu'il ſoit auſſi aiſé

de pénétrer dans ces obſcurités, que de ſe tirer d'affaire au moïen d'un être doué de ſentiment intérieur, & qui conduit, & gouverne les mouvemens vitaux, & naturels du corps humain, ſuivant certaines proportions, & intentions. Car outre que l'exiſtence de cet être n'eſt fondée ſur aucune raiſon ſolide, ce principe étant regardé comme la cauſe générale de tout ce qui ſe paſſe dans le corps, il n'y a plus de raiſonnement, plus de certitude dans la theorie, & dans la pratique médicinale, & notre ſcience ſe trouve tout d'un coup dénuée de jugement certain, & d'expérience ſur qui l'on puiſſe compter.



CHAPITRE II.

Des maladies causées par la quantité, & les vices des alimens.

I. L'Homme a sans cesse besoin d'alimens pour conserver la quantité juste, & convenable, & la température, du sang, qui entretient la vie, les forces, & la vigueur des solides, qui fournit la nourriture à tout le corps, & dont la circulation continuelle le garantit d'une corruption instante à laquelle il n'est que trop disposé; & pour entretenir la juste mesure des mouvemens nécessaires à sa conservation.

II. Toute la masse du sang n'est point propre à la nutrition, mais seulemement sa partie la plus pure, & la moins grossiere, qu'on appelle lymphe; & toute la lymphe encore n'est pas propre à donner du mouvement, & de la vigueur aux solides, mais seulement sa partie la plus déliée, & la

plus mobile, que les nerfs distribuent par tout le corps.

III. La partie du sang la plus purifiée, qui est propre à nourrir le corps, & à conserver, & entretenir les mouvemens vitaux, s'évapore en partie par les pores de la peau, à cause du broiement continuel des parties solides, & de la chaleur que produit le mouvement intestin du sang qui en est la suite; & la partie qui demeure dans le corps se change à la fin en une liqueur saline, & sulphureuse, qui est un véritable excrément.

SCHOLIE.

C'est un effet nécessaire du mouvement qu'il change l'état du corps sur lequel il agit, ou à raison de sa situation, & de sa place, ou à raison de son tissu, & de sa figure. Il n'y a donc rien de merveilleux que cette force, & cette puissance systaltique, & motrice des solides qui agit sans cesse sur les fluides, altere tellement le mélange, & la température du sang, au moïen du broiement continuel qu'elles lui font essuier, & du mouvement intestin qui en est la suite, qu'elles le consomment

consomment, & le dissipent, & le changent en sérosités excrémenteuses. C'est ce qui fait que dans les fiévres aiguës, & lentes, & hectiques, il se consomme beaucoup de sang en peu de tems, & qu'il se change en humeurs excrémenteuses. Tel est l'art admirable avec lequel la machine du corps est construite, que le mouvement qui donne la vie, & la santé, ôte la vie, & attaque l'intégrité du corps, en changeant peu à peu, & successivement en une semence de maladies, & de mort, la matiere qui l'entretient.

IV. Autant donc que le mouvement intestin de trituration, & le mouvement excrétoire ôte au corps, autant faut-il que les alimens lui en rendent, pour que la vie, & la santé se conservent dans leur intégrité.

SCHOLIE.

Cette remarque suffit, ce me semble, pour prouver abondamment la nécessité indispensable des alimens. Tous les mouvemens qui s'exécutent dans le corps ont entre eux une connexion si étroite, & sont respectiv-

ment dans une dépendance si exacte, que les fonctions animales dépendent des vitales, & celles-ci des naturelles, & que de cette dépendance réciproque naît leur continuité. Car la digestion, les secretions, & les excrétions, opérations comprises sous le nom de fonctions naturelles, entretiennent l'intégrité des mouvemens vitaux, & ceux-ci étant sains, & entiers, toutes les fonctions animales ne laissent rien à desirer.

V. Il faut savoir que les alimens ne sont pas seulement nécessaires à l'homme pour réparer la perte que le mouvement, & la chaleur causent de la partie la plus subtile, ou nourriciere du sang, mais pour empêcher le rallentissement, ou l'interruption des mouvemens vitaux du cœur, qui consistent dans son expansion, & son resserrement, & des mouvemens des vaisseaux sanguins, & des canaux qui portent les liqueurs, & qui servent aux secretions, lesquels se font aussi réciproquement, & alternativement.

SCHOLIE.

Tout le monde ne sait pas pour-

quoi une petite quantité d'alimens ne peut suffire à l'homme, & qu'au contraire il faut qu'il prenne tous les jours une quantité considérable d'alimens solides, & liquides. Voici comme je conçois cette nécessité ; c'est qu'il me paroît indispensable que les mouvemens de contraction, & d'expansion des vaisseaux qui réglent la progression, & les directions des fluides, tombent bien-tôt dans la langueur, ou se détruisent entierement, si l'on ne prend une quantité suffisante, c'est-à-dire, assez considérable d'alimens, surtout liquides. Car, comme nous l'avons suffisament expliqué dans la Physiologie, la force systaltique des vaisseaux vient non-seulement du fluide lymphatique que les nerfs y distribuent, mais aussi du sang qui passe dans les membranes de ces vaisseaux ; & l'expansion de ces membranes vient de la quantité suffisante des liqueurs qu'ils contiennent. Or les mouvemens des vaisseaux sont tellement en équilibre, & liés l'un à l'autre, que la systole produit la diastole, & la diastole la systole. S'il se fait donc chaque jour, comme il arrive en effet, une déper-

dition confidérable de la fubftance du corps par les couloirs dont il abonde, & par les vaiffeaux excrétoires qui y font en quantité, il s'enfuit que fi elle n'eft réparée par de nouveaux fucs, la vive expanfion des vaiffeaux diminuë notablement, & ceffe à la fin entierement. Une autre raifon pour laquelle il eft néceffaire qu'il y ait dans les vaiffeaux une fuffifante quantité de liqueurs, c'eft qu'il faut tenir ouverts, & étendus, les plus petits vaiffeaux, qui font furtout deftinés aux excrétions, & par l'entremife defquels les liqueurs paffent des arteres dans les veines; car ils s'affaifferoient aifément s'ils n'étoient pas fuffifament remplis. D'où il fuit auffi que les obftructions proviennent également du deffaut, comme de la furabondance des liqueurs.

VI. La force motrice périftaltique des inteftins, & la fortie des excrémens groffiers qui en dépend, demande une quantité fuffifante d'alimens folides, & liquides,

SCHOLIE.

Le mouvement périftaltique, ou

vermiculaire du canal alimentaire, au moïen duquel le résidu de la digestion est poussé du ventricule jusqu'à l'extrémité de l'intestin rectum, se fait aussi par sa contraction, & son expansion alternatives. Car sa force systaltique dépend de l'abord du sang, & du suc nerveux dans les membranes des intestins, & son expansion de la masse des choses qui y sont contenuës. Aussi se resserre-t'il quand il y a vomissement considérable, & ceux qui font abstinence, ou qui prennent peu de nourritures, ont-ils le ventricule resserré, & font-ils des déjections moins fréquentes, comme il paroît dans les fiévres, & les autres maladies où l'on a moins d'appetit; car alors le ventre devient paresseux. Et comme les impuretés, & les excrémens que le sang y apporte de toutes parts, tels que la mucosité, la bile, la salive, tous excrémens de nature fermentative, ne sortent point alors assez promptement, il arrive aisément que, se corrompant par un trop long séjour, ils deviennent la matiere, & l'occasion de maladies nouvelles, ou d'accidens plus fâcheux.

VII. La quantité des alimens occasionne donc des déjections plus fréquentes, à moins que le canal intestinal n'ait été affoibli dans sa force systaltique par quelque cause précédente.

SCHOLIE.

Par où l'on voit pourquoi ceux qui mangent, & boivent beaucoup ont le ventre plus libre. On sait aussi que les eaux médicinales contribuent beaucoup à la liberté des excrétions qui se font, tant par la voie des intestins, que celle des reins; ce qui arrive en grande partie à cause de leur volume. Car on en boit quelquefois jusqu'à dix, & douze livres.

VIII. D'où il suit que l'intégrité du corps ne peut se conserver long-tems sans alimens, & même sans en prendre un volume convenable. Ainsi un deffaut total d'appetit est toujours du plus mauvais augure dans les longues maladies, quand il dure trop long-tems.

IX. La conservation de la vie, & de la santé demande donc qu'il y ait une proportion entre les alimens dont

on fait uſage, & les ſucs qui ſe perdent par la tranſpiration.

SCHOLIE.

Il eſt donc néceſſaire que l'on évacuë beaucoup, ſi l'on prend beaucoup d'alimens, & que l'on prenne beaucoup d'alimens, ſi les excrétions ſont abondantes. Lorſque les excrétions ſont petites, il faut moins en prendre, & quand on en prend peu, il faut faire moins d'exercice. Ainſi les Anciens ont eu raiſon de faire conſiſter la ſanté dans une meſure, & une proportion déterminées, & convenables entre les alimens, & les exercices, qui aident la tranſpiration. C'étoit ſurtout la doctrine d'Hippocrate, qui dit, *les travaux conſomment, & les alimens rempliſſent le vuide.* (a)

X. C'eſt un principe général, fixe, & invariable, que tout ce qui excede eſt contraire, & nuiſible à la nature; & ce principe doit être appliqué à l'uſage des alimens, dont l'excès eſt très-contraire aux forces, & à la vie.

(a) *Labores conſumunt, & cibi quæ evacuata ſunt explent.* Hipp. *Lib. de Diæt.* §. 2. & 3.

SCHOLIE.

Car l'économie animale se soutient par la proportion, l'ordre, la symmetrie, l'égalité de mouvemens temperés des solides, & des fluides, & l'on ne se trompera pas en regardant toutes ces choses comme la cause vraie, & premiere de la santé, & de l'intégrité des fonctions du corps. Et comme tout ce qui excede, quant à la matiere, ou au mouvement, est opposé à la proportion, & à la modération, qui est l'ame de la nature; Hippocrate a eu raison de dire, que *tout ce qui est excessif, est ennemi de la nature*, (a) & dans un autre endroit, *rien n'est bon quand il sort des bornes prescrites par la nature.* (b)

XI. Puisque tout ce qui excede, & qui est d'un volume trop considérable, est contraire aux mouvemens réglés, & proportionés de la nature, en quoi consiste la nature de la santé, Hippocrate a eu grande raison de dire, (c)

(a) *Omne nimium naturæ inimicum.* Hipp. *Aph.* 51. *Sect. II.*

(b) *Non aliud quicquam bonum, quod naturæ modum excedit.* Idem. *Aph.* 4. *Sect. II.*

(c) Hipp. *Sect. II. Aph.* 17.

que trop d'alimens pris contre l'ordre de la nature causent des maladies ; & dans un autre endroit, *c'est un mauvais régime que de se charger d'une trop grande quantité d'alimens ;* (a) & c'est ce qui a fait regarder l'intempérance comme une peste du genre humain.

SCHOLIE.

C'est aussi le sentiment de Celse, qui dit qu'*en fait d'alimens il n'est jamais avantageux d'en prendre au-delà du nécessaire.* (b) On fait sur ce sujet une question, & l'on demande ce que c'est que ce trop, ennemi de la nature ; & à quoi on le peut connoître. Car on remarque que les uns se trouvent bien de ce qui est contraire aux autres, que ce qui n'excede pas dans les uns les bornes de la modération, l'excede dans les autres, & que ce qui ne suffit point aux uns, est contraire, & excessif pour les autres. Car rien n'est plus étonnant que la différence qui se trouve entre les corps humains, tant à raison de la

(a) *Prava hæc est diæta cum quis plures cibos corpori præbet.* Hipp. *Lib. de Diæta acutor.*

(b) *Ubi ad cibum ventum est, nunquam est utilis nimia satietas.* Cels. *Lib.* I. *c.* 2.

ſtructure, & de la diſpoſition des parties, qu'a raiſon de la capacité des vaiſſeaux, & de leur force motrice, ou de leur vigueur. Il y a plus: l'âge, les ſaiſons, le genre de vie, le régime, les païs, font de grands changemens, de ſorte qu'il eſt très-difficile dans une ſi grande diverſité de corps de trouver une meſure, & une quantité juſte, & convenable pour tous, & chacun d'eux en particulier. Car l'uſage, & l'expérience font connoître que ce qui dans un tems fournit une nourriture convenable, & ſuffiſante à une perſonne, devient ſouvent excedent, & nuiſible dans un autre.

XII. Ce ſont donc les forces, ou la vigueur des parties ſolides qui doivent toujours faire la régle de la meſure juſte, & convenable des alimens que chaque perſonne doit prendre; & c'eſt ce qu'Hippocrate enſeigne formellement, quand il dit, *c'eſt une grande ſcience que de ſavoir proportionner la quantité des alimens à ſes forces.* (a)

(a) *Magna eſt quantitas ad vires ſolerti raciocinatione adaptata.* Hipp. *Lib. de aliment.*

SCHOLIE.

Car il n'y a point de corps dans la nature dont on doive considérer les forces absolument, mais il faut toujours le faire relativement. Ainsi pour savoir le trop, ou le trop peu d'alimens, convenables à chaque individu, il faut examiner sa force, & sa foiblesse, & voir s'il a les vaisseaux grands, ou petits. C'est ce qui fait dire à Hippocrate, que *ce qui convient aux personnes en santé est trop fort pour les malades.* (a)

XIII. Plus un homme a de forces, de vigueur, & mieux son estomac est partagé de ces qualité, plus il est en état de supporter de nourriture, & au contraire.

SCHOLIE.

Les vieillards demandent peu de nourritures, & supportent l'abstinence plus aisément que les jeunes gens, parce que, suivant Hippocrate, (b)

(a) *Quacumque sanis commoda sunt, ea etiam ægris exhibita fortiora sunt.* Hipp. *Lib. de affectib.* §. 52.

(b) Hipp. *Sect. I. Aph.* 14.

aiant peu de chaleur, ils ont moins besoin d'être nourris.

XIV. Comme on a raison de juger de la puissance des forces motrices, quand il s'agit des corps naturels, par les effets qu'elles produisent, ou par le plus, ou le moins de résistance qu'elles sont en état de surmonter, on doit juger de celle des hommes, & de celle de l'estomac en particulier, quand il a le mouvement péristaltique fort, & capable de broier, mêler, digérer, les alimens, de les pousser d'un côté à l'autre, de les faire sortir dans le tems convenable, & de faire passer les parties chyleuses bien dépurées par les orifices des vaisseaux lactés.

SCHOLIE.

Car la force de ce canal nerveux destiné à la préparation des alimens, consiste principalement dans celle de son mouvement péristaltique, ou sa forte contraction, & dilatation alternatives. Car c'est lui qui fait sortir des glandes en suffisante quantité les liqueurs dissolvantes, & fermentatives, & descendre la quantité de bile qui doit couler du foie dans le duodenum;

c'eſt encore lui qui fait un mêlange intime des alimens entre eux, & avec les liqueurs diſſolvantes, & qui opere leur diſſolution ; c'eſt lui qui fait paſſer par le velouté des inteſtins les ſucs utiles, & chyleux, & qui en fait la ſecretion convenable ; enfin c'eſt lui qui fait ſortir du corps auſſi promptement qu'il le faut les impuretés excrémenteuſe qui font le réſidu de la digeſtion.

XV. Donc plus l'eſtomac eſt fort, & plus il demande d'alimens, & moins il eſt en danger d'être incommodé de leur quantité. Auſſi voit-on les perſonnes robuſtes, les païſans, le peuple, ceux qui travaillent de corps, prendre ſans s'incommoder une grande quantité d'alimens, de maniere qu'ils deviennent, & plus forts, & plus robuſtes par ce qui rendroit malades des perſonnes plus foibles, & plus délicates.

SCHOLIE.

On voit en effet que la quantité, même exceſſive, des alimens fait moins de mal à une perſonne robuſte, qu'à une perſonne foible, parce qu'à raiſon de la force, & de la vigueur de

ſon eſtomac, il les en fait ſortir promptement, & les empêche d'y ſéjourner trop long-tems, ou d'y croupir. Auſſi remarque-t'on que les humeurs qui pêchent par la quantité, ou la qualité, ne font pas aiſément tort à la ſanté, tant qu'elles ſont agitées d'un mouvement progreſſif, & qu'elles ne s'arrêtent pas long-tems dans la même partie. Car les humeurs qui cauſent, ou entretiennent les maladies, ſont celles qui n'ont plus de mouvement progreſſif, ou qui ſont en ſtagnation. En effet, la ſtagnation engendre la corruption, & l'aigreur, & cauſant une irritation des parties où elle ſe forme, elle en dérange le mouvement.

XVI. Un homme foible demande donc peu d'alimens, parce qu'à raiſon de la foibleſſe de ſon mouvement, il n'en peut pas beaucoup digerer, broier, & pouſſer; c'eſt ce qui fait que les perſonnes foibles ſont bleſſées par une quantité d'alimens un peu trop grande, qui ne nuiroit pas à des ſujets robuſtes.

SCHOLIE.

Nous mettons au nombre des per-

ſonnes foibles ceux qui n'ont pas beaucoup de ſang, & qui l'ont appauvri de cette partie ſpiritueuſe, ſubtile, mobile, ſulphureuſe, élaſtique, qui eſt la cauſe, & la ſource de toutes les forces, tant vitales que naturelles du corps humain; & ce ſont ceux qui ont ſouffert de trop grandes pertes de ſang, qui ſont convaleſcens d'une grande maladie aiguë, & chronique, que des veilles pendant la nuit, des inquiétudes, des études ſérieuſes, de longues paſſions de l'ame, ſurtout la triſteſſe, ont affoiblis, en un mot toutes les perſonnes valetudinaires. Telles ſont, à raiſon de l'âge, les enfans, & les vieillards, & à raiſon de l'habitude du corps, ceux qui l'ont lâche, & ſpongieuſe, & ont beaucoup de vaiſſeaux, mais fort déliés. Que ces ſortes de perſonnes y faſſent ſérieuſement attention; elles ſont trop foibles pour porter beaucoup de nourritures; & elles ne peuvent pécher par excès de ce côté, ſans jetter en eux-mêmes les ſemences des maladies.

XVII. Une quantité exceſſive d'alimens eſt d'autant plus nuiſible, qu'on les prend avec plus d'avidité.

SCHOLIE.

La trop grande quantité d'alimens est toujours cause par elle-même que leur solution n'est pas si intime, & leur coction si parfaite, principalement parce que la proportion nécessaire ne se trouve plus entre le dissolvant, & ce qui est à dissoudre. Il est encore visible que si l'on mange avec beaucoup d'avidité, on ne mâche pas bien, & les alimens ne se mêlent pas bien avec la salive, qui fait la fonction de dissolvant. D'ailleurs une trop grande quantité d'alimens, même liquides, étend trop les membranes de l'estomac, empêche la liberté de leur action, & leur mouvement péristaltique, ou de contraction, ce qui fait qu'ils séjournent trop long-tems dans l'estomac, qu'ils le blessent, & qu'en le tiraillant un peu trop, ils causent un mouvement semblable dans tous les nerfs qui ont correspondance avec les siens.

XVIII. C'est une chose pitoiable que la foiblesse soit ordinairement jointe avec l'avidité pour les alimens, & le goût de l'intempérance. On ne voit qu'enfans, ou gens pressés par la faim, convalescens

convalefcens, valétudinaires, phthifiques, mélancholiques, hypochondriaques, enfans attaqués de vers, qui dévorent plutôt qu'ils ne mangent, & qui s'amaffent des femences d'une infinité de maladies.

XIX. Les enfans à la mammelle tombent dans de très-grandes maladies par trop de lait refté dans leur eftomac, & devenu corrofif par le mélange d'une bile trop âcre.

SCHOLIE.

Il n'y a rien de plus propre pour entretenir la fanté des enfans que de leur tenir le ventre libre; il n'y a auffi rien de plus pernicieux que de leur donner plus de lait que leur eftomac n'a la force d'en digérer. Car c'eft ce qui en caufe la ftagnation, qui eft néceffairement fuivie de l'aigreur, & d'une fermentation avec la bile qui lui donne une qualité corrofive, & prefque veneneufe, qui produit la coagulation des excrémens, leur donne une teinture verte, & enfin les rend fi cauftiques, qu'ils brûlent même les linges dont on enveloppe les enfans. Et qu'on

ne doute pas que ce ne ſoit la trop grande acidité du lait cauſée par ſon trop long ſéjour, & ſa ſtagnation dans les inteſtins, qui donne à la bile cette couleur verte; car elle reprend ſur le champ la couleur jaune qui lui eſt naturelle, quand on verſe deſſus de l'huile de tartre par défaillance. Or c'eſt cette crudité corroſive, produite par la quantité d'un lait mal digeré, qui cauſe les grandes, & dangereuſes maladies qui attaquent cet âge, telles que les tranchées, les inquiétudes cardialgiques, & les convulſions; & ſi ce coagulum viſqueux vient à boucher les orifices du velouté des inteſtins, qui ſont, comme l'on ſait, les racines des vaiſſeaux lactés, le ventre s'enfle, le reſte du corps maigrit, & l'enfant eſt attaqué d'énormes diarrhées.

XX. La trop grande voracité de ceux qui ſont depuis peu convaleſcens d'une fiévre, ou de quelque autre maladie, voracité que quelques Medecins ont coutume d'augmenter par l'uſage des ſtomachiques âcres, des aromatiques, ou des eſprits acides, eſt cauſe qu'ils ſont long-tems à reprendre leurs forces, qu'ils retombent ſouvent, ou

qu'ils sont attaqués de maladies toutes chroniques.

SCHOLIE.

Ce n'est pas sans raison que je m'éleve ici contre l'abus trop fréquent des stomachiques emploiés à dessein d'exciter l'appetit, que j'ai vû souvent être très-nuisible aux personnes affoiblies. Car les obligeant de prendre plus d'alimens que la foiblesse de leur estomac ne peut en bien digerer, il se fait nécessairement un grand amas de crudités, qui dans un corps encore foible cause très-aisément une langueur, une chaleur lente, ensuite un dégoût des alimens, une mauvaise odeur de la bouche, enfin la soif, & des agitations involontaires. Par où l'on voit que de très-bons remedes mal appliqués peuvent causer des maladies.

XXI. La trop grande quantité d'alimens n'est jamais plus nuisible qu'à ceux qui ont souffert une longue faim, & en ont été fort affoiblis.

SCHOLIE.

Forestus rapporte que plusieurs per-

ſonnes ſe ſont donné la mort pour avoir trop mangé, après une longue faim. Voici ſes paroles. *On ſait beaucoup d'hiſtoires de perſonnes qui ont été étouffées pour avoir trop mangé après une longue faim. C'eſt ce que nous avons vû principalement arriver dans les ſiéges de Harleim, & de Leyde, où nombre d'habitans moururent après que le ſiége fut levé, parce qu'ils mangerent en trop grande quantité.* (a) Perſonne n'ignore auſſi que les ſoldats qui viennent des camps en quartier d'hiver, tombent ſouvent dans des fiévres ſtomachiques de très-mauvais caractere, & qui attaquent puiſſament la tête, parce qu'ils chargent de trop d'alimens leur eſtomac affoibli, où ils ſe corrompent au lieu de ſe bien digerer.

XXII. Les malades attaqués de fiévre quarte, ſont ordinairement trop voraces, à cauſe de la ſurabondance de l'acide dans les premieres voies, qui excite dans le ventricule une oſcil-

(a) *Nota eſt multorum hiſtoria qui a longa inedia ſeſe repleverunt, adeo ut inde ſuffocati fuerint, uti nos cognovimus in obſidione Harlemenſi & Leydana id præcipue contigiſſe, quando obſidione liberati cives victu pleniori ſe replentes mortem quam plurimi incurrerunt.* Foreſt. *Lib. XVIII. Obſ. 2. in ſchol.*

lation plus forte, ou, ce qui revient au même, augmente la cause de l'appetit. Mais plus ils mangent, & plus la fiévre devient longue, & rebelle. C'est un principe très-certain.

SCHOLIE.

Les plus habiles Praticiens savent parfaitement qu'il n'est pas aisé de venir à bout de cette fiévre, même avec le secours des meilleurs remedes, si l'on n'a commencé par matter la trop grande voracité des Malades. Car plus on fait entrer d'alimens dans un estomac chargé de crudités, plus on les augmente, & plus on donne de force à la cause de la maladie, c'est-à-dire, plus l'engorgement du foie s'accroît; & l'on fait que c'est principalement dans cette partie que cette fiévre a fait élection de domicile.

XXIII. Les hypochondriaques, & les mélancholiques ont plus d'appetit, & mangent plus qu'ils ne devroient, à cause de l'irritation que causent la surabondance d'acide qu'ils ont dans les premieres voies, ce qui fait qu'ils aigrissent les accidens de leur maladie, & qu'ils la rendent moins curable.

SCHOLIE.

La fâcheuſe, & cependant très-commune affection, connuë ſous le nom d'hypochondriaque, eſt cauſée, ſelon moi, par une deſtruction notable du mouvement périſtaltique, & ſa direction contre nature, qui le fait aller de bas en haut, & elle eſt entretenuë, & augmentée par la diſpoſition ſpaſmodique de toutes les parties du corps. C'eſt ce qui fait que la digeſtion eſt toujours dérangée dans ces ſujets, & que le ventre eſt pareſſeux, tant à faire ſortir les excrémens que les vents, & qu'il y a toujours des gonflemens, & des crudités acides qui irritent ces parties, & leur cauſent des tenſions ſpaſmodiques. N'eſt-il pas évident dans cet état que cette maladie ne peut qu'augmenter, devenir plus mauvaiſe, & même habituelle, par la trop grande quantité des alimens?

XXIV. Il arrive ſouvent avant l'accès de goute, de rhume de cerveau, & même de fiévre intermittente, qu'on a beaucoup d'appetit, malgré la foibleſſe du corps, ce qui eſt toujours deſavantageux.

SCHOLIE.

Il paroît que cette insolite avidité de prendre des alimens vient de l'augmentation d'âcreté de la lymphe stomachique, & de l'irritation accidentelle que cause à l'estomac la matiere de la transpiration qui reste dans le sang; & comme ces accidens sont ordinairement accompagnés de la paresse du ventre, la maladie instante, trouvant une matiere, & une nourriture plus abondante, prend nécessairement de plus grands accroissemens. Il est donc de la prudence de prévenir sur le champ les accidens qui peuvent arriver. Il faut pour cet effet évacuer les premieres voies par un purgatif convenable, qui fasse effet par le haut, ou par le bas, après avoir commencé cependant par corriger les humeurs vicieuses. C'est le moïen de détruire dans son commencement le foier de la maladie, ou, si elle vient à se déclarer, elle est, & beaucoup plus douce, & beaucoup plus courte.

XXV. Ce ne sont pas seulement les personnes foibles, & délicates qui s'amassent des semences de maladies en

mangeant outre meſure, les perſonnes ſaines, & robuſtes ſont dans le même cas, ce mauvais régime amaſſant néceſſairement de mauvaiſes humeurs dans les premieres voies.

SCHOLIE.

Galien a diſtingué avec juſteſſe deux eſpeces de ſatietés, ou de quantités trop abondantes des alimens; ſavoir celle au regard des vaiſſeaux, & celle au regard des forces. (*a*) La premiere eſt quand l'on a tant pris d'alimens que l'eſtomac en eſt trop étendu; & la ſeconde, quand l'on en a pris plus que la nature, ou la puiſſance qui dirige notre corps, n'a de force pour les digerer. Il arrive ſouvent qu'une grande quantité d'alimens ne ſurcharge pas une perſonne robuſte, pendant qu'une quantité médiocre, ou même très petite, accable une perſonne foible, ou délicate; & s'il arrive que l'eſtomac ſoit trop étendu par la quantité des alimens, ſa puiſſance motrice, & ſyſtaltique diminuë, les alimens y ſéjournent plus long-tems qu'il ne faut, &

(a) Galen. *In comment. Aphor. XVII. Sect. II.*

le chargent, & causent plusieurs accidens qui sont communs aux personnes foibles, & robustes.

XXVI. Hippocrate remarque avec grande raison, que *les alimens très-forts nuisent évidemment aux hommes, soit qu'ils soient malades, ou en santé.* (a)

SCHOLIE.

Il y a beaucoup de différence entre les alimens. Les uns sont forts, & les autres foibles. C'est ce que Celse distingue parfaitement bien dans le Chapitre XVIII. du second Livre, où il les range par classes. L'on appelle alimens forts ceux qui se digerent plus difficilement, & contiennent plus de suc nourricier, & ce sont surtout les légumes, & toutes les especes de pains de graines frumentacées, tous les quadrupedes, tous les poissons de mer, le miel, le fromage, les chairs des animaux trop vieux, & toute la patisserie qui se fait avec la farine, le beurre, les œufs, & le sucre, laquelle tient le premier rang. Car toutes ces choses se

(a) *Fortissima edulia maxime, & manifestissime, hominem lædunt, sive sanus sit, sive ægrotus.* Hipp. *Lib. de veter. Medicin.* §. 13.

digerent difficilement, demandent un estomac robuste, & en sortent difficilement.

XXVII. Puisqu'il y a tant de différence entre les divers alimens, rien n'est plus judicieux que le précepte que donne Celse à la fin du Chapitre XVIII. du Livre II. *il faut que les sujets foibles ne prennent que des alimens foibles, que les robustes prennent les forts, & que ceux qui tiennent le milieu entre ces deux états s'en tiennent aux alimens d'une force moienne. On peut manger en plus grande quantité des alimens legers; mais il faut être sobre quand on fait usage des plus forts.* (a)

SCHOLIE.

Celse met au nombre des alimens foibles toutes les plantes potageres, & tout ce qu'on cultive ordinairement dans le potager, tout ce qui s'avale sans mâcher, & qui est de consistence molle, tous les fruits, les concombres,

(a) *Imbecillis corporibus rebus infirmissimis opus est; mediocriter firmos media materia optime sustinet, & robustis apta validissima. Plus aliquis assumere ex lenioribus potest; in his magis, quæ valentiora sunt, temperare sibi debent.* Cels. *Lib. II. c.* 18.

les citrouilles, les bouillies, & le pain trempé dans l'eau. Il met dans la classe du milieu tous les petits oiseaux, & les petits poissons, & parmi les quadrupedes, le liévre; & entre les plantes potageres, celles dont on mange les racines, ou les bulbes.

XXVIII. La mauvaise digestion des alimens, & la trop grande abondance de crudités cause beaucoup de maux, & de maux considérables.

Scholie.

Hippocrate en fait l'énumeration avec beaucoup de précision dans son Traité *de l'ancienne Medecine.* Voici comme il s'en explique. *Si l'on ne digere pas bien le dîner, le corps devient paresseux, & pesant; l'esprit devient aussi paresseux; l'on est assoupi, alteré, ennuié; l'on baaille; & si l'on mange trop au souper, l'on est tourmenté de vents, & de coliques, & le ventre se dérange.* (a) Voici les caracteres

(a) *Si pransi fuerint, idque iis non conducat, statim graves, & corpore segnes fiunt, itemque mente pigri, hiatuque, & oscitatione, & dormitatione, & siti pleni. Si vero etiam insuper canaverint, & flatus & tormina; & alvus effringitur.* Hipp. *Lib. de Prisc. Med.* §. 19.

d'un estomac malade, tiré des Œuvres de Celse. *La foiblesse de l'estomac se connoît à la paleur, à la maigreur, à la douleur des hypochondres, aux nausées, au vomissement de matieres de mauvaise odeur, au mal de tête quand on est à jeun. Quand ces signes ne se rencontrent pas, on a l'estomac fort.* (a)

XXIX. Lorsque les personnes qui ont grand appetit mangent avec beaucoup d'avidité une trop grande quantité d'alimens, surtout d'alimens gras, ils tombent quelquefois dans une petite fiévre éphemere, qu'on peut appeller fiévre de digestion. Car peu de tems après le repas ils sont attaqués d'un gonflement d'estomac, de grandes inquiétudes, de mouvemens involontaires, de difficulté de respirer, de douleur tensive de l'estomac, qui s'étend aux épaules, au gosier, & même à la tête, où ils ont beaucoup de mal, avec rougeur du visage, & des inquiétudes d'esprit. Outre cela, tout le corps tombe en langueur, les extrê-

(a) *Stomachum infirmum indicant pallor, macies, præcordium dolor, nausea, & olentium vomitus; in jejuno dolor capitis. Quæ in quo non sunt, is firmi stomachi est.* Cels. *Lib. I. c.* 8.

mités se refroidissent, la pulsation se fait sentir aux arteres temporales, le pouls devient dur, & fréquent, le ventre se resserre. Cet accès se passe ordinairement au bout de quelques heures; & se termine par des rots, le vomissement, ou la sueur.

SCHOLIE.

J'ai quelquefois observé cette maladie dans des hypochondriaques affamés, & je crois que la cause de tous ces accidens n'est autre que le gonflement de l'estomac dont la partie droite s'enfle comme une vessie, & remplit le côté droit, jusqu'à la fossette du cœur. Or la trop grande tension de l'estomac, qui est entierement nerveux, cause la tension, & le tiraillement des nerfs, & surtout de l'intercostal, & de la paire vague; il n'est donc point étonnant que les parties par lesquels ces nerfs passent soient aussi attaquées de contraction, & de resserrement spasmodique, & par conséquent de voir paroître ces accidens. Le Docteur Milether a fait savamment l'histoire d'une maladie endemique en Hongrie toute pareille à celle-ci dans

une Dissertation composée exprés. On l'appelle *Tsemer* en langue du païs.

XXX. La crudité que cause l'abondance des alimens, & la difficulté que l'estomac trouve à les digerer, trouble la tranquillité du sommeil, & appesantit la tête, & tout le corps.

Scholie.

L'expérience d'accord avec la raison confirme l'aphorisme de Sanctorius, qui dit que *rien ne trouble davantage le sommeil que la corruption des alimens.* (a) Car les membranes nerveuses de l'estomac étant irritées, tout le systême des nerfs avec qui cette partie principale entretient une étroite correspondance, participe de cette tension, & de cette contraction contre nature, ce qui cause les agitations involontaires; & comme la transpiration diminuë, & qu'il se fait peu d'évacuations, il s'ensuit que tout le corps doit tomber dans la langueur, & la pesanteur.

XXXI. *La coction*, suivant le sentiment de Celse, qui est conforme à la raison, *étant nécessaire dans toutes les ma-*

(a) *Somnum nihil magis interturbat, quam humorum corruptela.* Sanctor. *Aph.* 40. *Sect.* IV.

ladies, & remediant à tous les vices du corps, il s'ensuit que la crudité est extrêmement nuisible; & toutes les fois que le corps est malade, la partie la plus foible en est la plus incommodée. (a)

SCHOLIE.

Aussi les Medecins prudens doivent-ils apporter tous leurs soins, tant lorsqu'il s'agit de prévenir les maladies imminentes, que de guérir les présentes, ou de calmer les douleurs, ou de guérir les blessures, pour empêcher qu'il ne se forme des crudités, & engager les Malades à prendre peu de nourritures. Car l'intempérance, & les crudités, meres de tous les maux, ne font que les augmenter dans les maladies où les excrétions sont toujours languissantes.

XXXII. Hippocrate a donc raison de dire, qu'*on guérit par l'évacuation les maladies d'intemperance.* (b) Aussi les meil-

(a) *In omnibus corporis affectibus necessaria, omnibusque vitiis occurrit concoctio, ita cruditas maxime lædit; & quoties offensum est corpus, vitiosa pars maxime sentit.* Cels. *Lib. I. c.* 9.

(b) *Qui a satietate veniunt morbi, vacuatione curantur.* Hipp. *Aph.* 22. *Sect.* I.

leurs ſecours contre les vices que cauſent les alimens pris en trop grande quantité, & les crudités qu'ils amaſſent dans les premieres voies, ſoit qu'il s'agiſſe de les prévenir, ou de les guérir, ſont l'abſtinence, la purgation, le vomiſſement, les remedes qui procurent la liberté de la tranſpiration, & ceux qui fortifient.

XXXIII. L'abſtinence, & même l'abſtinence parfaite ſont les plus puiſſans ſecours contre les vices de l'eſtomac produits par la repletion.

SCHOLIE.

S'il y a dans les Ouvrages du grand Hippocrate quelque principe ſalutaire en fait de régime, c'eſt celui-ci, *ſi l'on mange, & l'on boit peu, l'on n'eſt jamais malade.* (a) Car *il n'y a rien*, ce ſont les paroles de Celſe, *qui faſſe plus de bien à un Malade que l'abſtinence faite à propos; elle eſt ſurtout néceſſaire au commencement des maladies.* (b) Car comme c'eſt un

(a) *Si homo parum edit, & parum bibit, in nullum morbum incidit.* Hipp. *Lib. IV. de morb.* §. 10.

(b) *Nulla res magis adjuvat laborantem, quam tempeſtiva abſtinentia, quam etiam ſemper morborum initia deſiderant,* Celſ. *Lib. II. c.* 16.

des meilleurs moïens pour conserver sa santé, elle ne fait pas de moins bons effets dans la maladie. En effet, elle guérit la trop grande plenitude, elle vuide les personnes grasses, & pituiteuses, & corrige les vices causés par les crudités. Aussi les Anciens ont-ils regardé l'abstinence exacte comme un des moïens d'évacuer le corps dans l'état de santé, & de maladie; & Galien en rend une raison fort naturelle; *l'abstinence*, dit-il, *évacuë, parce qu'aucun aliment ne prend la place de celui qui est sorti.* (a)

XXXIV. Le vomissement, & les lavemens, sont aussi d'utiles secours contre la plenitude causée par la grande quantité d'alimens.

SCHOLIE.

Rien ne dégage mieux l'estomac des mauvaises humeurs qu'il contient, & de la trop grande quantité d'alimens qui le surchargent, que le vomissement. Car c'est le plus court chemin pour faire sortir ce qui nuit à l'esto-

(a) *Nullo in ejus locum quod fuit vacuatum accedente alimento, fit ut media vacuat.* Galen. *In comment. Aph.* 17. *Sect. II.*

mac; aussi fait-il disparoître les accidens que causoit sa plenitude. Les deux remedes que nous venons d'indiquer contre la repletion étoient autrefois fort en usage parmi les Athletes, qui, pour être plus en état de supporter une grande quantité d'alimens, & d'en prendre de nouveaux, se fesoient vomir, & prenoient des lavemens tous les jours. Ils s'excitoient au vomissement par des moïens très-doux, en buvant de l'hissope broié dans l'eau, avec un peu de sel, ou de vinaigre. Les anciens Romains s'excitoient aussi souvent au vomissement avant, & après le souper, en avalant de l'eau tiéde avec du miel, & du sel. Les Empereurs Vitellius, & Caligula se servoient du même moïen pour se mettre en état de figurer dans les repas continuels où ils se trouvoient. C'est ce que nous apprenons de Suetone, dans la Vie de Vitellius, Chap. XIII. & dans celle de Neron, Chap. XX. Celse au Chapitre III. de son premier Livre, parle de la coutume qu'avoient les Athletes de se faire vomir tous les jours pour acquerir la puissance de manger beaucoup. Outre les liqueurs

que les Anciens emploioient pour se faire vomir, ils usoient aussi d'instrumens qui pouvoient faciliter cette évacuation; comme des plumes, ou des courroies qu'ils fesoient entrer dans le gosier, ou même du doigt qu'ils y introduisoient le plus avant qu'ils pouvoient. Le célébre Schulze a traité au long cette matiere dans sa savante Dissertation *sur les Athletes de l'Antiquité, leur régime, & la disposition de l'habitude de leurs corps.* (a) Le même Celse recommande dans un autre endroit le vomissement à ceux qui ont beaucoup pris d'alimens, & peu digeré, & voici la raison qu'il donne de cette pratique; *si l'on a pris plus d'alimens qu'on n'en peut digerer, il ne faut point courir le risque qu'ils se corrompent; & s'ils sont déja corrompus, rien n'est plus avantageux que de les faire sortir par le chemin le plus abregé.* (b)

XXXV. Enfin la trop grande quan-

(a) Schulz. *Dissertatio de Athletis veterum, eorumque diæta, & habitu.* §. 61. 62. 63.

(b) *Sive plus est quam quod concoqui possit, periclitari ne corrumpantur non oportet; sive jam corruptum est, nihil commodius est quam id qua via primum expelli potest, ejicere.* Cels. *Lib.* I. *c.* 3.

tité d'alimens devient souvent purgative pour les personnes robustes.

SCHOLIE.

C'est ce qui fait qu'Hippocrate dans son Traité *des Purgatifs* donne aussi la vertu purgative aux alimens quand on les prend outre mesure ; & il ajoute qu'ils purgent comme pourroient faire de vrais purgatifs, mais moins, & plus tard. Ce qui lui fait tirer cette conséquence, *il est donc clair que les alimens sont des médicamens.* (a) Mais si la nature ne se débarrasse pas d'elle-même des crudités par les selles, il faut alors l'exciter par un lenitif doux. Je recommande à cet effet l'usage des pilules aloephangines, de celles d'Avicenne, de Craton, ou de Becher ; qui opéreront cependant d'autant mieux qu'on aura d'abord fait prendre ce qui peut absorber l'acide, qui est très-contraire aux médicamens purgatifs.

XXXVI. Le sommeil, & une transpiration abondante remedient parfaitement aux vices que cause la mauvaise digestion.

(a) *Clarum igitur est quod & cibi medicamenta existant.* Hipp. *Lib. de Purgant.*

SCHOLIE.

Le ſommeil, & le repos calment, & arrêtent l'agitation contre nature, le mouvement, & le ſpaſme des parties nerveuſes, qui ſont très-contraires à la liberté de la tranſpiration. Il tranquilliſe auſſi les affections produites dans le genre nerveux par l'irritation, & la trop grande diſtenſion que les crudités donnent au ventricule. La tranſpiration devenant donc plus libre, ce qu'il peut reſter de vicieux dans les parties ſolides ſort promptement. Ainſi rien n'eſt plus ſage, & plus avantageux à la ſanté, que ce que Celſe nous dit à ce ſujet. *Celui qui a bien digeré ne riſque rien à ſe lever le matin; celui qui l'a peu, doit reſter au lit, ou ſe recoucher, s'il a été obligé de ſe lever. Celui qui n'a point du tout digeré, doit ſe livrer entierement au repos, & éviter tout travail, tout exercice, & toute application aux affaires.* (a) L'expérience, cette maîtreſſe ſouveraine

(a) *Qui bene concoxit mane tuto ſurget, qui parum, quieſcere debet, & ſi mane ſurgendi neceſſitas fuerit, redormire; qui non concoxit ex toto quieſcere, & neque labori ſe, neque negotio credere.* Celſ. *Lib. I. c.* 2.

des Arts, nous apprend aussi que quand on dort tranquillement les excrétions se font mieux par la vessie, les pores de la peau, & les intestins, & que le corps en devient plus agile, & plus leger. Aussi ai-je grand soin de conseiller de ne prendre les évacuans de toute espece, parmi lesquels je mets les Eaux Minerales chaudes, & froides, qu'après avoir bien dormi, & digeré. Et l'on s'en trouve beaucoup mieux. On prend aussi dans ces circonstances avec utilité les infusions des herbes aromatiques dans l'eau chaude pour exciter la transpiration, & l'on fait avec succès usage des frictions pour opérer la résolution de l'humeur vicieuse qui est répanduë dans l'habitude du corps.

XXXVII. La liberté de la transpiration que procure l'accélération de la circulation est très-salutaire à ceux qui ont l'estomac mal disposé, & aide la digestion.

SCHOLIE.

Le mouvement, & l'exercice du corps aident merveilleusement la transpiration; ce qui fait que Celse les re-

commande dans tous les vices de l'estomac, mais gradués, de maniere qu'on commence par un exercice doux, & qu'on l'augmente à mesure. Il estime surtout celui qui consiste dans le mouvement des parties superieures. (*a*) C'est ce qu'il repete dans un autre endroit en ces termes; *ceux qui ont l'estomac dérangé doivent lire haut, se promener après la lecture, ensuite jouer à la paume, faire des armes, ou quelque autre exercice qui donne du mouvement aux parties superieures.* (b) Ce passage me rappelle cette judicieuse sentence d'Hippocrate, *le soin de la santé demande de rester sur son appetit, & de ne pas éviter l'exercice.* (c)

XXXVIII. Les évacuans ne sont pas les seuls secours qu'on doive donner aux estomacs malades, il leur faut aussi donner des fortifians, afin que la digestion se fasse mieux, & que la for-

(a) Cels. *Lib. IV. c.* 8.

(b) *Siquis stomacho laborat, legere clam debet, post lectionem ambulare, tunc pila, vel armis, aliove genere quo superior pars movetur, exerceri.* Cels. *Lib. I. c.* 8.

(c) *Exercitatio sanitatis est vesci citra satietatem, & non refugere laborem.* Hipp. *Epidem. Lib. VI. Sect.* 4.

tie des alimens digerés se fasse plus aisément.

SCHOLIE.

C'est un conseil qu'ont pratiqué les plus habiles Medecins de l'antiquité. Aussi Celse *recommande-t'il à ceux dont l'estomac est malade, non de boire de l'eau, mais du vin chaud à jeun, & du vin froid après avoir mangé, mais avec un chalumeau.* (a) C'est aussi l'avis d'Hippocrate, comme le passage suivant en fait foi. *Le vin pur préserve des vents, de la chaleur, de l'irritation, du gonflement, ou des tranchées que causent certains alimens, quand on le boit après les avoir mangés. Car le corps échauffé par le vin éloigne toutes les mauvaises qualités des alimens, des boissons, & autres choses semblables.* (b) Celse recommande aussi dans ce cas l'usage à jeun d'une

(a) *Stomacho laborantibus suadeo ut non aquam sed vinum calidum jejuni bibant, item post cibum vinum frigidum, sed per siphonem.* Cels. *Lib.* I. *c.* 8.

(b) *Quicumque cibi aut flatum, aut æstum, aut morsum, aut repletionem, aut tormen faciunt, a talibus liberat vinum meracum insuper potatum. Corpus enim a vino calefactum per calorem amonet ea quæ insunt a cibis, & potibus, & a similibus.* Hipp. *Lib. de affect.* §. 52.

boisson

boiſſon faite avec l'abſinthe, l'hiſſope, & la rue, & veut qu'on ſe ſerve d'alimens, & de boiſſons chaudes, commençant par l'eau, ou même le vin auſtere. (a) On voit, par ce que nous venons de dire, combien eſt avantageux l'uſage des remedes qui fortifient l'eſtomac, tels que le ſel volatil huileux de Sylvius, le ſel ſtomachal de Michel, le nôtre, les liqueurs balſamiques préparées avec les huiles éthe-rées pénétrantes de bonne odeur, qu'on nomme baumes de vie, dont l'uſage fréquent à petites doſes réſout merveilleuſement les crudités, aide la digeſtion, & remedie aux vices de l'eſtomac, pourvû qu'on ne perde pas de vûë cet excellent précepte de Celſe, dont voici les paroles; *il faut avoir attention dans toutes les maladies de l'eſtomac d'entretenir ſa bonne diſpoſition de la même maniere qu'on a guéri la mauvaiſe; car il retombe dans ſon état de foibleſſe, ſi l'on ne ſoutient ſa ſanté avec les mêmes ſecours qu'on a emploiés pour la lui rendre* (b). Nous

(a) Celſ. *Lib. IV. c.* 5.

(b) *Illud in omnibus ſtomachi vitiis præcipiendum, ut quomodo ſe quiſque æger refecerit, eodem ſanus utatur. Nam redit huic imbecillitas ſua,*

ajouterons enfin que rien ne contribue plus à aider la digeſtion, & à corriger les vices de l'eſtomac, que l'exercice dans un air ſerein, & pur, tel que celui de la campagne, & la tranquillité d'un eſprit débarraſſé de tout ſoin, & de toute inquiétude.

niſi iiſdem defenditur bona valetudo, quibus reddita eſt. Celſ. *Lib. IV. c. 5.*

CHAPITRE III.

Des Alimens intemperés, & du grand préjudice que portent les acides.

I. COMME les alimens temperés conviennent parfaitement à la temperature, & à la nature du ſang, & nourriſſent, & fortifient le corps; ceux qui ont quelque faculté trop ſenſible, ou quelque goût trop dominant, ſont moins propres à la nutrition, & à la conſervation des forces, & ſont plutôt la matiere, & la ſemence des maladies.

SCHOLIE.

Cette vérité est clairement enseignée par Hippocrate dans son Traité *de l'ancienne Medecine. Rien ne donne une véritable vigueur, & un vrai accroissement, qu'un aliment temperé, & qui n'a rien d'intemperé, ou de trop fort* (a). Il dit ailleurs (*b*) qu'on est incommodé de l'usage des alimens qui sont intemperés, soit qu'ils soient trop salés, trop acides, trop amers, trop doux, ou trop forts. C'est ce qu'il explique en détail, & il ajoute qu'ils sont plus forts que la nature, & qu'elle n'est pas capable de les surmonter. On peut aussi consulter le Traité *de la Nature de l'Homme* du même Auteur. §. 6.

II. Les alimens temperés conservent & fortifient le corps humain, parce qu'ils reparent la perte que la chaleur, & le mouvement causent des liqueurs vitales, qui sont d'une temperature douce.

(a) *Verum robur & augmentum per nihil aliud contingit, quam quod temperatum alimentum est, & quod nihil intemperatum & forte habet.* Hipp. *Lib. de Prisc. Med.* §. 26.

(b) Ibid. §. 24.

SCHOLIE.

Le ſang eſt une liqueur fort temperée, galatineuſe, abſolument inſipide, formée du mêlange de divers élemens, huileux, aqueux, & d'une terre ſubtile. Nous avons parlé au long de ſa nature, de ſon mêlange, & de ſes principes au cinquiéme Chapitre du Tome premier, qui traite de la Philoſophie du corps humain vivant & ſain. Et comme les alimens temperés, tels que les viandes, le lait, les œufs, le pain, ſe rapportent par leur mêlange à celui du ſang, non-ſeulement ils produiſent cette liqueur, mais ils ſont des alimens plus propres qu'aucuns autres à nourrir le corps, & à le fortifier.

III. Donc tous les alimens intemperés, liquides, ou ſolides, n'aiant pas de rapport avec le mêlange doux, & temperé du ſang, nuiſent au corps, & dérangent la ſanté quand on en fait un uſage trop fréquent, ou trop abondant.

SCHOLIE.

Je n'ai garde d'avancer qu'il ne faut faire aucun uſage des alimens intempe-

rés, pendant qu'on voit que les doux, les amers, les ſalés, & les ſpiritueux, non-ſeulement ne nuiſent pas quand on en uſe avec moderation, mais ſont ſouvent des remedes. Je veux ſeulement faire entendre que le trop grand uſage de ces alimens eſt nuiſible, & qu'ils ne ſont pas propres à donner une bonne nourriture. C'eſt auſſi ce que dit Hippocrate dans l'endroit cité. Il ne condamne pas abſolument ces différens alimens, s'ils ſont bien mêlés entre eux, & corrigés l'un par l'autre, mais ſeulement ceux qui ſont les plus forts dans leur genre, ſéparés les uns des autres, & ſans aucun correctif, tel, par exemple, que ce qui eſt acide au plus haut degré.

IV. Entre les alimens intemperés il n'y en a pas de plus contraire à la nature de l'homme, & qui lui cauſe plus de différentes maladies, qu'un trop grand uſage des acides, parce qu'ils ſont entierement contraires à la temperature du ſang, & qu'ils la détruiſent en coagulant ſes parties les plus épaiſſes, & fixant les ſulphureuſes.

SCHOLIE.

Cette vérité étoit connuë des Anciens. Car Hippocrate dans son Traité *du Regime dans les Maladies aiguës* assure que les acides sont plus nuisibles aux femmes qu'aux hommes. Il leur donne une vertu corrosive dans son Traité *des Affections*. Celse défend de jamais donner du vinaigre aux Malades, (a) & dans le vingtiéme Chapitre il met les acides au nombre des alimens de mauvais suc.

V. Les alimens qui contiennent des acides ont ceci de mauvais, qu'ils retardent les excrétions, épaississent le sang, & les liqueurs lymphatiques, & les coagulent, disposent les visceres aux engorgemens & aux obstructions, arrêtent les évacuations ordinaires du sang; d'où il suit qu'ils ont beaucoup de puissance pour produire de longues, & sérieuses maladies.

SCHOLIE.

L'expérience, & les observations exactes nous apprennent que le trop grand usage des acides en forme solide,

(a) Cels. *Lib. II. c.* 18.

ou liquide, eſt preſque toujours nuiſible, & toujours très-contraire à la nature de l'homme; quelques Medecins du ſiécle dernier en ont conclu, & n'ont pas balancé à aſſurer que l'acide étoit la cauſe univerſelle de toutes les maladies. J'ai fait, étant encore aſſez jeune, un Traité particulier pour combattre ce ſentiment, & je me flatte de lui avoir porté des atteintes aſſez fortes. Cependant quoique toutes les maladies ne ſoient pas produites, ou entretenuës par les acides, ils contribuent cependant beaucoup à en produire un grand nombre.

VI. L'expérience eſt certaine que ce qui eſt de nature acide, pris en grande quantité rend le ventre pareſſeux. Hippocrate a donc eu raiſon de dire, dans ſon Traité du Régime, que le vinaigre reſſerre plutôt le ventre qu'il ne le lâche.

SCHOLIE.

Il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de cette expérience. Car les liqueurs bilieuſes que le foie envoie en aſſez grande quantité dans l'inteſtin duodenum, à raiſon de leur vertu déterſive

alkaline ſulphureuſe, non-ſeulement émouſſent les acides qui ſortent du ventricule, mais excitent les membranes des inteſtins au mouvement périſtaltique; ce qui leur eſt commun avec tous les amers, qui lâchent ordinairement le ventre. Or il n'y a rien de plus capable de matter la force alkaline, & déterſive de la bile, qu'un acide puiſſant; de ſorte que leur mêlange produit quelquefois un tout très-corroſif, comme la bile érugineuſe en eſt la preuve. Nous voions auſſi tous les jours qu'il n'y a pas d'autres raiſons pourquoi les hypochondriaques, les mélancholiques, & les malades de fiévre quarte, ont le ventre pareſſeux, que parce qu'ils ont beancoup d'acide dans les premieres voies. Auſſi les abſorbans, & les médicamens qui tempérent l'acide, comme la manne, les Eaux Medicinales, les Eaux de Carles-Bade, qui renferment un ſel alkali, les lâchent-elles beaucoup plus puiſſament, que les purgatifs les plus forts; parce que la vertu purgative ſaline volatile eſt entierement fixée par la force de l'acide; & comme dans ces corps les acides ſont toujours en plus grande quantité

quantité que les ſucs bilieux, leurs excrémens, qui naturellement devroient être d'un jaune brun, que leur donne la bile, ſont pâles, & blanchâtres.

VII. Un trop grand uſage des alimens acides empêche entierement la génération du ſuc chyleux, de maniere qu'il ne peut ſe former, ni bon ſang, ni ſuc nourricier bien conditionné.

SCHOLIE.

On ne peut nier que le chyle ne ſoit une émulſion naturelle, compoſée des parties ſubtiles aqueuſes, gelatineuſes, & huileuſes, des alimens, exactement mêlangées. Or il n'y a rien dans la nature qui ſoit plus capable d'empêcher, & même de détruire le mêlange des parties aqueuſes avec les huileuſes, que les acides, qui ſe mariant ſur le champ avec les parties terreuſes, & huileuſes, forment un coagulum qui ſe précipite au fond du vaiſſeau. Or dès que la nature, & la température du chyle, qui eſt la matiere prochaine du ſang, & de la lymphe, ſont détruites dans la racine, il

ne faut pas s'étonner que l'abondance des ſucs acides dans les premieres voies prive les corps, & de la vigueur, & de la nourriture qui leur eſt néceſſaire. On dit que les chiens de Boulogne ne ſont ſi petits, que parce qu'on leur fait boire un peu de vinaigre dans les premiers mois. C'eſt par cette raiſon qu'on en recommande l'uſage à ceux qui deviennent trop gros. Famianus Strada rapporte un trait mémorable à ce ſujet dans le huitiéme Livre de ſon Hiſtoire de la Guerre de Flandre. Un Officier du Roi d'Eſpagne étoit devenu ſi gros à la fleur de ſon âge, qu'il étoit obligé de ſoutenir ſon ventre au moïen d'une bande qu'il portoit au col. Fatigué de cette incommodité, il renonça au vin, & lui ſubſtitua du vinaigre, ce qui fit qu'avant ſa mort il étoit diminué de quatre-vingt livres.

VIII. Les alimens acides, tant liquides que ſolides, ſont ſurtout nuiſibles à ceux qui ont l'eſtomac foible, c'eſt-à-dire, à ceux dans l'eſtomac de qui les ſucs aigriſſent aiſément, reſtent long-tems, & qui ont le ventre pareſſeux.

SCHOLIE.

Cette claſſe comprend les enfans, les vieillards, ceux qui ſont épuiſés par la triſteſſe, ou la maladie, & ſurtout les hypochondriaques, les femmes hyſtériques, & les perſonnes qui ont la tête foible, ou attaquée de ſpaſme. Rien n'eſt plus contraire à ces ſortes de perſonnes que les fruits d'Été qui contiennent beaucoup d'acide, & que la fermentation change en liqueurs acides, les vins acides, & les bierres faites avec le bled, qui aigriſſent très-aiſément.

IX. Les acides qu'on a avalés, ou ceux qui ſe forment dans les premieres voies, deviennent de bien plus mauvaiſe qualité par le ſéjour dans ces parties, & leur mêlange avec les ſucs bilieux leur fait prendre une nature très-corroſive, & veneneuſe, de ſorte que l'éroſion qu'ils cauſent aux membranes nerveuſes de l'eſtomac, & des inteſtins, parties d'un ſentiment très-délicat, & très-exquis, qui ont une correſpondance très-étroite avec tout le genre nerveux, leur fait cauſer les plus terribles accidens.

SCHOLIE.

Les plus anciens Medecins n'ignoroient pas cette vérité. On en peut juger par le passage suivant du Traité d'Hippocrate *de l'ancienne Medecine*, §. 34. vers la fin. *A quelle rage, à quel déchirement des entrailles, & de la poitrine, à quel desespoir ne sont point en proie ceux que tourmente une bile picotante, âcre, ou érugineuse? Et cependant elle ne se calme pas, à moins qu'elle ne soit chassée hors du corps, mattée, & mêlée avec les autres sucs.* (a) Car la bile noire, dont les Anciens ont toujours fait une peinture si hideuse, n'a point d'autre origine que le mêlange d'un acide puissant avec la bile; d'où résulte d'abord une bile verte, qui prend la couleur noire, si elle séjourne trop long-tems dans le corps. Martien, l'un des plus habiles Commentateurs d'Hippocrate, décrit parfaitement bien les mauvais effets des

(a) *Quos acuta, acrisque, ac æruginosa bilis affligit, qualis mox rabies, & morsus viscerum, ac pectoris, & desperatio? Non sedatur autem hæc, priusquam eadem expurgetur, & prosternatur, & aliis permisceatur.* Hipp. *Lib. de Prisc. Med.* §. 34. *in fine.*

acides qui se trouvent en trop grande quantité dans les premieres voies. *L'acide qui se trouve dans l'estomac*, ce sont ses paroles, *répand de toutes parts des vapeurs âcres, comme on le remarque tous les jours chez ceux à qui le vinaigre ne convient pas, & chez ceux dans l'estomac de qui les alimens s'aigrissent. Car ils ont communément mal à la tête, à cause de l'irritation que les vapeurs aigres causent aux membranes de leur cerveau ; ce qui est tellement propre à cette humeur, qu'il est très-rare de voir la tête malade par sympathie avec l'estomac sans qu'il y ait des acides dans cette partie ; les épileptiques tombent aussi dans leurs accès lorsque leur estomac se trouve rempli d'acide, & que les vomissemens qui les suivent prouvent suffisament ; j'ai aussi remarqué que les acides étoient la cause des violentes douleurs qui attaquent beaucoup de gouteux, & qu'ils en étoient délivrés, ou pour le moins soulagé par un vomissement acide. Je ne dis rien des femmes hystériques que le vomissement d'humeurs acides soulage sur le champ. Il paroît aussi clairement que les acides sont la cause de la mélancholie hypochondriaque ; qu'ils sont causes que le sommeil est troublé par des songes fâcheux, que l'ame est en proie à la tristesse continuelle, & à la crainte, & que la*

cardialgie, le fréquent vomiſſement, l'ardeur, l'ardeur du ventricule, les rots continuels, les défaillances, les inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, les fréquentes déjections, & même la cholera-morbus, n'ont pas très-ſouvent d'autre cauſe. (a)

X. Un des déſavantages qu'ont les

(a) *Acidum in ventriculo exiſtens vapores acres huc & illuc diffundit, ut quotidie obſervatur in illis quibus acetum non eſt conveniens, quem ad modum etiam in illis in quorum ventriculo cibi aceſcunt. Nam communiter talibus caput dolet propter cerebri membranas, quæ ab acetoſo vapore punguntur; idque hujus humoris adeo proprium eſt, ut raro caput per conſenſum a ventriculo dolere invenies, quin acetoſa in eo conſiſtant; & qui epilepticis motibus ſunt ſubjecti, a ſymptomate corripiuntur, cum acida in ventriculo peccant; id enim vomitiones ſubſecutæ palam faciunt. Et ego obſervavi quam plurimos podagricos ab eadem cauſâ doloribus tolli conſueviſſe, liberatoſque, aut ſaltem mitigatos, ubi acetoſa evomuiſſent. Taceo mulieres variis uteri ſymptomatibus conflictatas, quæ a vomitione acetoſa e veſtigio liberantur. Et profecto a copioſo acido, ut patet in hypochondriacis, morbus melancholiæ naſcitur, ſomnus abſurdis ac vanis imaginibus turbatur; animus continua triſtitia atque metu concutitur, cardialgia quoque, frequens vomitio, ardor, ſoda, continuâ eructationes, animæ defectio, circa præcordia anxietates, alvi quoque crebrior dejectio, vel cholera, etiam frequentiſſime inde ſuam trahunt originem.* Proſp. Martian. *p.* 382.

crudités acides qui se trouvent dans l'estomac, c'est de corrompre les laitages, les choses douces, & les grasses, & d'en faire presque des poisons.

SCHOLIE.

Le lait est une des meilleures nourritures, quand l'estomac est fort, & bien disposé, mais s'il l'est mal, & qu'il regorge de crudités acides, il le coagule de la maniere la plus fâcheuse; car de là naissent de grandes incommodités, comme les cardialgies, les inquiétudes, les gonflemens de l'estomac, les maux de tête, les flatuosités des intestins, les obstructions du bas ventre; & c'est par cette raison que rien n'est plus nuisible que le lait aux hypochondriaques, aux vieillards, & à ceux qui ont le ventre resserré. Les choses douces ne nuisent pas aisément aux personnes robustes, & qui font exercice du corps, à moins qu'on n'en prenne une grande quantité; au contraire elles leur tiennent le ventre libre; mais si le ventricule est chargé d'acides, ou si on les prend avec des acides, & qu'elles séjournent dans les premieres voies un peu trop long-

tems, la fermentation les rend si corrosives, qu'elles donnent lieu de craindre le cholera-morbus, ou la corrosion des membranes des intestins, & que les gros excrémens ne sortent jamais sans douleur, sans tenesme, mais toujours sans odeur, & pâles. Il arrive de même que si les choses grasses, ou frites dans le beurre, trouvent une humeur acide dans l'estomac, leur effervescence, & leur conflict réciproque cause des vents, & des rots avec un grand sentiment d'ardeur, & qui font beaucoup de peine, jusqu'à exciter quelquefois la toux, ou le vomissement. Et comme les alimens, qui partout ailleurs sont les plus propres à nourrir comme les œufs frais, & les chairs des animaux jeunes qui sont plus gelatineuses, se corrompent dans un estomac chargé d'impuretés, & de sucs acides, il faut s'attendre qu'ils produiront plutôt du mal, qu'ils ne nourriront, & donneront des forces. C'est ce qui met en plus grande évidence la raison pourquoi les hypochondriaques, les hystériques, les fébricitans, & ceux qui avec le ventre resserré sont attaqués de spasmes, &

de flatuosités, se trouvent très-mal de l'usage de presque tous les alimens, quelque bons qu'ils puissent être.

XI. Il n'y a rien dans la nature, si l'on en excepte le froid excessif, qui épaississe, & coagule plus promptement les liqueurs fluides, & par conséquent qui les rende plus impropres à passer par les petits vaisseaux, & plus propres à la stagnation, que les acides. Il n'y a rien aussi qui soit plus contraire au tissu tendre des parties nerveuses, tant à raison de la constipation qu'ils causent, que de l'érosion, que les acides; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils donnent naissance aux maladies hypochondriaques, & hystériques, & qu'ils les entretiennent, surtout quand d'autres causes concourent avec eux.

SCHOLIE.

J'en appelle sans balancer à l'expérience, & je puis assurer que dans le très-grand nombre des hystériques, à peine y en a-t'il à qui l'abus des acides, & des fruits d'Été, surtout quand elles boivent peu, & menent une vie sédentaire, ne cause un dérangement

du flux menſtruel, & par une ſuite néceſſaire, la maladie hypochondriaco-hyſtérique, que la longue triſteſſe, & le mauvais traitement augmentent quelquefois au point de devenir incurable. Mais il y a pluſieurs autres raiſons qui font que les acides ſont très-contraires aux femmes.

XII. Ceux qui veulent éviter les grandes, & longues maladies, doivent ſurtout éviter l'intempérance en fait d'acides, parce qu'ils ſont très-contraires au mouvement progreſſif des liqueurs vitales, & aux mouvemens ſecretoires, & excrétoires, qu'ils coagulent les liqueurs, forment des concrétions polypeuſes, & calculeuſes, & engorgent les viſceres.

SCHOLIE.

L'affection hypochondriaque, & le ſcorbut tiennent le premier rang parmi les maladies chroniques, & tourmentent cruellement les hommes pendant pluſieurs années, parce qu'ils jettent de profondes racines dans les viſceres, lorſqu'ils ſont engorgés, ou obſtrués, ou trop gonflés, ou endurcis, & ſcirrheux; ce qui eſt ſurtout vrai

quand c'est le foie, la rate, le pancreas, ou les reins qui sont attaqués de ces maladies; ou lorsque la naissance de quelque polype dans les grands vaisseaux empêche la liberté, & la promptitude que doit avoir la circulation. Or tout ceci arrive promptement, quand l'acide coagule la partie gelatineuse du sang, & fige sa partie sulphureuse, qui est le principe de la chaleur. Van-Helmont a donc grande raison de dire que l'acide est très-contraire aux veines, & qu'il produit des maladies chroniques, en empêchant la génération de la bile. On sait en effet que le sang fraîchement tiré se coagule aisément par le mélange de l'acide, & que les liqueurs acides injectées dans les veines d'un animal vivant, lui causent promptement la mort.

XIII. Quand il passe dans le sang une grande quantité d'acides, non-seulement ils lui ôtent sa fluidité, mais leur fermentation avec ses parties terreuses, & salines produit dans les liqueurs une grande quantité de tartre, qui, s'il reste dans le corps, & ne sort pas par les reins, engendre des concré-

tions calculeuſes dans les reins, la veſſie, les canaux biliaires, & produit les différentes eſpeces de goute.

SCHOLIE.

J'ai ſouvent remarqué que l'uſage immoderé des vins qui contiennent beaucoup d'acide, cauſe la goute, & la gravelle, ſurtout quand quelque diſpoſition héréditaire eſt de la partie. C'eſt une choſe très-connuë que les Suiſſes, & les Hollandois ſont très-ſujet à la pierre de la veſſie; ce qui ne paroît pas avoir d'autre cauſe que le fréquent uſage du lait, & des acides. Le célébre Lithotomiſte Anglois, Cyprien, au rapport de M. Allen, dans ſon *Abregé de toute la Medecine pratique*, a dit que de quatre mille perſonne qu'il a taillées, il y avoit un grand nombre de buveurs de vin, mais pas un ſeul buveur de bierre. Auſſi recommande-t'il pour boiſſon ordinaire l'uſage d'une bierre douce, plutôt que de la vieille.

XIV. Les acides ſont pernicieux aux femmes groſſes, accouchées, & qui nourriſſent, & à celles à qui l'âge a cauſé l'entiere ſuppreſſion des régles, comme l'expérience nous l'apprend.

SCHOLIE.

Ce que nous avons dit plus haut fait deviner aisément la raison de ces phénomenes. Car le suc nourricier qui doit nourrir l'enfant dans la matrice, & quand il en est sorti, se détruit par le mêlange des acides, & devient intemperé. Les enfans dont les Nourrices prennent des acides, tombent dans des ardeurs, & des tranchées; & les femmes grosses qui mangent trop de fruits d'Été, mettent au monde des enfans foibles, ou en portent la peine pendant le travail. Lorsque l'âge cause la suppression totale des régles, les femmes ont une disposition toute prochaine aux passions chroniques, & spasmodiques; puisqu'il est donc sûr que les acides les augmentent, elles ne peuvent en éviter trop soigneusement l'usage. Les acides nuisent aux femmes en couches, parce qu'ils empêchent l'écoulement du sang impur qui fait les vuidanges.

XV. Quoique les acides pris à contre-tems, & sans modération soient extrêmement nuisibles, lorsqu'on en fait un usage moderé, dans le tems

que le corps eſt trop échauffé, & le ſang dans un trop grand mouvement, que l'Été eſt très-chaud, qu'on eſt jeune, & qu'on fait beaucoup d'exercice, loin d'être contraire à la ſanté, ils lui ſont avantageux, & ne ſont qu'augmenter l'appetit, & aider la digeſtion.

SCHOLIE.

Voilà comme ce qui peut-être très-nuiſible quand on en abuſe, eſt très-avantageux quand on en fait un uſage raiſonnable. Il faut donc ſe ſervir de ces alimens qui ont une qualité très-dominante, plutôt comme de remedes, que comme d'alimens; principe que nous appliquons également aux vins acides, & ſpiritueux. Ces alimens puiſſans, & forts, qui doivent être regardés comme des médicamens, prouvent aſſez la grande différence qui ſe trouve entre les différens ſujets; ce qui mérite une égale attention, tant dans la Medecine Dietetique, que Thérapeutique: je dis même une attention indiſpenſable; car il faut regarder comme un principe invariable qu'il ne faut point conclurre d'un ſujet

à l'autre, de ſorte qu'on s'imagine que ce qui ne nuit pas à l'un, ſoit également innocent pour un autre. Je connois des Medecins qui ne ſe ſont jamais mal trouvés de l'uſage des acides, parce qu'ils ſont d'un tempérament cholerique, qui ſe ſont imaginés en conſéquence que l'acide eſt preſque incapable de nuire, & de cauſer des maladies, & même celle qu'on appelle hypochondriaque. Tant il eſt ordinaire de mal raiſonner, quand on ne conſulte pas l'expérience, qui dans le cas dit poſitivement le contraire!

XVI. Autant l'humeur acide eſt pernicieuſe à la ſanté, & à la vie, & l'emporte par ſes mauvais effets ſur toutes les autres humeurs intemperées, autant il eſt aiſé de l'adoucir, de la corriger, & de la mettre hors d'état de nuire, ſi elle eſt renfermée dans les premieres voies.

SCHOLIE.

C'eſt à quoi l'on réuſſit parfaitement par tous les alkalis terreux, & les ſels alkalis, comme les écailles des poiſſons teſtacés de mer, les écailles d'œufs, les ïeux d'écreviſſes, les ſels

fixes alkalis, & beaucoup d'autres médicamens de même nature, qui absorbent l'acide, &, le changeant, lui ôtent sur le champ la faculté de nuire. Ces remedes sont très-simples, se trouvent sous la main, & sont très-aisés à préparer; cependant leur vertu est éprouvée, & ils l'emportent sans contredit sur des remedes précieux, qui ont demandé beaucoup de recherches, & de travail, & sur ceux qui sortent des fourneaux des Chimistes. L'on ne sauroit donc trop louer Tachenius, & Sylvius, qui ont enrichi la Medecine de ces remedes excellens. Et certes il seroit fort à souhaiter qu'il y en eut d'aussi sûrs, & des altérans aussi spécifiques contre toutes les autres intempéries, telles que la trop grande âcreté, la trop grande salure, la viscidité des humeurs, & la surabondance de la bile. Je le dis sans hésiter, si l'on sait manier les absorbans, & entre-mêler leur usage de celui des laxatifs doux, & des balsamiques, & fortifians temperés, on verra que ces remedes l'emportent de beaucoup sur tout les autres, soit pour détourner, soit pour adoucir les passions chroniques,

ques, & les plus considérables, qui sont entretenuës par les mauvaises humeurs dont les premieres voies sont remplies.

XVII. Il faut mettre au nombre des alimens intemperés, & contraires à la santé, ceux qui sont assaisonnés de trop de sel, surtout quand on en use sans modération.

SCHOLIE.

Le sel commun est plutôt un des principaux, & des plus utiles assaisonnemens qu'il n'est un aliment. En effet non-seulement il aide la dissolution des alimens, mais il facilite des excrétions très-salutaires, celle de l'urine, & des gros excrémens. C'est ce qu'Hippocrate dit des choses salées dans son Traité *des Affections*. Asclepiade prescrivoit l'usage des eaux salées, & du fœnu grec salé pour purger, si l'on en croit Celse dans le 27e. Chapitre du III. Livre. C'est aux sels qui entrent dans la composition des Eaux Minerales chaudes, & froides, qu'est dûë principalement leur opération purgative, & diuretique. Les lavemens d'eau salée font plus d'effets qu'un fort

purgatif. Enfin pour dire en un mot combien l'uſage des ſels eſt avantageux à la ſanté, non-ſeulement le ſel commun, & tous les autres lâchent le ventre, mais ils excitent l'urine, par l'irritation qu'ils cauſent aux tuiaux des reins, & parce qu'ils les tiennent ouverts.

XVIII. Il ne faut pas que les ſels qu'on prend avec les alimens demeurent long-tems dans le corps; il faut au contraire qu'ils en ſortent promptement, tant avec les excrémens groſſiers, qu'avec l'urine; autrement ils gâtent les parties douces, & volatiles du ſang, & de la lymphe, & deviennent la ſource, & la cauſe des maladies produites par la ſalure.

SCHOLIE.

Les ſels par eux-mêmes n'entrent point du tout dans les principes conſtitutifs du corps animé, mais quand leur opération eſt faite, ils ſortent par le couloir des reins, ou par le canal inteſtinal. Car la principale partie du ſel qui eſt contenuë dans l'urine, eſt un ſel commun, qu'on en peut aiſément retirer avec le ſecours de l'art. Les

reins sont en effet l'issuë la plus aisée que trouvent les sels. Ils commencent d'abord par donner passage aux humeurs aqueuses, & tenuës qui sont entrées dans le sang, ce qui fait que les urines sont aqueuses, & pâles, puis ils laissent passer des liqueurs plus épaisses, & chargées de sels, qui rendent les urines plus colorées. Les urines contiennent donc d'autant plus de sel, qu'il se trouvoit en plus grande quantité dans les alimens, dans les médicamens, dans les Eaux Minerales chaudes, ou froides; ce qui se démontre aisément par quelque instrument statique, ou par une douce évaporation. S'il arrive donc que les sels au lieu de sortir par les reins, qui sont leur couloir approprié, s'amassent dans le corps, comme il se fait dans les vices, ou les spasmes de ces parties, ils causent beaucoup de maladies, produites par un sel corrompu, comme sont diverses especes de pustules, de vésicules, d'exulcérations, des douleurs dans les parties, des rhumatismes, des catarrhes, des fluxions salées, & âcres, des diarrhées, des tranchées, des érosions de la peau, diverses especes de calculs,

toutes maladies où les médicamens salins fixes, ou volatils, causent un préjudice présent, & dont ils aigrissent les accidens, loin d'apporter du soulagement.

XIX. Il n'y a pas de meilleur remede contre les sels morbifiques, & les maladies qu'ils produisent, que de boire une grande quantité d'eau commune chaude, ou froide ; parce que c'est le meilleur délaiant, & le meilleur dissolvant des sels. D'ailleurs il dissout aussi les humeurs visqueuses, ouvre les vaisseaux obstrués, & fait sortir par l'urine, & la sueur les sels excrémenteux de la masse du sang.

SCHOLIE.

Je ne puis donc que louer l'usage qui s'est établi de nos jours de boire beaucoup d'une infusion très-chaude de quelque plante aromatique de nos contrées, qui fait beaucoup de bien à la santé quand on l'avale le matin après la digestion achevée. C'est à cet usage, à ce que je crois, qu'on a obligation de ce que le scorbut, autrefois très-commun dans nos Païs Septentrionaux, ne s'y voit plus que rarement

dans un haut degré de malignité. Mais il est besoin de modération en ceci comme en toute autre chose, ce que j'ai prouvé au long dans ma Dissertation, où j'établis que *l'eau est la Medecine universelle*. (a) Je ne puis laisser passer cet endroit sans m'élever avec force contre un autre usage, ou, pour mieux dire, un abus, qui n'en est pas moins dangereux pour être très-fréquent; je veux dire l'habitude où sont surtout les femmes, qui ont le genre nerveux foible par excellence, de prendre plusieurs fois le jour une infusion des féves de Caffé. Car quoiqu'elle ne soit pas inutile pour tempérer l'acide des premieres voies, son usage immoderé le rend absolument nuisible, & affoiblit tout le corps, & surtout le genre nerveux. Aussi lorsque les femmes tombent dans quelque maladie aiguë, est-il rare qu'elles en échappent, comme l'expérience me l'a fait connoître.

XX. Il faut aussi mettre au nombre des alimens intempérés, & contraires à la santé, ce qui est trop doux, miellé, sucré, les fruits doux, & les vins doux; car, ou ils aigrissent par la fer-

(a) Dissert. *de Aqua Medicina universali*.

mentation, ou, rendant les humeurs fort tenaces, & visqueuses, ils engorgent les visceres, les obstruent, & contribuent beaucoup à la génération des maladies chroniques.

SCHOLIE.

Comme tout est sain pour les personnes robustes, & que rien ne leur fait aisément tort, si les choses douces ne s'arrêtent pas trop long-tems dans les premieres voies, & qu'elles soient promptement chassées par les gros intestins, elles ne sont pas fort nuisibles. Mais c'est toute autre chose des personnes foibles. Car lorsque l'estomac est mal disposé, elles aigrissent très-aisément. C'est ce qui fait que Celse parle ainsi à leur sujet; *deux raisons rendent les confitures inutiles, la premiere qu'on en prend trop, parce qu'elles flattent le goût, & que ce qui n'est point excessif en quantité, se digere difficilement; rien de ce qui compose le dessert ne fait mal à un estomac bien disposé; mais il est sujet à s'aigrir dans un estomac foible.* (a) Et dans le XXVe.

(a) *Condita omnia duabus de causis inutilia sunt; quoniam & plus propter dulcedinem adsumitur, & quod modo par est, tamen ægrius concoq-*

Chapitre l'Auteur juge que tout ce qui est très-doux est contraire à l'estomac.

XXI. L'expérience fait voir que tout ce qui est doux étant pris à jeun détruit l'appetit, & fait tort à la digestion; preuve convaincante que leur abondance affoiblit considérablement ce suc fermentatif, & dissolvant, qui sert à opérer une dissolution convenable des alimens.

XXII. Les mêmes choses douces, qui rendent les liqueurs tenaces, & visqueuses, irritent les maladies causées par l'affluence, & la fluxion de la pituite; d'ailleurs elles causent une atonie aux poumons, & y attirent la pituite en affoiblissant toutes leurs fibres nerveuses, & membraneuses. Comme elles relâchent également les membranes de l'estomac, & des intestins, elles causent du dommage à la digestion.

SCHOLIE.

Je n'en veux pas d'autre preuve que la pesanteur d'estomac que cause le trop grand usage des lohocs pectoraux, & doux, & le trop grand relâche-

quitur; secunda mensa bono stomacho nihil nocet, in imbecillo coacescit. Cels. *Lib.* I. *c.* 2.

ment qu'ils produiſent dans le bas ventre ; & l'on voit, comme Craton l'obſerve dans la ſeptiéme Conſultation du Livre II. que le trop grand uſage des lohocs adminiſtrés à ceux qui ont des maladies de poitrine, comme la toux humide, ou quelque aſthme long, leur cauſe quelquefois des enflures édemateuſes des pieds, & même des hydropiſies.

XXIII. Les mêmes alimens, à cauſe des ſucs viſqueux qu'ils engendrent, produiſent dans le corps trop de plenitude, & ſont très-contraires aux viſceres vaſculeux, comme ſont le foie, la rate, & le poumon.

SCHOLIE.

Il y a déja long-tems qu'Hippocrate a remarqué que les choſes douces cauſent la plenitude. (a) Celſe en défend abſolument l'uſage à toutes les perſonnes dont la rate eſt malade. (b) Oribaſe aſſure que tout ce qui eſt doux obſtruë le foie, & la rate, & les rend ſcirrheux. (c) Une expérience convain-

(a) Hipp. *Lib. II. de Diat.* §. 33.
(b) Celſ. *Lib. IV. c.* 9.
(c) Oribaſ. *Lib. IV. c.* 23.

cante rapportée par Nonnius prouvera que les choses douces nourrissent beaucoup, & remplissent les vaisseaux de sang, & de mauvais sucs. *Le raisin*, dit-il, *nourrit beaucoup ; j'en tire la preuve de ce que les Messiers, qui pendant environ deux mois qu'ils sont en office, ne vivent que de raisins, & de figues, engraissent considérablement. Mais aussi-tôt qu'ils cessent d'en manger, ils reviennent à leur premier état, parce que les raisins ne sont pas une bonne graisse. Ils nourrissent cependant moins que les figues.* (a) Antoine Musa Brusavolo rapporte dans son Commentaire sur le Traité d'Hippocrate *du Régime dans les maladies aiguës*, que de son tems on engraissoit des oies à Ferrare dont les foies pesoient souvent deux livres. Pour les faire devenir si gros, ils les nourrissoient de figues. Cette pratique n'étoit pas nouvelle, puisqu'Horace parle

(a) *Uva non mediocre probent alimentum, quod in vinearum custodibus observare licet, qui dum duos prope menses solis ficubus & uvis vescuntur, corporis molem egregie augent ; sed cum desierunt eas comedere, celeriter iterum concidit & detumescit, quia carnem non solidam, sed fluxam generant. Minus tamen quam ficus nutriunt.* Nonni. *de Re cibaria. Lib. I. c.* 41.

d'*un foie d'oie blanche engraissée avec des figues grasses*. (a)

XXIV. Que tous les plethoriques, phlegmatiques, délicats, vieillards, enfans, femmes, personnes qui ont de la disposition à la cachexie, ou autres maladies chroniques, ceux qui ont l'habitude du corps spongieuse, ceux qui font peu d'exercice, & encore plus que tous ceux-là les hypochondriaques, évitent soigneusement l'usage des choses douces.

SCHOLIE.

Les enfans qui aiment les choses douces sont aisément attaqués de vers. Car elles contribuent à leur génération, & elles les nourrissent. Il est d'ailleurs certain en général qu'elles gâtent la lymphe par leur usage immoderé. Je n'en veux pas d'autre preuve que la noirceur, & la carie qu'elles causent aisément aux dents, & l'augmentation des crudités acides qu'elles produisent dans les vieillards, & les

(a) *Pinguibus & ficis pastum jecur anseris albi.* Horat.

hypochondriaques. Mais si l'on veut faire usage de choses douces, Celse conseille dans son premier Livre, de les mettre au premier service. C'est aussi le conseil que Nonnius, dans le Traité cité ci-dessus, donne par rapport à ces fruits, & aux melons; il veut qu'on commence par-là, & que par-dessus on mange de bons alimens, afin que leur malignité y trouve un correctif. Cuspinianus rapporte dans la Vie de l'Empereur Frederic III. que les melons ont fait mourir quatre Empereurs.

XXV. Je crois aussi qu'il faut mettre au nombre des alimens contraires à la santé toutes les especes de pâtisseries qu'on appelle gâteaux, composés de beurre, d'œufs, & de sucre, cuits au four, dans l'âtre, ou frits, surtout s'ils ne sont pas assez levés, mais qu'ils soient d'une consistence visqueuse, & glutineuse.

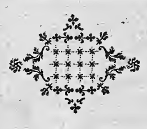
SCHOLIE.

Il est inconcevable combien sont nuisibles ces alimens qui sont cependant les délices principalement des en-

fans, des femmes, & ordinairement des perſonnes foibles, qui ne font point d'exercice, & menent une vie oiſive. Car il eſt rare qu'ils ſe diſſolvent, & ſe digerent parfaitement dans l'eſtomac. Ils ſe réſolvent plutôt en une maſſe tenace, & viſqueuſe, qui, tantôt obſtruë la membrane veloutée des inteſtins, deſtinée à la philtration du chyle, & couvre d'un mucilage épais les glandes gaſtriques, & inteſtinales, tantôt étant portés dans le ſang fourniſſent une lymphe viſqueuſe, & appauvrie d'eſprits, & cauſent des obſtructions des glandes, ce qui produit les maladies originaires de l'impureté de la lymphe, au nombre deſquelles eſt le pourpre, tant celui qui eſt chronique, que celui qui ſe complique aux paſſions aiguës, & qu'il eſt très-difficile de guérir. Je ne puis en effet imaginer d'autres raiſons pourquoi les fleurs blanches, & le pourpre ſont ſi communs aux femmes dans les endroits où l'on fait habituellement uſage de ces alimens, & pourquoi on les voit régner dans les endroits où ils étoient précédemment inconnus; je

crois cependant que le fréquent uſage du ſucre, qu'on emploie pour prendre le caffé, ou le thé, y contribuë beaucoup ; ſurtout ſi l'on boit en même tems des bierres faites avec le bled.

XXVI. Je ne vois point de meilleur moïen de prévenir les vices que cauſent les alimens intemperés, doux, & viſqueux, que de s'en abſtenir totalement, de faire beaucoup d'exercice, de boire des eaux bien pures, chargées de la teinture de quelque plante balſamique, de boire ces infuſions très-chaudes, & de faire uſage de bierres bien cuites avec l'excellent houblon de Boheme; ce que j'ai ſouvent vû réuſſir fort heureuſement.



CHAPITRE IV.

Du préjudice que causent les boissons spiritueuses, ou le trop peu de boisson.

I. ENTRE les boissons les plus contraires à la santé, & entierement éloignées de la nature de l'homme, nous mettrons au premier rang les spiritueuses, dont le grand, & continuel usage cause un dommage très considérable aux parties solides, & fluides du corps humain.

SCHOLIE.

Par boissons spiritueuses nous entendons principalement les esprits inflammables préparés au moïen de la fermentation, appellés autrement esprits ardens, les vins extrêmement forts, & toutes les liqueurs, & bierres qui enivrent aisément ; dont l'usage est d'autant plus dangereux, qu'il est plus fréquent, ou plus grand.

II. Des observations fréquentes, & certaines nous ont appris que ceux qui

ſont un trop grand uſage des eſprits ardens, ſont attaqués de différentes maladies, & ſurtout chroniques, qui ſont des plus difficiles à guérir, telles que l'hydropiſie, l'atrophie, l'ictere, la phthiſie, la perte de l'appetit, la langueur de tout le corps, & la fiévre hectique. Quelques-uns tombent dans les plus funeſtes maladies de la tête, comme la paralyſie, les douleurs, les affections ſoporeuſes.

SCHOLIE.

Quelque notoires que ſoient les expériences qui établiſſent cette vérité, je ne crois pas inutile d'y joindre les avis de quelques Medecins du premier ordre. Nous mettrons en tête Caſpar Hoffmann, qui dans la Préface de ſon Traité *ſur les Médicamens* qui ſe trouvent dans les boutiques, s'éleve avec beaucoup de force contre l'uſage des eſprits ardens. Voici ſes paroles. *Il n'y a pas de femmes qui ne ſache aujourd'hui que les eaux diſtillées, à cauſe de l'empyreume qu'elles ont preſque toutes, ſont ſi contraires à quelques eſtomacs délicats, que leur uſage a cauſe un préjudice manifeſte, ou à l'eſtomac ſeul, ou aux inteſtins qui lui ſont attachés,*

ou au foie, à la rate, & aux reins. Les huiles distillés appellées huiles essentielles, sont si évidemment contraires aux membranes de l'estomac, en consommant leur humide radical, & au foie, & aux autres visceres sanguins, à cause de l'inflammation qu'elles leur causent, que quelques-uns tombent dans une alteration continuelle, d'autres dans une cachexie bilieuse, d'autres enfin dans une hydropisie chaude. N'allons pas si loin, notre eau-de-vie faite avec la lie, le bled, ou l'espeautre, ou l'eau spiritueuse de baies de genievre, sont si contraires au foie, qu'ils ont causé en deux, ou trois mois une colliquation du sang, suivie d'une hydropisie qui a été mortelle à tous ceux qui en ont été attaqués. (a) C'est aussi le sentiment de Sylvius,

(a) *Jam etiam & mulieribus innotuit aquas stillatitias, propter empyreuma, quod plerumque omnes habent, ventriculis quibusdam sensibilibus adeo esse adversas ut per usum earum manifestum percipiant læsionem, vel ventriculi solius, vel appensorum intestinorum, vel hepatis, lienis, renum. Olea stillatitia, quæ fere essentias vocant, tam aperte inimica sunt, ventriculo quidem membranaco, absumendo illius humidum radicale, hepati, aliisque visceribus sanguineis, inflammando, aut, ut distinctius loquar, phlogoses excitando, ut quidam sitim sibi perpetuam accersiverint, quidam cachexiam biliosam, quidam hydropem calidum. Ne longe abeam, spiritus vini nostras, seu*

qui dit dans le dixiéme Chapitre du premier Livre de sa Pratique, que l'usage de l'eau-de-vie fait très-souvent tomber dans la jaunisse, & l'hydropisie ascite, comme il l'a remarqué, & dans le Chapitre VII. que le fréquent usage de l'eau-de-vie détruit entierement l'appetit, & la digestion. Lister (*a*) dans son Traité *de l'Hydropisie*, dit que ce qui la rend populaire à Londres, est l'abus de l'eau-de-vie, & de la bierre. *Voilà*, dit-il, *le malheur de notre païs; voilà la source de nos larmes.* (b) Wedelius dit dans sa Pathologie qu'il a souvent remarqué que le fréquent usage de l'eau-de-vie a causé la phthisie, & plus souvent encore l'hydropisie. *C'est*, dit-il, *ce que nous avons vû très-fréquemment; de maniere que si nous sommes appellés pour quelque Malade qui ne soit pas obligé de garder le lit, & qui sans*

ex facibus factus, seu ex tritico speltave, seu ex baccis juniperi, tam est infestus hepati, ut duorum triumve mensium spatio, colliquatione introducta, hydropem fecerit, qui omnibus funestus fuit. Casp. Hoffmann. *in præfat. tract. de Medicam. officinal.*

(a) Lyster. *exercitat. de hydrope.*

(b) *Hinc fundi nostri calamitas, hinc illæ lacrimæ.* Lister. *Ibid.*

cause manifeste se plaigne de la perte de l'appetit, & de lassitude dans les membres, la premiere question que nous lui sesons, est s'il ne boit point d'eau-de-vie, ou s'il ne fume point de tabac. (a)

III. Les liqueurs spiritueuses de toute espece prises en quantité à raison de leurs parties inflammables, non-seulement causent dans le sang un mouvement intestin chaud, & expansif, mais, augmentant la systole du cœur, & la contraction de tous les vaisseaux qui contribuent à la circulation, accélérent le mouvement progressif des fluides par tout le corps, ce qui rend le pouls plus fort, & plus vîte, & cause la soif, qui suit ordinairement leur usage.

IV. Cette accélération de la circulation, & cette augmentation de chaleur dans le sang consume plus qu'il ne faut la partie humide, & subtile du sang, qui naturellement doit faire plus des deux tiers de cette liqueur; il faut

(a) *Vidimus talia frequentissime, adeo ut si offeratur ager alias orthostadios, qui citra aliam aliquam causam manifestam conqueratur de inappetentia ciborum, & lassitudine membrorum, solemne nobis sit quærere an spiritu vini utatur, an fumo tabaci.* Wedel. *Patholog.*

donc que la nutrition se fasse moins bien, & par conséquent que les parties languissent, & le sang devienne intemperé, & très-disposé à la coagulation.

V. L'eau-de-vie déphlegmée, ou ce qui revient au même, l'esprit de vin, est entierement contraire au mêlange, & à la consistence naturelle du sang, du lait, du chyle, & du suc gelatineux, parce que si on le mêle à ces liqueurs, il détruit l'union, & le lien des parties solides, & fluides qui les composent, en quoi consiste leur vraie température, c'est-à-dire, qu'il cause la séparation des parties solides, & fluides. Et comme l'esprit du vin très-rectifié, mêlé avec le sang humain en forme un coagulum fort, & tenace, il n'y a pas de plus puissant secours contre les hémorrhagies.

VI. La force qu'ont les spiritueux pour coaguler les sucs des animaux, leur donne une disposition très-prochaine aux maladies qui naissent des obstructions des vaisseaux, de l'endurcissement des visceres, des concrétions polypeuses, & des scirrhes.

SCHOLIE.

Il faut mettre dans ce nombre l'hydropisie, la cachexie, la fiévre opiniâtre, la phthisie, l'atrophie. Car ces maladies, comme les ouvertures des personnes qui en sont mortes en fait foi, sont causées par les endurcissemens du foie, les tubercules des poumons, & du pancreas, le scirrhe des glandes du mesentere, l'engorgement, & la corruption de la rate. Riedlinus (a) rapporte qu'une personne aiant négligé l'usage des viandes, & de tous les autres alimens, pour s'en tenir seulement à l'eau-de-vie, mourut, & qu'aiant été ouvert, on trouva son estomac, & ses intestins ridés, & contractés, les vaisseaux du foie changés en ligamens, la bile répanduë par tout le corps, le pancreas entierement desseché, & ressemblant à une membrane ridée, & retirée; & tout le corps sec, & épuisé. J'ai connu plusieurs personnes, qui, après avoir fait un usage immoderé de l'eau-de-vie, & de la bierre, sont mortes d'hydropisie, de

(a) Vit. Riedlin. *Linea Medica.*

phthisie, & d'hémoptysie, dans les corps desquels on a trouvé, non-seulement des scirrhes, & des ulceres au foie, & aux poumons, mais des concrétions polypeuses dans les vaisseaux.

VII. C'est un fait constaté par des expériences réïterées, que les buveurs intrepides des esprits ardens, & autres liqueurs spiritueuses, perdent à la fin entierement l'appetit, ce qui fait qu'ils meurent enfin de consomption, & d'épuisement.

SCHOLIE.

Les liqueurs spiritueuses sont très-ennemies du ventricule, & des intestins, & très-contraires à leurs fonctions, & cela par plusieurs raisons. Car, 1°. Elles endurcissent, & rendent roides les petites glandes qui sont attachées à leurs membranes, & dont l'usage est de verser la liqueur fermentative, & dissolvante qui fait la digestion. Or ces glandes sont en très-grande quantité; d'où il suit qu'il manque beaucoup de la lymphe gastrique, si nécessaire cependant à exciter l'appetit, & faire la digestion. 2°. Les liqueurs spiritueuses affoiblissent beau-

coup la force de la lymphe gaſtrique; elles diminuent l'appetit, & la digeſtion, qui, ſelon l'état naturel ſe fait par cette liqueur acide fermentative qui reſte après la digeſtion dans les plis de la membrane veloutée de l'eſtomac. Car c'eſt un fait avoué de tout le monde, que l'on peut parfaitement adoucir les liqueurs les plus corroſives par le mêlange de l'eſprit de vin rectifié, & que toutes les liqueurs ſpiritueuſes ſont très-contraires à toute fermentation. Enfin c'eſt une vérité inconteſtable, que toute l'opération de la digeſtion qui ſe fait dans les premieres voies, eſt principalement l'effet de la chaleur temperée du ſang, ou de la temperature, & du mêlange convenable des liqueurs lymphatiques, & diſſolvantes: or tout le monde convient que les liqueurs ſpiritueuſes détruiſent entierement la temperature de l'un, & de l'autre.

VIII. Les boiſſons ſpiritueuſes attaquent ſurtout la tête; auſſi ſont-elles très-nuiſibles dans toutes les maladies de cette partie. En effet elles les produiſent, ou les aigriſſent.

Scholie.

Ce principe reçoit également son application aux vins forts, & puissans. Car les Anciens ne connoissoient pas l'eau-de-vie. Voici ce que Galien dit de l'abus du vin. *Ceux qui ont trop bû de vin pur, sont attaqués de tremblement, & le vin pris sans modération cause l'apoplexie, l'épilepsie, & des lésions des mouvemens, & du sentiment.* (a) Rolfincius parle d'une personne attaquée de fiévre quarte, qui, dans l'intention de recouvrer la santé, but de l'eau-de-vie jusqu'à perdre la raison, & tomba peu de tems après dans une convulsion suivie de la mort. (b) Hæchsteterus rapporte les histoires suivantes. *Un homme aiant bû en abondance de l'eau-de-vie de Mathiole, en devint paralytique; un autre qui étoit paralytique, en devint apoplectique; un troisiéme qui étoit cacochyme, & gouteux, sentit une*

(a) *Tremore corripiuntur qui se vino meraco amplius impleverunt, & vinum immodice haustum morbum attonitum, epilepsiam, læsiones motus sensusque facit.* Galen. *Lib.* III. *de Temperament. & Lib.* II. *de symptom. causis.*

(b) Rolfinci. *Ord. & method. curand. Comment. Sect.* III.

démangeaison, & une lassitude par tout le corps, qui furent suivies de jaunisse, de difficulté de respirer, & enfin de la mort. (a) Platerus parle de personnes qui, pour avoir bû trop d'eau-de-vie, resterent comme s'ils avoient perdu le sentiment, & comme stupides; en un mot, comme s'ils avoient pris de l'opium. Wepfer dans son Traité *de la Ciguë aquatique*, parle d'un enfant que l'ivresse de l'eau-de-vie accabla d'un sommeil si profond, avec froid des extrêmités, qu'il étoit demi-mort. Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un passage d'Houlier dans son Commentaire sur l'Aphorisme de la cinquiéme Section. *Il arrive souvent à nos compatriotes de devenir furieux, & de délirer pendant l'ivresse; & si leur ivresse est morne, ils meurent sur le champ comme les apoplectiques; ce qui arrive à cause des vins puissans, & épais, tels que le vin de Crete.* (b) Il

(a) *Quidem de aqua vitæ Mathioli copiosius bibit, & is paralyticus factus est; alter simili vitio laborans, apoplecticus; tertius qui cacochymicus fuit, & podagricus, totius corporis pruritum sentiebat ac lassitudinem, cui icterus, dyspnæa, ac tandem mors supervenit.* Hæchsteter. *Decad.* X. *c.* 6.

(b) *Sæpe accidit nostris ut per ebrietatem fiant*

me

me paroît qu'on peut apporter plusieurs raisons du mauvais effet que les boissons spiritueuses font sur la tête. Car, 1°. Leur souffre très-volatil, & vaporeux, pénétre dans toutes les circonvolutions du cerveau, & les nerfs; ce qui fait qu'il gâte, & corrompt la pureté de la lymphe nerveuse de la même maniere que les narcotiques, & qu'ils causent une stupeur, un engourdissement, un assoupissement, & même une courte folie, & une privation du libre exercice des sens, & des mouvemens, accidens qui durent jusqu'à ce que ce souffre ennemi soit exhalé. Car c'est à raison de sa vertu narcotique, que l'eau-de-vie est un poison pour les chats, qu'elle fait promptement mourir en convulsions, quand on leur en fait boire quelques cueillerées, ce qui lui est commun avec tous les narcotiques, & avec la noix vomique. En second lieu, les liqueurs spiritueuses augmentent beaucoup le mouve-

phreniticis similes, & delirent. Ac si obmutescant, statim moriuntur perinde ac apoplectici; & hoc fit ratione vinorum vinosorum, crassorum, qualia sunt Cretica. Holler. *In comment. Sect. V. Aph. V.*

ment inteſtin du ſang, ce qui lui cauſe une rarefaction conſidérable, & par une ſuite néceſſaire une trop grande dilatation des arteres carotides, & des vaiſſeaux très-déliés du plexus choroïde, dont par cette raiſon la contraction, & la dilatation ſont empêchées, & ce qui cauſe auſſi un ralentiſſement de la circulation dans le cerveau, un engorgement des veines, une ſéparation de la ſéroſité, & produit les affections les plus graves, dont la tête puiſſe être attaquée.

IX. Bien que le vin ſoit beaucoup plus tempéré que l'eau-de-vie, cependant ſon uſage immoderé cauſe auſſi un grand dommage au corps humain.

SCHOLIE.

Quoique la principale force du vin dépende de ſon eſprit, cependant comme cet eſprit eſt tempéré par le mêlange de parties aqueuſes, & tartareuſes qui ſont acides, leſquelles mettent comme un frein à ſa trop grande ſubtilité, & l'empêchent de donner au ſang un mouvement auſſi violent que le donneroit ſon eſprit, il en faut con-

clure que le vin eſt moins nuiſible ; & qu'il pénetre avec moins d'activité dans les membranes, ſurtout du ventricule, & du cerveau, & qu'il agit moins puiſſament ſur elles. C'eſt ſurquoi nous ſommes d'accord avec Pechlin, qui porte du vin & de l'eau-de-vie, le jugement ſuivant. *Ceux qui boivent tous les jours du vin avec excès, courent moins de riſque, que ceux qui boivent de l'eau-de-vie, dont fort peu parviennent à un âge avancé. L'excès du vin conduit bien à la goutte, s'il y a naturellement de la diſpoſition, mais l'eau-de-vie produit la conſomption, l'hydropiſie, la jauniſſe, & le tremblement de tous les membres, & des parties ſenſibles.* (a)

X. Les vins compoſés d'un acide tartareux, & d'un eſprit, tels que ſont ceux d'Allemagne, & en particulier ceux du Rhin, diſpoſent par un uſage immodéré de tous les jours, & ſurtout à jeun, ou avant de manger, au cal-

(a) *Qui vino ſe quotidie ingurgitant, non adeo periclitantur quam qui ſpiritu ejus, & in hiſce pauci ſeram ætatem attingunt. A vini quidem conſuetudine, ſi eo natura contendat, arthritidis periculum; ſed a vini ſpiritu, tabes, hydrops, atque icterus, membrorumque omnium, & ſenſuum palpitatio.* Pechlin. *Lib. III. Obſ.* 38.

cul., à la goute, au catharres, & même à la phthisie. Ils sont aussi nuisibles à ceux qui ont l'estomac, & la tête foibles, & à ceux dont les alimens s'aigrissent aisément.

SCHOLIE.

L'usage convenable d'un bon vin vieux du Rhin, est un excellent remede pour fortifier l'estomac, & pour réparer les forces; il réjouit l'esprit, accélere la circulation, & aide la digestion; cependant son usage immoderé dispose les corps aux maladies dont je viens de parler; car à raison de son principe spiritueux, il cause au sang une trop grande rarefaction, & nuit à la tête; & cause de l'acide qu'il contient en quantité, non-seulement il dispose aux maladies produites par le tartre, mais il les aigrit quand elles sont existantes. Ces vins sont surtout contraires aux hypochondriaques, parce qu'ils augmentent l'acide, & qu'ils passent difficilement par le bas ventre, & les autres excrétoires. Je connois beaucoup de personnes sujettes à ces maladies, qui après avoir

éprouvé toute ſorte de choſes, n'ont été guéries que par la ſeule abſtinence du vin. Mais on doit craindre encore de bien plus grands dommages des vins, lorſqu'ils ſont compoſés d'une ſubſtance vaporeuſe ſpiritueuſe, qu'ils ſont mal conditionés, qu'ils reſtent long-tems dans le ſang, & qu'ils ont de la peine à paſſer par les excrétoires. Car voici les marques auſquelles on connoît les bons vins; ils paſſent promptement par les urines, ils rendent le ventre lâche, ils ſortent aiſément par la tranſpiration, & au lieu de cauſer un engourdiſſement de la tête, ils la débarraſſent & la rendent légere.

XI. Le vin eſt ſurtout nuiſible quand on en prend en trop grande quantité avant d'avoir pris des alimens ſolides, & quand la tête eſt foible, ou qu'on y a mal. Il eſt auſſi nuiſible aux enfans, aux vieillards, quand ils en prennent une trop grande quantité.

SCHOLIE.

Hippocrate a dit avec raiſon, *le vin pur donne à l'homme une eſpece de*

foibleſſe, (a) & ailleurs, *l'augmentation ſoudaine que le ſang reçoit dans l'ivreſſe, dérange les fonctions de l'ame, & de l'intelligence*, (b) & dans un autre endroit, *il faut entierement retrancher le vin dans les maladies où l'on craint une grande peſanteur de tête, ou une grande léſion de l'eſprit, & il faut lui ſubſtituer l'eau.* (c) Cælius Aurelianus ne donnoit jamais de vin dans les maladies, où les douleurs de tête, ni dans les affections aigües, que dans le déclin, ou même après la fin de la maladie. Celſe dans le ſecond Chapitre du VIe. Livre, condamne l'uſage du vin dans les douleurs de tête, & veut qu'on s'en tienne à l'eau. Il permet cependant d'y revenir quand la douleur eſt paſſée, ſans crainte de retour; & dans le neuviéme Chapitre du même Livre, il interdit entierement l'uſage du vin dans

(a) *Vinum merum potum hominem quadam imbecillitate afficit.* Hipp. *de Priſc. Med.*

(b) *Aucto derepente ſanguine per ebrietatem, animi fonctiones, ejuſque intellectus concidunt.* Hipp. *Lib. de flatib.*

(c) *In ejuſmodi morbis ubi vehementem capitis gravitatem aut læſionem metueris, vino omnino abſtinendum, & tunc aqua utendum eſt,* Hipp. *Lib. de Diæt. in Acut.*

les maux de dents. Platon dans son second Livre *des Loix*, deffend de donner du vin aux enfans avant l'âge de 18 ans, parce que sa trop grande chaleur empéche la nutrition. Galien en donne une autre raison dans son premier Livre *de l'Art de conserver la santé*, c'est que le vin leur donne de la disposition à la colere, & à la débauche, & qu'il émousse, & trouble la partie superieure de l'homme. Ecbanus a donc eu grande raison de parler de la maniere suivante. *L'abondance, & l'intempérance en fait de vin, trouble les sens. Qui pourroit compter les maux qui sont les suites de ce dérangement? Il épuise les liqueurs du corps, terrasse la force de l'esprit, & détruit fondamentalement le génie.* (a)

XII. Il faut appliquer aux bierres fort enivrantes ce que nous venons de dire des vins épais, & vaporeux. Je vais même plus loin: car je dis qu'elles sont certainement plus nuisibles à la santé, que les vins mal disposés.

(a) *Immodici sensus perturbat copia Bacchi,*
Inde quis enumeret quot mala proveniant?
Corporis exhaurit succos, animique vigorem
Opprimit, ingenium strangulat, atque necat. Ecbanus.

SCHOLIE.

On ne ſauroit dire combien l'on fait de tort à ſa ſanté, quand on ſe ſert pour boiſſon ordinaire de bierres épaiſſes enivrantes; mais on court encore beaucoup plus de riſque, quand on les prend ſans ménagement, parce qu'elles ſéjournent d'autant plus dans le ſang, & qu'elles ont d'autant plus de peine à paſſer par les vaiſſeaux excrétoires. Mais elles ne préjudicient pas ſeulement au cerveau, & aux nerfs, elles endommagent les viſceres per les obſtructions qu'elles y produiſent, & cauſent par conſéquent des maladies incurables. Je ne puis laiſſer paſſer cet endroit ſans blamer la conduite de certains Medecins, qui ne balancent pas à accorder pour boiſſon ordinaire dans les maladies aiguës, & chroniques, ces ſortes de bierres épaiſſes qu'on a beaucoup de peine à ſupporter même dans l'état de ſanté. Pour moi j'en uſe tout autrement, je fais boire à mes malades de l'eau d'orge, ou de l'eau de ſquine, & de ſcorſonere avec des raiſins, tant qu'ils en veulent; & dans l'état de ſanté, je conſeille

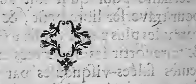
conſeille l'uſage ordinaire du vin détrempé d'une eau pure & légere, que j'augmente, ou diminue à raiſon du tempérament. Et je ſuis perſuadé que le vin trempé eſt préférable à toutes les bierres, & autres boiſſons quelles qu'elles ſoient.

XIII. Autant les boiſſons intempérées ſont nuiſibles, autant l'excès en fait de boiſſons même ſalutaires, eſt dangereux, autant eſt-il pernicieux de boire trop peu, comme c'eſt l'ordinaire de preſque toutes les femmes. Car c'eſt un moyen ſûr d'amaſſer des ſemences de maladies chroniques.

SCHOLIE.

En effet, pour que le ſang ſoit bien diſpoſé, & propre à entretenir la ſanté, il faut qu'il ait au moins trois parties de liqueur aqueuſe, contre une partie de ſolide, proportion qui eſt néceſſaire pour qu'il ſoit aſſez fluide pour traverſer librement, & ſans embarras les plus petits vaiſſeaux du corps, & faire ſortir les impuretés excrémenteuſes ſalées-viſqueuſes par les vaiſſeaux excrétoires. S'il arrive donc que le deffaut de liquide épaiſſiſſe trop les

liqueurs, que peut-il s'enſuivre, que des ſtagnations dans les petits vaiſſeaux de différentes parties, qui diſpoſent les viſceres aux obſtructions, & aux ſcirrhes, & qu'un regorgement de ſucs impurs, & excrémenteux dans le ſang, ſurtout ſi l'on ſe donne peu de mouvement, que l'on faſſe peu d'exercice, & qu'on faſſe uſage d'alimens intemperés, acides, & viſqueux? Il eſt donc viſible que la raiſon d'accord avec l'expérience, demande pour la conſervation de la ſanté, non-ſeulement de l'exercice, mais une boiſſon abondante, pourvû qu'elle ſoit d'ailleurs bien conditionée. Je finirai cet article par une obſervation qui n'y eſt point étrangere, c'eſt que ceux qui s'abandonnent aux excès en fait de boiſſon, ne ſont pas ſi ſouvent malades que ceux qui ſont trop voraces, ou mangent trop.



CHAPITRE V.

Du deffaut des excrétions, fondement principal des Maladies.

I. Il ne suffit pas pour jouir d'une santé constante de faire entrer dans le corps une quantité suffisante d'alimens, il faut faire surtout attention aux excrétions; car il est certain que la trop grande quantité d'alimens, & leurs mauvaises qualités, ne sont pas aisément nuisibles, si les vaisseaux excrétoires leur laissent un libre passage. Les choses défectueuses ne causent en effet des maladies, & ne dérangent l'économie des mouvemens salutaires, que lorsqu'elles sont retenuës dans le corps, qu'elles y forment des stagnations, qu'elles irritent les parties d'un tissu sensible, & délicat, & qu'elles les excitent à des mouvemens déréglés.

II. La quantité d'alimens qu'une personne adulte, qui fait exercice, & travaille de corps doit prendre tous les

jours, eſt conſidérable; mais ſon corps n'en doit pas augmenter de poids; d'où il ſuit qu'il doit y avoir une exacte proportion entre les alimens, & la matiere des excrétions.

III. Non-ſeulement l'expérience, & l'uſage, à qui l'on ne peut manquer de s'en rapporter en pareil cas, nous apprennent, mais les excellentes régles du régime que la balance a fait connoître à Sanctorius, nous confirment que l'homme jouit d'une bonne ſanté, & eſt en état d'exécuter toutes les fonctions du corps, & de l'eſprit avec la vivacité convenable, lorſqu'après la digeſtion le corps n'eſt pas augmenté de poids, & que la matiere des excrétions répond en tout tems à la quantité des alimens dont il a fait uſage.

SCHOLIE.

Il n'y a perſonne des anciens Medecins qui mérite plus de louange que Sanctorius. Rien n'eſt d'un plus grand uſage que ſon petit Traité *de la Medecine ſtatique*, où il enſeigne que les maladies ſont imminentes lorſque la ſuppreſſion des excrétions, & ſurtout de

la tranſpiration inſenſible, rend le corps plus peſant ; & que les maladies ſont inévitables, ſi on ne les rétablit.

IV. Il eſt donc d'une extrême importance, pour bien comprendre la génération des maladies, d'examiner avec beaucoup de ſoin, & d'attention la nature, la proportion, des alimens, & de la matiere des ſecretions, & la maniere dont ces fonctions s'exécutent.

SCHOLIE.

On trouve des veſtiges de cette vérité eſſentielle dans les Ouvrages du Fondateur, & du Pere de la Medecine. Voici comme il parle dans ſon quatriéme Livre *des Maladies*, §. 16. *Je vais expliquer comment la ſanté ſe conſerve. Quand on a bû, & mangé, l'humide entre dans le corps, & ſe mêle à celui qui y étoit déja. Le jour qu'il y eſt entré, il y ſéjourne. Le lendemain un nouvel humide entre dans le corps. Il y a donc deux jours, & deux humides dans le corps, dont l'un eſt à ſon ſecond jour, pendant que l'autre n'eſt qu'à ſon premier ; le ſecond demeure dans le corps, pendant que la chaleur qui a digeré le premier l'a répandu de toutes parts ; or étant*

devenu trop délié, le second le fait sortir du corps le lendemain. Mais s'il demeure, au lieu de sortir, il se corrompt; & le troisiéme jour il sort avec les excrémens, & l'urine en quantité égale, & d'un poids égal à lui-même. Les alimens solides sortent toujours le second jour, & les liquides vont jusqu'au troisiéme. Et c'est ainsi que la santé s'entretient. (a) Il ajoute ensuite, *si l'humide reste plus de trois jours dans le corps, ou qu'il en survienne un nouveau, l'homme s'en trouvera plus, ou moins mal.* (b) Voilà la doctrine d'Hippocrate dans ce paragraphe.

(a) *Quomodo & cur homo sanus degat referam. Postquam comedit ac bibit; & humor ad corpus pervenit, admiscetur ei qui in corpore jam est; & ea die qua accessit in corpore manet; postridie alius humor ad ipsum accedit, atque duo sunt dies, & duo in corpore humores; & alteri quidem humori duo dies sunt, alteri unus; qui postridie accessit, manet in corpore, alter autem coctus a caliditate diffunditur, & tenuis factus postera die a recenti expellitur. Si vero permanserit, graveolens fit, tertia vero die una cum stercore & urina exit copia sibi similis, æqualis, & æquilibris; & cibi quidem semper postridie per alvum secedunt, humor autem ad tertiam diem; & hoc modo sanitas contingere solet.* Hipp. *Lib. IV. de Morb.* §. 16.

(b) *Si humor pluribus diebus quam tribus in corpore permaneat, aut alius implens accedat, majus aut minus malum homini accidet.* Ibid.

V. Il me paroît que l'admirable méchanisme de la machine du corps de l'homme, consiste principalement dans l'établissement d'une infinité d'organes tellement disposés, qu'à raison de leur mouvement, & de leur ressort, ce qui y est contenu souffre un broiement continuel qui le divise, l'attenuë, & en fait un mêlange exact; & dans la construction d'une infinité de couloirs, & de vaisseaux excrétoires pour faire sortir du corps les matieres inutiles, superfluës, & contraires à la vie, & à la temperature des liqueurs du corps animé.

SCHOLIE.

Le ventricule, & le long canal qu'on appelle intestins, les poumons, tous les visceres, le cœur, & le grand canal arteriel, aiant un mouvement élastique, & une contraction continuels, font l'office d'un moulin qui dissout les alimens avec l'entremise d'un liquide, les divise en parties très-déliées, & en forme un mêlange, & une union parfaite, afin qu'il en sorte des sucs purs, & capables d'entretenir les forces, & de nourrir les parties. Et

comme les alimens contiennent beaucoup de parties ſuperfluës, & d'impuretés étrangeres au corps, & que d'ailleurs les ſucs benins, & louables perdent peu à peu leur temperature par l'action de la trituration, & du mouvement continuel auſquels ils ſont exposés, & ſe changent enfin en matiere étrangere, qui doit être rejetté du corps, laquelle n'eſt pas de même nature, ou caractere, & même eſt d'une nature entierement différente, la prévoiante nature a fabriqué une infinité d'organes propres à faire ſortir ces différentes matieres excrémenteuſes. Un des principaux eſt la peau, qui eſt percée d'une infinité de pores, & de tuiaux, qui lui font donner paſſage à une quantité ſurprenante de matiere vaporeuſe; ce qui la peut faire regarder comme le couloir univerſel du corps. Il ne ſort pas auſſi une petite quantité de cette ſéroſité ſaline, & ſulphureuſe, qu'on appelle urine, & que les couloirs tubuleux des reins laiſſent ſuinter continuellement. Il s'échappe auſſi une grande quantité de ſéroſité vicieuſe par les glandes de la trachée artere, du goſier, de la bou-

che, & des narines. Enfin les excrémens les plus groſſiers, réſidu informe des alimens digerés, & pluſieurs autres liqueurs étrangeres, ſalines ſulphureuſes, bilieuſes, & lymphatiques, qui ſe ſéparent tous les jours par les glandes des inteſtins, ſortent par l'extrêmité de ce canal; ce qui prouve évidemment que cette admirable méchanique d'où dépend la conſervation de la vie des hommes, conſiſte principalement dans les excrétions, les mouvemens excrétoires, & la liberté, & l'intégrité des organes par leſquels ſe doivent faire les excrétions.

VI. La vigueur du corps ſubſiſte donc, ainſi que l'intégrité de ſes fonctions, tant que les excrétions ſont dans leur entier, parce qu'alors tout ce qui eſt étranger, & nuiſible, ou préjudiciable à la ſanté, eſt continuellement chaſſé hors du corps, & que les liqueurs reſtent pures, & exemptes de corruption.

SCHOLIE.

Il ne paroît pas inutile d'appuier mon theorême de l'autorité d'Hippocrate, qui dit dans le IVe. Livre *des*

Maladies, §. 15. *lorſque quelque humeur nuiſible devient trop abondante, elle ne cauſe aucun dommage à l'homme, ſi elles s'évacuë par le nez, la bouche, l'anus, ou les reins.* (a) En effet, je ne crois pas qu'il faille ailleurs chercher la cauſe matérielle des maladies, que dans la ſuppreſſion de la ſortie des excrémens; ce qui eſt conforme à la raiſon, & à l'expérience. Car y a-t'il quelque choſe qui puiſſe être plus pernicieux aux parties ſolides, & fluides, & du corps, & déranger plus efficacement, ou même détruire entierement l'équilibre des mouvemens vitaux, que la retention dans l'intérieur du corps d'humeurs abſolument nuiſibles par leur quantité, leur mélange, & leurs effets, & qui irritent ſans ceſſe les parties douées d'un ſentiment exquis, ou délicat, dans leſquelles elles ont établi leur domicile?

VII. Il n'y a donc pas de meilleur moïen d'entretenir la ſanté, de con-

(a) *Ubi humor aliquis affligens copioſior factus fuerit, ſi his locis, nempe per nares, os, podicem, urinæ meatum, homo depurgetur, nullus ab ipſo morbus hominem premit.* Hipp. *Lib. IV. de morbis* §. 15.

ſerver la vigueur du corps, & d'écarter toutes les cauſes de maladie, que d'apporter tous ſes ſoins pour que les excrétions, & ſurtout la tranſpiration inſenſible, & l'excrétion inteſtinale ſe maintiennent toujours, & ſe ſoutiennent dans la quantité ſuffiſante, & convenable.

SCHOLIE.

Tous les Medecins conviennent unanimement que la principale excrétion, parce qu'elle ſurpaſſe toutes les autres en quantité, eſt celle qui ſe fait par la tranſpiration inſenſible. Celle qui ſe fait par les inteſtins tient le ſecond rang. L'une fait ſortir du corps une matiere très-déliée, & par conſéquent très-nuiſible, & l'autre des fœces épaiſſes, & groſſieres. Il faut donc pour que la ſanté ſe ſoutienne, qu'outre le bon état de la tranſpiration, le bas ventre ſe décharge une, ou deux fois par jour, ſuivant la coutume, & que les déjections ſoient amples. Car rien n'eſt plus vrai que ce que dit Fuchſius dans ſes Inſtitutions; *ſi le ventre eſt naturellement lâche, il faut regarder cet avantage comme très-grand; parce que ceux*

qui sont dans ce cas ne deviennent pas aisément malades, au lieu que ceux qui ont le ventre resserré, le sont continuellement. (a) Car quand le ventre est trop long-tems fermé, il en arrive diverses incommodités; des gonflemens incommodes des hypochondres, des douleurs tensives du bas ventre, une pesanteur du corps, une douleur, ou une pesanteur de tête, un regorgement des vents vers le haut, un changement des crudités en rots, enfin dans quelques-uns des inflammations. Si la transpiration est pendant quelque tems supprimée, ou diminuée, les humeurs salées, & tenuës se portent à la tête, & à la poitrine, & même sur d'autres parties du corps, & diminuant le mouvement progressif du sang, & lui ôtant sa liberté, elles causent une langueur, & une lassitude de tout le corps, une pesanteur de tête, un engourdissement de l'esprit, le rhume de cerveau, & l'enchifrenement,

(a) *Venter si natura beneficio laxus fuerit, id in magnam felicitatis partem est numerandum. Quippe qui alvum natura apertam habent, haud facile morbis corripiuntur; qui contra astrictæ sunt alvo, ii perpetuo cum morbis conflictantur.* Fuchsius. *in instit. Lib. II. Sect. V.*

la toux, le ſommeil inquiet, une chaleur lente, avec refroidiſſement des extrêmités, & âcreté de l'urine. Quelques-uns dans ce cas ſont attaqués de tranchées du bas ventre. C'eſt ce que nous voions arriver plus communément pendant l'Automne aux perſonnes ſaines, & robuſtes d'ailleurs, parce que cette ſaiſon eſt très-ſujette aux variations de l'air. Mais quand les corps ſont mal diſpoſés, il leur en arrive de plus grands maux, & qui ne paſſent pas ſi promptement, comme nous le feront voir dans un autre endroit.

VIII. Il ne ſuffit pas pour la ſanté que les humeurs nuiſibles, & excrémenteuſes ſortent du corps, elle demande auſſi l'évacuation des mieux conditionnées, & des mieux tempérées, ſi elles ſe trouvent dans le corps en trop grande abondance. C'eſt ce que prouve l'avantage qui revient aux femmes de l'évacuation de ſang qui leur arrive par les vaiſſeaux de l'uterus, & aux hommes par les hemorroïdaux, & dans quelques-uns de celle qui ſe fait par les narines.

SCHOLIE.

La plus grande partie des hommes prend plus de nourriture qu'ils n'en ont beſoin, & que la nature n'en peut ſouffrir, & digérer. Il eſt donc inévitable qu'ils amaſſent plus qu'il ne faut de liqueurs utiles, dont le volume ſeul, & la quantité deviennent nuiſibles, en empêchant la liberté de la circulation dans tout le corps, à raiſon de la réſiſtance qu'elles font au reſſort, & à la contraction des ſolides. Et voilà comme ſe fait la génération de cette mere féconde de maladies, que les Grecs ont nommée Plethore, & dont les effets ſont toujours à redouter. Il faut donc empêcher qu'elle ne jette le corps dans le précipice, & par conſéquent la faire ceſſer ſur le champ, ce qui ſe fait de la maniere la plus avantageuſe, lorſque le ſuperflu du ſang pur eſt rejetté par les extrêmités des vaiſſeaux des narines, de l'uterus, ou de l'anus.

IX. Auſſi l'expérience prouve-t'elle que rien ne contribue plus à entretenir la ſanté des femmes, qu'une ſuffiſante évacuation du ſang menſtruel,

& des hommes replets, & qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, que l'écoulement qui leur eſt ordinaire du ſang ſuperflu par les veines du fondement.

X. Puiſque toutes les évacuations qui ſe font ſuivant l'ordre naturel, procurent tant d'avantage au corps, & entretiennent ſa ſanté, & que leur diminution, ou leur ſuppreſſion eſt toujours nuiſible, ou même pernicieuſe, il eſt tout naturel de conclurre, que ſi non-ſeulement une de ces évacuations, mais pluſieurs, s'écartent de l'ordre naturel, & deviennent défectueuſes, c'eſt le plus court chemin pour arriver à la maladie.

SCHOLIE.

Il arrive ſouvent qu'une excrétion ſubſiſte dans ſon entier, ou même augmente, quand une autre ſe ſupprime, ou diminue ſeulement, & dans ce cas ce dérangement n'eſt pas ſi aiſément préjudiciable au corps. On voit en effet tous les jours que ſi le ventre devient naturellement plus lâche, ou s'il le devient par l'uſage du purgatif, la peau ſe reſſerre, & la tranſpiration di-

minue un peu, & qu'au contraire elle augmente quand le ventre se resserre. Si le froid diminue la transpiration, l'urine est plus abondante, & le ventre devient plus lâche. Le ventre est plus paresseux lorsque la toux fait rejetter beaucoup d'humeurs. Et par conséquent ce qu'une excrétion perd d'un côté, une autre le gagne souvent, au grand avantage du corps. Il n'est pas difficile de rendre de ce phénomene des raisons puisées dans la méchanique, & les loix hydrauliques qui président à l'œconomie du corps humain. Cette connoissance même n'est point inutile dans la pratique. Et ce principe, une fois regardé comme constant, qu'une évacuation se supprime, quand une autre augmente, & qu'une évacuation peut suppléer au deffaut de l'autre, on verra que si l'on a dessein de rendre le ventre moins libre, on y reussira parfaitement en augmentant la transpiration, & qu'il faudra resserrer le ventre, si l'on veut rendre la transpiration plus libre.

XI. Si le mauvais régime, ou quelque passion de l'ame fait manquer à la fois plusieurs des évacuations les plus intéressantes,

intéressantes, il y a lieu de craindre une maladie. Car il n'est pas ordinaire qu'il se produise de fievre intermittente, ou continue, ou quelque autre maladie que ce soit, qui n'ait été précédée pendant quelques jours de la suppression du ventre, ou de quelque cause qui ait supprimé la transpiration, ou quelque autre évacuation ordinaire.

SCHOLIE.

En effet si l'on veut remonter jusqu'à la premiere cause des maladies, ce qui doit être le principal objet de ceux qui s'appliquent à les traiter, on trouvera que c'est l'usage de quelque aliment nuisible, ou la diminution, ou bien la suppression de plusieurs évacuations ensemble, & surtout du ventre, & de la transpiration. Car dans cet état il se fait un amas considérable d'impuretés excrémenteuses de différentes especes, tant dans le canal intestinal, que dans les autres cavités, & vaisseaux, qui, devenues de plus mauvais caractere par leur mêlange réciproque, irritent les parties nerveuses, & motrices du corps, & produi-

ſent des fievres, des rhumatiſmes, des fluxions, des douleurs, & des ſpaſmes; & la maladie eſt plus mauvaiſe, ſi le corps eſt déja replet, s'il eſt rempli d'impuretés, & ſi quelques évacuations habituelles du ſang manquent en même tems. Car il ſe fait alors un plus grand amas de ces matieres excrémenteuſes qui ſe mêlent enſemble.

XII. Il arrive aſſez ſouvent que la force de la nature, ou la vigueur des mouvemens des parties ſolides fait ſortir, au grand avantage du corps, la trop grande quantité d'humeurs impures, ou bien conditionnées, que la ſuppreſſion des excrétions amaſſe dans le corps. C'eſt ce qui ſe fait au moïen de quelque évacuation extraordinaire. Il eſt donc de la prudence du Medecin de ne pas arrêter ces ſortes d'évacuations, & de les gouverner ſuivant le beſoin du Malade.

SCHOLIE.

C'eſt ainſi qu'on voit ſouvent le ventre reſſerré à l'occaſion des vices de la digeſtion, ou du mouvement des inteſtins, ſe lâcher tout d'un coup avec autant d'abondance que s'il étoit exci-

té par un purgatif, & se débarrasser de la quantité d'humeurs corrompues qui remplissoient les premieres voies. Ce qui prouve la justesse de l'observation de Celse, qui dit, que *c'est santé d'avoir le ventre lâche pendant un, ou même plusieurs jours, pourvû qu'il n'y ait pas de fievre, & que le flux s'arrête au septiéme, parce que cela purge le corps, & fait sortir utilement ce qui auroit incommodé étant resté au dedans.* (a) Il arrive aussi que l'abondance de sérosités impures sort par une augmentation de l'écoulement de l'urine, au grand avantage de la santé. Il ne faut point aussi passer ici sous silence l'observation de Sanctorius rapportée dans sa premiere Section §. 68. suivant laquelle les corps des personnes les plus saines, & qui vivent le plus réglement, deviennent ordinairement chaque mois plus pesants d'une, ou deux livres, & à la fin du mois, ils reviennent à leur poids ordinaire, comme les femmes, au

(a) *Uno die fluere alvum pro valetudine est, atque etiam pluribus, dum febris absit, & intra septimum diem conquiescat; purgatur enim corpus, & quod intus læsurum erat, utiliter effunditur.* Cels. *Lib. V. c.* 12.

moïen d'une criſe, faite par une plus grande abondance d'urine, ou une urine plus trouble que de coutume. L'évacuation du ſang ſurabondant qui ſe fait chaque mois chez les femmes par les veines de l'uterus, & dans quelques hommes par celles du ſiége, dans des tems ordinairement déterminés, & ſurtout vers les Equinoxes, prouve la même vérité. Enfin l'augmentation des mouvemens réſolutifs, & excrétoires, qui arrive très-ſouvent, & reuſſit ſi heureuſement dans les fievres, ſoit intermittentes, ſoit catharreuſes, ou autres ſalutaires, eſt encore une voie dont la nature ſe ſert pour faire ſortir l'amas de liqueurs ſuperflues.

XIII. Quand donc on eſt en état de réſoudre promptement les obſtructions, & de rétablir les excrétions dans les commencemens des maladies, ou avant qu'elles commencent, on l'eſt de prévenir très-avantageuſement de très-grands maux, & le danger qui menace la vie.

SCHOLIE.

Le principal objet de notre Art, &

dont le Medecin eſt le maître, eſt de s'oppoſer au commencement des maladies, ou de les empêcher de s'augmenter. C'eſt le moïen de couper leur racine, ou du moins de les rendre plus traitables. On ne peut donc faire trop de cas de cet avis d'Hippocrate, *s'il y a quelque choſe à faire, faites-le dans les commencemens des maladies; car quand elles ſont dans leur force, le plus ſage eſt de ſe tenir en repos.* (a) C'eſt en effet au commencement qu'il faut, s'il en eſt beſoin, tirer du ſang, emploier les purgatifs, ou les laxatifs, faire vomir, ou exciter la tranſpiration. Et voilà le moïen de diminuer la force de la maladie. Mais lorſqu'elle a attaqué le ſyſtême des nerfs, il eſt plus à propos de ſe tranquilliſer, que d'agir.

XIV. Il n'eſt pas auſſi aiſé qu'on pourroit ſe l'imaginer de faire rentrer dans l'ordre les évacuations ſupprimées en tout, ou en partie, ſoit qu'il s'agiſſe de la ſueur, du ſang menſtruel, ou du ſang hémorrhoïdal; parce que la cauſe de la ſuppreſſion eſt moins le

(a) *Incipientibus morbis, ſiquid movendum, move; vigentibus vero quietum agere melius eſt.* Hipp. *Aph.* 29. *Sect.* II.

vice de la matiere, que le déréglement du mouvement.

SCHOLIE.

C'est une erreur grossiere, quand il s'agit de remettre dans l'ordre les évacuations supprimées, de n'avoir d'autre objet que les vices de la matiere, & les obstructions, & de ne pas faire attention aux mouvemens défectueux qui resserrent les fibres, & étranglant les vaisseaux les plus petits, & ceux de l'extérieur du corps, font refluer les liqueurs vers ceux de l'intérieur. C'est cependant ce qui cause le spasme qui resserre les gros intestins, lesquels y sont très-sujets; ce qui fait que rien n'y passe, pas même les vents, & que tout refluë, & regorge vers les parties supérieures. Il arrive aussi par la même raison du resserrement des vaisseaux cutanés, causé par le froid, la terreur, ou quelque autre cause, une suppression de l'excrétion de la sérosité saline déliée, qui a coutume de s'exhaler par la peau; ce qui la fait retrograder en dedans, & se porter aux glandes des intestins, ou à celles qui tapissent les

branches des poumons, la bouche, & les narines. Le reflux de la matiere maligne qui cause la petite verole, la rougeole, ou le pourpre, fait que de la peau où elle étoit déposée, elle se jette sur le genre nerveux, d'où il n'est point aisé de la faire retourner à l'habitude du corps. Les vaisseaux qui portent la bile ne sont pas plutôt resserrés par la colere, ou quelque autre cause, qu'elle regorge dans le sang, & la lymphe. Or il n'est rien moins qu'aisé de rétablir l'ordre dans cette inversion de mouvemens, qui sont contraires aux excrétions, & de déterminer vers l'extérieur cette matiere qui rétrograde ; & si l'on a dessein d'en venir à bout, il ne faut pas se servir d'incisifs, & de remedes qui agissent avec véhémence ; c'est plutôt de l'usage des adoucissans, des relâchans, des anti-spasmodiques, & de ceux qui ne donnent au sang qu'un mouvement doux qu'il y a lieu d'espérer quelque succès.

XV. On remarque encore que la diminution, ou la suppression des excrétions est la cause des maladies longues, & rebelles, qui suivent les éva-

cuations immodérées du ſang & des humeurs quelles qu'elles ſoient.

SCHOLIE.

De fréquentes obſervations prouvent que les évacuations extraordinaires du ſang, ou de quelque humeur, quelle qu'en ſoit la cauſe, non-ſeulement épuiſent la ſubſtance des forces, mais ſont peu de tems après ſuivies de longues, & dangereuſes maladies; comme la cachexie, l'hydropiſie, la conſomption, la fievre hectique. Il ne faut pas cependant regarder ces évacuations comme cauſes prochaines de ces maladies; mais comme les forces ſont exceſſivement épuiſées, & que le volume des liqueurs eſt diminué outre meſure, il arrive que les alimens liquides, & ſolides qu'on prend ne peuvent être diviſés, ni digérés ſuffiſament, ni les excrétions du ſuperflu ſe faire ſuivant l'ordre convenable, & que les ſucs reſtant dans l'intérieur, s'y arrêtent, ſe corrompent, & deviennent ainſi des ſources fécondes de maladies. Car le trop grand épuiſement du ſang entraîne celui des forces qui reglent les

mouvemens

mouvemens des solides, & cause l'affaissement des petits vaisseaux qui forment les tuiaux secrétoires & excrétoires, qui selon l'ordre de la nature, ont besoin d'une suffisante quantité de liqueurs pour pouvoir rester ouverts.

XVI. La diminution des excrétions étant la cause complette, & véritable des maladies, il n'en faut point espérer la guérison, si l'art, ou la nature n'en procure le rétablissement.

SCHOLIE.

Les fiévres de toute espece sont une preuve évidente de cette proposition. Car elles ne finissent pas entierement, elles n'ont point d'intermission, ou elles ne s'adoucissent pas, qu'il n'ait précédé quelque évacuation par le bas ventre, ou la sueur; mais lorsque ces évacuations se font dans les tems convenables, qu'on a coutume d'appeller critiques, la fiévre décline, ou cesse entierement. Car le rétablissement de ces excrétions dans leur état naturel, est une preuve de la fin de la maladie, & du spasme, qui, dans la fiévre, attaque tout le systême des nerfs, & des vaisseaux, & qui cause toute la vio-

lence des mouvemens contre nature. Un autre avantage des évacuations critiques, c'eſt que toutes les impuretés, même celles qui ſe ſont amaſſées pendant la maladie, ſortent très-heureuſement, & avec l'eſpérance la mieux fondée d'un rétabliſſement parfait, par les excrétoires ſuffiſament ouverts, parce que la circulation du ſang eſt rentrée dans l'ordre naturel. Ce qu'il faut bien remarquer à propos de criſe, c'eſt que les perſonnes maigres, attaquées de fiévre inflammatoire ont plutôt des criſes par les ſueurs; & que les perſonnes replettes, & qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, ſe rétabliſſent plutôt dans les fiévres putrides par une criſe qui ſe fait par le bas ventre, & des déjections abondantes; d'où il s'enſuit tout naturellement que le Medecin, Miniſtre de la Nature, doit s'attacher à ſuivre ces mouvemens, ſans vouloir les prévenir, ou les déranger. Quant aux graves maladies chroniques, lorſqu'elles ſont cauſées par la plethore, elles ſe guériſſent entierement, ou par l'écoulement des régles, ou celui des hémorrhoïdes, ou du moins elles s'adouciſſent notable-

ment. Mais si ces maladies sont l'effet de l'impureté des liqueurs, causée par le vice, ou le deffaut des excrétions, il est inutile d'emploier les altérans appropriés, ou les remedes propres à purifier les liqueurs; tout l'objet du Medecin doit être d'ouvrir les couloirs, & de rétablir l'ordre dans les excrétions qui se font par le bas ventre, la transpiration, les pores biliaires, ou les vaisseaux qui séparent l'urine. C'est ainsi qu'avec l'aide du tems, un sang chargé d'impuretés peu devenir pur, & bien conditionné.

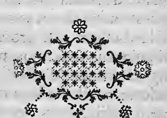
XVII. Puisqu'il est certain que le bon état de la santé est celui des excrétions, & que leur dérangement emporte nécessairement celui de la santé, & qu'on ne peut rétablir la santé sans remettre les excrétions en bon état, il me paroît évident que les remedes les plus sûrs sont ceux qui rendent la matiere morbifique propre aux excrétions, qui ouvrent les couloirs fermés, & déterminent les liqueurs vers les couloirs destinés aux excrétions.

SCHOLIE.

Ces principes posés, il est aisé de voir que les remedes les plus recommandables sont les évacuans, classe qui comprend la saignée, les ventouses scarifiées, les sangsuës, les vomitifs, les purgatifs, les diuretiques, les salivans, les diaphoretiques, & les sudorifiques ; ausquels nous ajouterons les bains, les frictions, & tous les autres exercices du corps, comme de parler à haute voix, travailler manuellement, se promener, aller en voiture, & à cheval, & même la faim, & l'abstinence, toutes choses propres à diminuer la matiere peccante, & à la retrancher. Nous joindrons encore à ces remedes la boisson abondante, l'usage des Eaux Minerales chaudes, & froides, & des autres sources salutaires, de l'eau pure froide, ou chaude, chargée de la teinture de quelque plante aromatique, ou des bois, enfin le petit lait. Car tous ces remedes n'ont pas d'autre effet que de diviser les liqueurs épaisses, d'ouvrir les couloirs obstrués, d'irriter les excrétoires, &

de rétablir les mouvemens qui forment les excrétions. Les anodins, les calmans, & les astringens, paroissent au premier coup d'œil contraires aux excrétions, cependant à moins d'en faire une mauvaise application, il est certain qu'ils doivent les aider. Car en calmant les spasmes, & adoucissant, ou même ôtant entierement les douleurs, ils ouvrent les couloirs fermés, & procurent la sueur, comme il arrive assez souvent. Et comme les fortifians, & les astringens légers ont coutume de rendre la tension, & le mouvement aux parties trop affoiblies, & trop relâchées, on voit évidemment qu'ils ont aussi une vertu aperitive, & propre à ranimer les excrétions. Et je suis bien aise de remarquer ici que les narcotiques, ou les autres remedes qui calment la douleur, & procurent le sommeil, n'ont jamais, non plus que les astringens, produit d'effet salutaire, si le Medecin habile ne les a conduits de maniere qu'ils levent les obstructions, & excitent les excrétions. Et s'il y avoit quelque espérance de trouver un remede capable de prévenir, ou de guérir toutes les maladies, il

faudroit que son effet fut en même tems de fortifier le pouls, de rendre à la circulation sa liberté, & de calmer tous les mouvemens spasmodiques, sans causer beaucoup de chaleur, enfin d'exciter toutes les excrétions, & surtout la transpiration, qui est la plus salutaire. Mais comme je n'ai encore rien vû de pareil dans aucun remede, quelque vanté, & quelque précieux qu'il soit, je regarderai toujours l'exercice du corps, & l'eau pure comme un remede universel, jusqu'à ce que j'aie le bonheur d'en connoître de meilleurs, & de plus efficaces, en un mot que j'en connoisse un qui produise tous les effets dont je viens de parler.



CHAPITRE VI.

De la nature, & des effets pernicieux des choses qui arrêtent les excrétions.

I. PUISQUE les excrétions qui se font par la peau, les intestins, la vessie, les veines de l'uterus, ou de l'anus, venant à diminuer, ou à se supprimer, causent très-certainement de graves maladies de différente espece, & que leur rétablissement les finit, & les terrasse; il est plus clair que le jour, que tout ce qui est de nature astringente, ou propre à fermer les canaux excrétoires, ou à retenir la matiere des secretions, doit être mis au nombre des choses les plus contraires à la nature.

II. Les choses qui diminuent, ou suppriment entierement les excrétions salutaires qui font sortir du corps les matieres nuisibles & corruptibles ne sont pas d'une seule, & même nature. Car les unes sont tirées de la classe des alimens, les autres de celles des médi-

camens ; certaines sont intérieures, certaines extérieures ; quelques-unes ont une nature plus douce, quelques autres l'ont plus violente ; les choses naturelles, & contre nature fournissent aussi de ces ennemis de l'homme ; quelques-unes resserrent le ventre, d'autres arrêtent la transpiration ; il s'en trouve enfin qui empêchent les excrétions du sang, & les autres évacuations.

III. Il faut compter parmi les alimens qui resserrent le ventre, tout ce qui est dur, maigre, austere, acide, âpre, grillé, en fait d'une viande quelconque, celle qui est rôtie plutôt que celle qui est bouillie, le biscuit, le pain rôti, les gâteaux tortillés, la bouillie de ris, de millet, la purée de pois, les œufs durs, & toutes les espéces de pâtisseries, le fromage, les chataignes, les noix, les amandes, les coings, les poires qui ne sont pas mûres, les fruits d'acacia, les néfles, l'épine vinette, les groseilles, le vinaigre, les vins rouges, & astringens, la trop petite quantité d'alimens, le repos du corps, & le tems où souffle le vent du Nord.

IV. Entre les médicamens qui arrêtent l'évacuation intestinale, & toutes les autres, il faut compter, & mettre en tête, toutes les préparations d'alun, de mars, de plomb, & de vitriol, & surtout la teinture de pierre hematite, la teinture de souffre de vitriol, la liqueur martiale tirée de la tête morte restant aprés la sublimation des fleurs de pierre hematite, toutes les terres sigillées, les bols, les alkalis terreux tirés des poissons de mer; & dans le régne végétal, les racines de tormentile, de bistorte, de plantin, de quintefeuille, l'écorce de quinquina, de fresne, de grenade, le cachou. Nous rapporterons encore ici tous les anodins, tout ce qui procure le sommeil, enfin tout ce, où entre le pavot ou l'opium.

V. Il faut mettre au nombre des choses qui arrêtent la plus salutaire des excrétions, je veux dire la transpiration, & qui repoussent au dedans la matiere morbifique qu'un mouvement salutaire, & critique avoit porté à la peau, le froid exterieur sec, ou humide, la terreur, les linimens préparés avec le souffre, le mercure, & les pré-

parations de plomb, les bains froids, aſtringens, & les linimens gras, huileux, les emplâtres aſtringens, enfin les linges nouvellement blanchis.

VI. Tous les ſpaſmes, & toutes les douleurs violentes, les fortes purgations qui ſe font par le bas ventre, ou le vomiſſement, le trop de ſaignées, ont ce déſavantage, que tantôt ils rappellent vers l'interieur le ſang, & les matieres qui ſe portoient à l'habitude du corps, & tantôt ils cauſent des contractions ſpaſmodiques qui ferment les canaux qui ſont ſous la peau.

SCHOLIE.

Les douleurs, en quelque partie du corps qu'elles établiſſent leur ſiége, ſont d'une nature ſi pernicieuſe, qu'elles reſſerrent le ventre, la peau, & les parties deſtinées à la ſéparation de l'urine; de maniere que cette liqueur, la ſueur, & les gros excrémens ne ſortent qu'en très-petite quantité. C'eſt ce que prouvent non-ſeulement les douleurs qui attaquent la tête, les inteſtins, l'eſtomac, les dents, mais même celles que cauſent à l'anus des

hemorrhoïdes aveugles, ou aux urethres une pierre qui s'y arrête. Autant il eſt pernicieux dans ce cas, & contraire au bon ſens, d'employer ce qui peut émouvoir, & irriter, autant eſt-il utile de faire uſage des narcotiques, & des anodins. Car il arrive ſouvent qu'il eſt ſuivi peu de tems après d'une excrétion abondante de la ſueur, & de l'urine, & même que le ventre ſe lâche de lui-même. Les violentes évacuations qui ſe font par la purgation, le vomiſſement, la ſalivation, l'expectoration abondante, reſſerrent le ventre, & diminuent beaucoup la tranſpiration en contractant la ſuperficie de la peau, en partie parce que les trop grandes excrétions ſont ordinairement accompagnées de ſpaſmes, & en partie parce que la matiere eſt détournée d'un autre côté.

VII. On remarque que les trop grandes évacuations de ſang; ſoit naturelles, ſoit procurées par art, diminuent, & affoibliſſent la tranſpiration, & les autres excrétions les plus utiles.

SCHOLIE.

Il n'eſt pas difficile de rendre raiſon de ce phénomene. Car quand il s'eſt perdu une trop grande quantité de ſang, l'on a perdu une partie de la force, & de la vigueur des ſolides, & une partie des liqueurs néceſſaires pour tenir ouvertes les extrêmités des canaux de la peau, d'où dépend la liberté de la tranſpiration. On ne ſauroit donc comprendre combien il eſt pernicieux de cauſer de trop grandes évacuations de ſang, & des autres humeurs lorſque la tranſpiration eſt déja languiſſante, & comment elles entretiennent, & produiſent les maladies chroniques.

VIII. Le long repos, & la ceſſation de tout exercice, le trop long ſommeil, les grandes inquiétudes, les chagrins, & les agitations, ſont encore de ces choſes qui diminuent la force, & la vigueur des parties ſolides, & par une ſuite néceſſaire diminuent, & retardent la tranſpiration, & les autres excrétions, même celles du ſang qui ſont critiques, & ordinaires. Il

n'eſt donc pas étonnant que leur longue durée cauſe de longues, & de fâcheuſes maladies.

IX. Les remedes qui ſont aſtringens, proprement dits, & poſſedent cette qualité dans un degré éminent, & agiſſent à raiſon d'un principe auſtere, & très-fixe, ſont très-contraires à la nature du corps humain. Ils font même quelquefois ſur lui les effets des poiſons, en ce qu'ils cauſent le plus grand préjudice à la ſanté.

SCHOLIE.

L'Anatomie & la Méchanique nous apprennent que la machine de notre corps eſt purement hydraulique, & composée d'une infinité de canaux de differente grandeur, par leſquels les liqueurs de diverſes eſpéces doivent paſſer, couler, refluer, & s'écouler ſans ceſſe, & ſans interruption. Et comme c'eſt de la liberté de ce mouvement progreſſif que dépend principalement la conſervation de la ſanté, & de la vie; c'eſt de l'interruption, de l'embarras, ou de la deſtruction de ce mouvement qu'il faut déduire la mort & les maladies.

X. Rien n'épaissit & ne coagule plus puissament les fluides de notre corps, rien n'est plus capable de causer aux fibres des contractions qui empêchent la liberté de leur systole, & de leur diastole, & de détruire le ton, & le mouvement péristaltique des intestins, qu'un fort astringent donné à plusieurs reprises.

XI. C'est une chose étonnante que la promptitude avec laquelle un fort astringent opere même sur des parties très-éloignées, & leur cause un resserrement qui arrête les trop grandes excrétions. C'est ce dont nous avons eu des exemples dans des crachemens de sang, ou des pertes de cette liqueur par l'uterus, que l'usage de la teinture de souffre de vitriol, ou de pierre hematite a arrêtés presque dans le moment.

SCHOLIE.

Voici comme il me paroît que ce phénomene doit s'expliquer. On remarque que quand on a donné du poison, un fort émetique, un fort purgatif, ou un reméde mercuriel, tout le genre membraneux & nerveux est at-

taqué du même mouvement forcé, & spasmodique, par la raison que toutes les fibres & membranes dont les vaisseaux sont composés, sont élastiques, c'est-à-dire, se resserrent, & se contractent aisément par l'action de quelque cause exterieure qui les irrite. Car c'est un phénomene commun à tous les corps élastiques, que si quelqu'une de leurs parties vient à se relâcher, ou à se resserrer, toutes les autres, même les plus éloignées, se ressentent du même état, ce que prouve l'exemple d'une corde d'instrument, ou de chanvre. S'il arrive donc que quelque partie des membranes des intestins se contracte violemment, il n'est pas étonnant que tout le systême des membranes s'en ressente, parce qu'elles ont une étroite communication entre elles, tant à raison de la contiguité, que de la continuité, & de la structure. Dans cet état n'est-il point évident que les astringens peuvent produire le même effet? Car c'est par la même raison que leur usage, par exemple celui des martiaux, cause au pouls un changement si subit, & que de languissant qu'il étoit, il devient, & plus dur, & plus

fort. En effet, l'Anatomie nous apprend que les vaiſſeaux arteriels mêmes ſont composés de membranes nerveuſes & muſculeuſes, qui prennent part aux alterations que le remede cauſe dans les inteſtins.

XII. S'il y a des remedes capables de cauſer du dommage au corps humain, & qui par cette raiſon doivent être employés avec beaucoup de précautions, & ſont certainement ceux qui ont une qualité aſtringente, parce que, pour me ſervir des paroles d'Hippocrate dans ſon Traité *des Vents*, la contraction forcée qu'ils cauſent dans les vaiſſeaux produit *une inégalité* dans la circulation, de ſorte que le ſang ſe porte en plus grande quantité à certaines parties, & en plus petite à d'autres, ce qui produit des ſtaſes & des ſtagnations dans les parties les plus foibles, & par une ſuite infaillible beaucoup de maladies, & de maladies des plus fâcheuſes.

SCHOLIE.

J'ai cru devoir rapporter ici le ſage conſeil que donne Aëtius au ſujet de l'uſage

l'usage des astringens. *Il faut éviter avec soin de tomber dans l'erreur où sont communément les femmelettes, les Barbiers, & les Médecins ignorans, qui ne font point difficulté de se servir des astringens, lesquels ne doivent jamais être mis en usage en quelque tems, ou en quelque occasion que ce soit. Car les parties étant resserrées, les parties excrémenteuses & nuisibles se jettent sur les visceres nobles, ou par leur retention causent la cachexie, ou l'hydropisie.* (a)

XIII. Les astringens de toute espéce tirés de la classe des médicamens, ou des alimens font aisément violence, & préjudice aux parties nerveuses, & organiques de l'estomac, & des intestins, & ne s'employent pas sans danger dans les trop grandes évacuations qui se font par le bas ventre, ou par le vomissement; parce qu'à raison de leur astriction ils empêchent aisément la liberté du mouvement périst-

(a) *Communis error & mulierculărum, & barbitonsorum, quin & indoctorum Medicorum omnino est fugiendus, adhibentium astringentia quæ nullo tempore, vel occasione unquam in usum venire possunt. Adstrictis enim locis, aut nobiliora membra invadunt molesta excrementa, aut retenta in malum habitum aut hydropem laborantes ducunt.* Aëtius. *Lib. XVI. Animadvers. c. 66.*

taltique d'où dépendent l'excrétion inteſtinale, & beaucoup de choſes avantageuſes à la digeſtion.

SCHOLIE.

Rien n'eſt plus ordinaire que de voir une tenſion, & une dureté du bas ventre pendant quelques jours, quand on a fait un grand uſage d'alimens auſteres, & acides, ou durs, & ſecs, comme Hippocrate l'a remarqué dans le ſecond Livre du Traité *du Régime*; ce qui arrive encore bien mieux ſi le vent eſt long-tems au Nord, & qu'on faſſe trop d'exercice; car le mouvement ſéche le bas ventre, & le reſſerre. Houlier, dans ſon Commentaire ſur l'Aphoriſme XX. de la ſeconde Section, remarque que lorſqu'on guérit le flux de ventre par de trop forts aſtringens, les inteſtins ſont ſouvent ſi reſſerrés, & ſi deſſechés que le malade eſt pendant deux ou trois jours ſans aller à la ſelle. Or dans la longue conſtipation le mouvement periſtaltique des inteſtins ſe fait plutôt de bas en haut, que de haut en bas, ce qui fait refluer les vents vers l'eſtomac, d'où

ils sortent en forme de rots, comme Hippocrate l'a remarqué il y a déja long-tems. C'est ce dont on peut se convaincre par le passage suivant, *le corps se gonfle quand un trop long repos rend le ventre serré*; (a) & par cet autre, *quand le bas-ventre est bouché, les vents se répandent par tout le corps.* (b)

XIV. Il n'y a point de partie à qui le resserrement du bas ventre fasse plus de tort qu'à la tête, qui s'en trouve toujours mal, & dont les affections ne manquent jamais d'augmenter quand le bas ventre est dans cet état; pendant qu'au contraire la liberté du ventre, ou naturelle, ou procurée par le moyen des lavemens, quand le ventre est resserré, débarrasse les parties superieures, comme Celse l'a remarqué dans le troisiéme Chapitre du Livre II.

XV. Une infinité d'expériences nous font regarder comme une verité certaine, que pour avoir imprudem-

(a) *Restitante alvo propter vehementem stabilitatem corpus intumescit.* Hipp. *Lib. de loc. in homin.* §. 50.

(b) *Obstructo inferiori ventre in universum corpus flatus discurrunt.* Hipp. *Lib. de flatib.*

ment arrêté le cours de ventre au moyen des astringens, le ton des visceres, & des intestins en a été tellement dérangé que des personnes foibles, & replettes sont tombées dans cette cruelle, & chronique maladie, connuë sous le nom d'hypochondriaque. On a aussi remarqué que la même cause a produit des fiévres lentes, & mésenteriques, ou par un dépôt sur les visceres du bas ventre, la cachexie, une tumeur édemateuse des pieds; par un dépôt sur la poitrine, des pleurésies; par un dépôt vers la tête, des apoplexies & des ophthalmies; enfin la goute, par un dépôt sur les articulations.

XVI. Il est encore bien plus dangereux d'arrêter par les astringens le flux dysenterique. Car la matiere âcre, & maligne qui le cause étant retenuë au-dedans, produit de bien plus grands maux, comme la cardialgie, le hocquet, de grandes inquiétudes, des agitations involontaires, & même une inflammation funeste des intestins, & quelquefois, ce qui est beaucoup plus dangereux que la dysenterie ordinaire, le changement de la dysenterie san-

glante, en dysenterie blanche, & sans évacuation de sang.

SCHOLIE.

Il n'y a certainement rien de plus pernicieux que d'employer sur le champ contre la dysenterie les remédes capables de l'arrêter. Il est bien plus avantageux de corriger la matiere caustique par des remédes temperans, & adoucissans, & de la faire sortir tout d'abord par le vomissement, ou de la faire couler peu à peu par des laxatifs doux, ausquels on entremêlera l'usage exterieur, & interieur des balsamiques, & des fortifians.

XVII. Il n'y a pas de moyen moins sûr, que dis-je? plus pernicieux d'arrêter les évacuations de sang immoderés, que d'employer les forts astringens, parce qu'il ne manque presque jamais d'en arriver de trés-grands maux.

XVIII. On ne sera point surpris de ces suites funestes de l'usage des astringens, si l'on fait attention que les hemorrhagies sont toujours produites par des spasmes des parties internes, qui

causent un transport plus considérable du sang sur la partie par laquelle il s'échappe. Or puisque les astringens non-seulement n'arrêtent pas les mouvemens spasmodiques, & qu'au contraire ils les augmentent prodigieusement, il s'ensuit que leur usage doit augmenter les hemorragies; & c'est ce que j'ai vû souvent arriver; ou bien ils obligent le sang à se détourner vers d'autres parties, & de s'y porter avec impétuosité; ce qui fait qu'il cause de grands maux, s'il n'y trouve pas d'issuë.

XIX. Si l'on arrête tout-à-coup l'écoulement des régles au moins des astringens, il s'en ensuit ordinairement de grands resserremens, qui vont presque jusqu'à la suffocation, ou des palpitations de cœur, ou des douleurs de tête cruelles, ou des migraines insupportables; & lorsque le sang en conséquence se porte à l'habitude du corps, il cause des érysipeles; des rhumatismes, des goutes, des tumeurs; quelques femmes par l'application des astringens dans cet état sont tombées dans une suppression totale de leurs régles, dans la sterilité,

& même dans l'hydropiſie de matrice.

XX. L'écoulement immoderé des vuidanges étant arrêté ſur le champ, il en arrive les plus facheux accidens, comme l'inflammation de l'uterus, & la fiévre aiguë ; ou le trop grand reſſerrement des vaiſſeaux de la matrice y cauſe des varices ou il ſe forme des concrétions polypeuſes que les femmes appellent moles, ou l'interruption du mouvement circulaire du ſang dans les vaiſſeaux de cette partie produit des avortemens, ou des écoulemens continuels de ſang qui ſe font goutte à goutte, ou des déréglemens dans l'évacuation menſtruelle.

XXI. Il n'y a point d'évacuation qui ſe ſupprime ſi aiſément & ſi vîte, & en même-tems ſi dangereuſement par l'uſage des aſtringens, & des narcotiques, que l'hemorrhoïdale. Car les membranes, & les vaiſſeaux des inteſtins, & ſurtout du colon, qui eſt le plus charnu, & celui qui a les vaiſſeaux plus gros, venant à ſe reſſerrer, le ſang ſe détourne, & refluë ſur les autres inteſtins, où par ſa ſtagnation il cauſe des douleurs cruelles, des ſpaſmes, & des contractions ſpaſmodi-

ques, qui sont souvent suivis de grands maux, communément mortels, surtout s'il se porte trop de sang à la tête, & qu'il vienne à s'y arrêter. Car j'ai vû dans ce cas, & des délires, & des convulsions mortelles; quand il se jette sur le ventricule, il y produit des gonflemens, & même des spasmes, des inquiétudes dans les parties voisines du cœur, des vomissemens, des hocquets, & le froid des extrêmités. Il produit aussi dans quelques-uns de longues maladies; car l'engorgement, & l'obstruction des viscéres du bas ventre ouvre un chemin très-abregé à la cachexie, à l'hydropisie, & aux fiévres lentes & mésenteriques.

SCHOLIE.

Autant il est aisé d'arrêter promptement les flux menstruel, & hemorrhoïdal, autant y a-t'il d'embarras, & de difficulté à les rappeller, & à les faire rentrer dans l'ordre; & voici la raison de cette difference; c'est qu'à cause du resserrement des extrêmités des vaisseaux, & des parties par lesquelles passent les liqueurs qui doivent

couler,

couler, le mouvement de ces vaisſeaux, & des parties nerveuſes devient ſur le champ inverſe, & que ſa direction tourne du bas vers le haut, & du dehors au dedans, mouvement abſolument contraire aux loix de la nature, & qui ne peut durer longtems, ſans devenir habituel, & par conſéquent ſans qu'il ſoit très-difficile à changer; & c'eſt par cette raiſon que les maladies convulſives que cauſe la retention du ſang menſtruel, ou hemorrhoïdal, ſoit qu'elle arrive naturellement, ou qu'elle ſoit le fruit de quelque imprudence, ſont ſi opiniâtres, & preſque incurables; à moins qu'on n'y apporte dans le commencement les remédes convenables.

XXII. L'uſage des aſtringens eſt également pernicieux, lorſque le ſang ſe répand en abondance par l'ouverture de quelque vaiſſeau rompu dans les poumons. Car la contraction ſoudaine de ces vaiſſeaux amaſſe le ſang dans ce viſcere, ce qui augmente la difficulté de reſpirer, produit des obſtructions, des endurciſſemens dans les petits vaiſſeaux des poumons, & des concrétions polypeuſes dans les grands;

de ſorte que le crachement de ſang recommence aiſément, ou qu'il ſurvient une phthiſie, ou une fiévre hectique, cauſée par la corruption des poumons. Si l'on emploie différens moyens pour arrêter ſur le champ les hemorrhagies des narines, les adultes tombent aiſément dans des douleurs gravatives de la tête, le vertige, la dureté de l'oüie, & même l'apoplexie ; & les perſonnes plus jeunes ſont attaquées d'oppreſſion de poitrine, d'hemoptyſie, de difficulté de reſpirer, & même de phthiſie.

XXIII. Le vomiſſement de ſang ne s'accommode pas mieux de l'uſage des aſtringens ; car il eſt ſuivi d'inquiétudes, de cardialgies ſyncoptiques, de défaillances, ou de violens ſpaſmes dans les hypochondres, & les parties du voiſinage.

XXIV. Il eſt auſſi nuiſible d'arrêter imprudemment l'écoulement d'une féroſité impure, que les évacuations du ſang proprement dit. Les fleurs blanches m'en fourniront la preuve. Car rien n'eſt plus commun après leur ſuppreſſion que de voir la matiere corrompuë, venant à ſe jetter ſur la peau,

causer un pourpre chronique, & opiniâtre, rebelle même aux remedes les plus efficaces, à moins qu'on ne rappelle cette évacuation supprimée. Lorsque les fleurs blanches ont été arrêtées avec une espéce de violence, il arrive encore des gonflemens du ventre, des douleurs dans les lombes, & des fiévres lentes accompagnées d'engourdissemens des membres, & d'une grande lassitude par tout le corps.

XXV. La gonorrhée virulente causée par un coït impur est beaucoup plus malfesante, quand elle a été imprudemment arrêtée par les astringens. Car la matiere corrompuë étant repoussée vers les vaisseaux lymphatiques fait l'office de ferment, & gâte toute la masse de la lymphe, qu'elle corrompt de maniere qu'elle devient tenace, visqueuse, âcre, & caustique, & que venant à s'arrêter dans les parties glanduleuses, ou la surface de la peau, elle y cause de violentes douleurs, qui se font surtout sentir pendant la nuit, elle fait sortir des pustules du visage, produit des exulcérations dans differentes parties, des bubons dans les glandes inguinales, &

dans tout le corps une grande langueur, & une égale lassitude.

SCHOLIE.

Il n'est rien moins qu'aisé de corriger radicalement cette corruption universelle de la lymphe. Il est souvent besoin d'employer les plus forts remedes, & même les mercuriels bien préparés, afin que causant une plus violente contraction des glandes & des parties nerveuses, & fibreuses, la circulation de toute la lymphe s'accelere, & que la matiere de l'impureté maligne s'évacuë, ou par les glandes salivales, ou par celles des intestins, ou par les vaisseaux que la peau recouvre, ou enfin par tous ces excrétoires à la fois, ce qui est, sans contredit, le plus avantageux.

XXVI. On ne peut rien de plus imprudent que de repousser dans l'interieur du corps la matiere corrompuë, qui se porte à la peau dans toutes les autres maladies causées par l'impureté de la lymphe, ou de la sérosité, ou qui se jette sur les parties exterieures, comme il arrive dans l'érysipele, la

goute, les ulceres coulans, & la tigne de la tête, la goutte-rose, la galle, le pourpre, & les differentes espéces de pustules, & de taches. C'est cependant l'usage en pareil cas d'employer des linimens composés avec le mercure, le souffre, ou même des bains astringens, des purgatifs pris interieurement, ou des saignées ; tous remedes qui, causant un resserrement des vaisseaux cutanés, produisent très-souvent les accidens les plus fâcheux.

SCHOLIE.

En effet, suivant que la matiere maligne qui cause ces maladies, & qui prend le caractere d'un vrai poison, attaque les unes & les autres parties membraneuses, elle cause differens maux. Si elle se dépose dans la tête, ce sont souvent des migraines, des goutes serenes, des vertiges, des épilepsies, des phrénésies ; dans le gosier, des squinancies ; dans la poitrine, des asthmes, & des pleuresies ; dans le ventricule, des inquiétudes cardialgiques, & des inflammations, des vomissemens, des hocquets ; dans les in-

testins, des tranchées cruelles, des constipations; & dans tout le corps, des fiévres lentes, & même aiguës.

XXVII. Beaucoup d'experiences m'ont appris que les érysipeles, & même les douleurs de goute mal traitées par l'application exterieure de préparations de Saturne, ou l'usage interieur de médicamens qui détournent le sang de la peau, comme sont les purgatifs, ont dégéneré en sphacele mortel, surtout dans les corps remplis de sucs impurs.

XXVIII. Puis donc que l'usage des astringens pris interieurement, ou appliqués exterieurement est si dangereux, & même pernicieux dans un très-grand nombre de maladies, il est beaucoup plus prudent de s'en abstenir entierement, & d'entreprendre d'arrêter les évacuations, si elles sont excessives, par une méthode rationale; c'est-à-dire, en mattant la force des spasmes par des remedes convenables, en adoucissant la matiere qui cause les irritations, & en détournant vers d'autres parties les liqueurs qui se portent avec trop d'impetuosité vers celle qui est sujette à l'écoulement.

CHAPITRE VII.

De la naissance des Maladies, surtout épidémiques, à cause des vices de l'air, & des obstacles à la liberté de la transpiration.

I. UNE experience certaine, & invariable, fait foi qu'il n'y a rien dans la nature qui cause des changemens plus subits dans les mouvemens & les fonctions du corps animé, que les changemens de l'air, si l'on en excepte cependant les passions de l'ame, & les poisons. Ces changemens influent même sur la vigueur de l'ame.

SCHOLIE.

L'air, suivant le témoignage d'Hippocrate, *a beaucoup de part à tout ce qui arrive au corps, & doit être regardé comme l'auteur & le maître de la vie & des maladies.* (a) Car il n'y a rien qui ait tant

(a) *Aer maximus est in omnibus quæ corpori accidunt, & vita & morborum auctor, & dominus.* Hipp. *Lib. de flatib.* §. 4. & 6.

de force pour changer l'état des fluides & des solides. Aussi les changemens d'air sont-ils suivis de differentes maladies.

II. On voit que, l'air étant serain, pur, & temperé, comme il arrive quand il souffle des vents d'Orient, ou que le vent est au Nord-Est, ou au Nord-Ouest, & quand l'air est réellement temperé en lui-même, & égal, l'esprit, & le corps s'en trouvent beaucoup plus forts, & que les hommes sont plus sains, plus en état d'exécuter toutes les fonctions du corps, & de l'esprit, & même de travailler à la propagation de leur espece. Au contraire, quand l'air est chargé de nuages, brouillé, ou pluvieux, comme il arrive quand il souffle long-tems des vents humides, & légers, tels que ceux d'Occident, non-seulement le corps tombe dans un état de paresse, & de langueur, mais l'esprit s'émousse, l'on est souvent attaqué de tristesse sans sujet, & l'appetit se perd.

III. Nous avons remarqué que les corps sont plus robustes, & plus alertes, le sommeil plus tranquille, & l'appetit meilleur, & que les malades,

ou ceux qui ſont ſeulement incommodés ſe rétabliſſent plus promptement lorſque l'air eſt ſerain, pur, & un peu froid, & lorſque le vif argent eſt fort haut dans le Barometre; & même que les cures ſont plus heureuſes, & les operations des remedes plus avantageuſes; & des obſervations réfléchies nous ont appris qu'un air brouillé, humide, chargé de nuages, pluvieux, & qui n'eſt point en état de faire monter le mercure bien haut, produit les effets contraires.

SCHOLIE.

J'ai ſouvent remarqué que les Malades dont la maladie étoit au déclin n'ont pû rattraper le ſommeil tranquille, l'appetit, & la vigueur de l'ame, & du corps, tant que le mercure a été bas dans le Barometre; mais dès qu'il a remonté, la langueur s'eſt paſſée, & les forces ont commencé à revenir.

IV. Il ne faut point douter que les quatre ſaiſons de l'année, les differentes conſtitutions de l'air, la differente ſituation des païs, & les vents auſquels ils ſont expoſés, ne cauſent des

maladies qui leur ſont propres, & ordinaires.

SCHOLIE.

Il n'y a point d'ancien Medecin qui ait traité cette matiere mieux qu'Hippocrate, qui non-ſeulement dans la troiſiéme Section de ſes Aphoriſmes fait l'énumeration des differentes maladies que produiſent les differentes ſaiſons; & les changemens de l'air, & des vents, mais qui apprend à prédire, & connoître par la diſpoſition du tems les maladies préſentes & futures.

V. Il faut diſtinguer deux ſortes d'air également néceſſaires à la conſervation de la ſanté & de la vie dans l'état d'integrité; l'un eſt l'air interne, qui eſt contenu dans toutes les liqueurs du corps, ou, pour ainſi dire, dans tout le corps; l'autre eſt l'air exterieur, qui environne tous les corps, & qui les enveloppe de toutes parts. Le premier par ſon reſſort, & ſa force expanſive, agit ſurtout ſur les ſolides, & les fluides; le ſecond, par ſa peſanteur, & ſa preſſion, conſerve l'équilibre, & empêche la trop grande ex-

panſion du reſſort de celui de dedans.

VI. Il y a beaucoup d'air contenu dans toutes les liqueurs des animaux, dans le ſang, la lymphe, le lait, la bile, les œufs, l'urine; & differentes experiences prouvent qu'on l'en peut faire ſortir par le moïen d'une pompe. Quand il eſt renfermé dans les vaiſſeaux, il dilate le ſang, & les autres liqueurs de la même maniere qu'il fait celle du Thermometre, & leur fait occuper un eſpace plus grand; & de même le froid les condenſe, & les réduit à un moindre volume.

VII. Le fluide de l'air étant intimement mêlé aux alimens liquides, & ſolides, & ſe trouvant dans l'eau même en très-grande quantité, il ne faut plus demander comment l'air entre dans le corps.

SCHOLIE.

Non-ſeulement l'eau, mais même toutes les liqueurs renferment beaucoup d'air, qui ſort en forme de bulles dans la machine pneumatique, & qui a aſſez de force pour faire monter le mercure; pourquoi donc ne paſſe-

roit-il pas dans le chyle, & dans le sang? Nous avons souvent vû dans des dissections les grands vaisseaux remplis d'air, & vuides de sang. Je ne doute pas aussi que ce ne soit la force expansive, & la chaleur des parties d'air contenuës dans le sang qui cause la sortie d'une si grande quantité de vapeurs qui s'exhalent tous les jours des corps vivans. Cette verité n'étoit point inconnuë à Hippocrate; car voici ce qu'il dit, *il faut qu'il entre beaucoup d'air quand on prend des alimens. Car tout ce qu'on boit, & qu'on mange, fait entrer de l'air dans le corps; ce qui se prouve clairement par les rots que forme en se dégageant l'air qui est renfermé en dedans.* (a) Il est donc très-important de manger dans un air pur, clair, & serein. Car tel est l'air dont nous sommes environnés, tel est celui qui entre dans le corps avec les alimens liquides, & solides; & qui se mêle avec ses liqueurs. C'est une observation très-curieuse, que la clarté

(a) *Ciborum ingestione necesse est & multum spiritum ingredi; omnia enim qua eduntur & bibuntur spiritus in corpus inferunt; id quod manifestum est per eructationes erumpente aëre incluso.* Hipp. *Lib. de flatib.* §. 9.

du vin dans les tonneaux varie ſuivant les changemens de l'air & des vents : pourquoi donc feroit-on difficulté de croire que la diſpoſition du ſang, & des autres liqueurs du corps change auſſi par les changemens de l'air exterieur ?

VIII. Quoique l'air dans l'inſpiration ne traverſe que les veſicules des poumons pour ſe mêler avec le ſang, il eſt cependant indubitable, ſelon moi, que la matiere chaude étherée qui lui eſt mêlée, non-ſeulement paſſe par les poumons dans le ſang, mais même par les pores de tout le corps. En effet, il eſt certain que la chaleur de l'air augmente celle du corps. D'ailleurs, ſi cette même chaleur paſſe bien à travers les pores des Thermometres pour rarefier la liqueur qui y eſt contenuë, pourquoi n'en arriveroit-il pas autant dans les corps des animaux qui ne ſont pas auſſi durs, & auſſi compacts que le verre ?

IX. L'air, & l'éther agiſſent de deux manieres differentes. Car, 1°. celui qui eſt mêlé dans les liqueurs les plus ſubtiles du corps, à raiſon de ſa force expanſive, donne aux fibres élaſ-

tiques de la force, de la tenſion, & la vertu de ſe contracter, & celui qui ſe trouve dans les fluides les plus épais, & dans le ſang, aide l'expanſion des vaiſſeaux. L'air expanſif, & chaud, ſert encore à mêler entierement, & à agiter les liqueurs vitales, & à aider la tranſpiration. Et celui qui enveloppe le corps, par ſa peſanteur, tient en équilibre l'air interieur, & empêche qu'il ne ſe faſſe une trop grande dilatation des vaiſſeaux, & une trop grande rarefaction, & évaporation des liqueurs.

X. La circulation moderée des fluides, qui entretient la vie, & la tranſpiration dépendent donc principalement de l'équilibre de l'air interieur, & exterieur, & de leur proportion.

SCHOLIE.

Car lorſqu'on eſt dans un air trop chaud, & trop rarefié, la trop grande dilatation, & la trop grande chaleur des liqueurs cauſe une tranſpiration trop abondante ; & ſi cette rarefaction eſt exceſſive, comme il arrive quand on prend des bains trop chauds, la trop grande dilatation des oreilles

du cœur arrête tellement sa contraction, qu'il arrive quelquefois une syncope. C'est par la même raison que les animaux meurent dans le vuide. Car l'air pesant de l'atmosphere aïant été pompé, l'air interieur rarefie si fort le sang, & le sang le cœur, & les vaisseaux, qu'ils ne peuvent se contracter comme ils devroient, ce qui interrompt totalement le mouvement du sang, & termine la vie.

XI. Puisque notre corps est entierement composé de vaisseaux, & percé d'une infinité de pores, & qu'il se fait un mouvement, & une circulation continuelle de liqueurs qui bouillonnent sans cesse, il ne faut pas s'étonner qu'il en sorte une prodigieuse quantité de corpuscules très-déliés, composés d'eau, & d'air, ou de sels, & de souffres, tantôt en maniere de vapeur, tantôt sous une forme humide.

Scholie.

Tout le monde convient que tout le corps humain transpire, & respire. Galien, dans son Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate dit, qu'*il*

n'y a personne qui ne tombe d'accord qu'il sort des exhalaisons des corps des animaux, & que cela se fait par des ouvertures imperceptibles. (a) Il sort aussi des narines, de la bouche, & des bronches des poumons une grande quantité d'exhalaisons qui sont sensibles quand l'air est froid.

XII. La quantité des exhalaisons qui sortent par la transpiration est si considérable, que, suivant le calcul de Sanctorius, elle surpasse celle de toutes les autres excrétions réunies, & que sa proportion avec le liquide qui sort par les intestins est comme de 4 à 1; c'est-à-dire, que pendant que la peau laisse sortir vingt-quatre onces de liqueur, il n'en sort que six par les intestins.

SCHOLIE.

Jacques Sylvius assure aussi que la matiere de la transpiration insensible surpasse de beaucoup celle qui sort par la vessie, & les intestins, de sorte que de huit livres d'alimens qu'on prend

(a) *Nemo est qui non consentiat difflari animantium corpora; idque fit per sensui occulta foramina.* Galen. *Commentar. in* Hipp. *Aphor.* 15.

par jour, cinq ſortent par les pores. Il eſt cependant bon de ſavoir qu'il ne faut pas faire de ce principe une regle générale ; car la tranſpiration eſt plus abondante dans un air chaud, que dans un païs voiſin du Septentrion. On s'étonnera peut-être qu'on ne trouve, que je ſache, ni dans Hippocrate, ni dans Celſe, aucun remede indiqué pour exciter les ſueurs, & qu'on ne parle des ſueurs que comme ſignes prognoſtiques. Je m'imagine que la raiſon de ce ſilence eſt que dans les païs chauds, tels que la Grece, les ſueurs ne ſont que trop abondantes naturellement, & que le ventre y eſt plus reſſerré.

XIII. Il y a deux cauſes de la tranſpiration, c'eſt-à-dire, de l'excrétion qui fait ſortir chaque jour une ſi grande quantité de matiere de la ſubſtance tubuleuſe, & poreuſe de la peau; la premiere eſt l'abord continuel aux tuïaux excrétoires de la peau du ſang qu'y pouſſe la contraction du cœur, & des vaiſſeaux, & la ſeconde eſt la chaleur interne, dont la force expanſive, ſuffiſament prouvée par le Thermometre, rarefie les liqueurs, ouvre les po-

res, & résout les liqueurs en vapeurs très-déliées.

XIV. Donc, plus les solides pousseront violemment les fluides à l'habitude du corps, & plus la circulation sera accelerée, plus il sortira d'humidité vaporeuse, à moins que la superficie de la peau ne soit trop serrée ; & par conséquent il est très-certain que tout ce qui accelerera le mouvement progressif, & circulaire du sang, augmentera aussi la transpiration.

SCHOLIE.

C'est par cette raison que nous voïons le travail, & l'exercice du corps augmenter le pouls, la chaleur, & la transpiration. On remarque aussi que les remedes qui excitent la sueur font le même effet à cause de l'augmentation qu'ils causent dans le mouvement du pouls. Et comme dans les tems clairs, & sereins, le mouvement de toutes les fibres est plus vif, & que la circulation des liqueurs est plus rapide, il n'y a point de doute que la transpiration ne se fasse mieux.

XV. Il paroît qu'il faut distinguer

deux especes de transpirations; l'une qui se trouve accompagnée de trop de chaleur interne, & de secheresse de la peau, telle qu'elle est dans la force des fiévres, lorsque les vaisseaux sont étranglés, & que les canaux de la peau sont retrécis : celle-ci est moins amie de la nature, parce que l'excès du mouvement progressif, & intestin du sang, non-seulement détruit sa temperature, mais le consomme, & enfin épuise la substance des forces : l'autre, qui arrive par une chaleur moderée, & la dilatation des tuïaux que la peau recouvre, est une humidité vaporeuse qui gonfle, & ramollit la peau; & celle-ci est très-salutaire, parce qu'elle emporte les liqueurs superfluës, & épuisées, & conserve celles qui entretiennent la vie dans la temperature, la proportion, & le mélange convenables. Cette transpiration seche, & trop chaude, arrive dans l'état contre nature, & la vaporeuse, & moderée arrive dans l'état de santé.

XVI. Il est certain, même suivant les experiences journelles, que la transpiration, & la sueur sont plus abondantes à proportion de la chaleur, de

la rarefaction, & de la tenuité de l'air: aussi pendant l'Été, & surtout dans la grande ardeur du Soleil les corps dégoûtent-ils de sueur; ce qui arrive aussi quand on entre dans des bains chauds, ou dans des étuves.

SCHOLIE.

Sanctorius a eu raison de dire dans son Chapitre *de l'Air*, *Aphor XXIII*. que les corps sont moins pesans l'Été que l'Hiver. Car la matiere étherée, qui cause la chaleur, est très-déliée, se rarefie extrêmement, & causant une grande agitation intestine dans les liqueurs, résout aisément l'humidité des vapeurs.

XVII. Rien n'est plus avantageux pour entretenir la santé dans son état d'intégrité, que la liberté de la transpiration, que cause l'égalité, & la vitesse, ou mouvement circulaire du sang, parce qu'elle dépure les liqueurs vitales d'une infinité de parties superfluës, impures, & capables de causer leur corruption, ce qui les rend d'autant plus propres à maintenir, & entretenir les forces. Aussi quand la trans-

piration eſt libre, le corps, & l'eſprit ont-ils toute la legereté néceſſaire pour s'acquitter de toutes leurs fonctions.

XVIII. La liberté de la tranſpiration garantit le corps d'une très-grande quantité de maladies, & contribuë beaucoup à ſurmonter celles qu'elle n'a point prévenuës.

SCHOLIE.

Nous avons fait toucher au doigt dans le Chapitre précedent, que la ſuppreſſion des évacuations, & la retention des parties excrementeuſes, eſt une des principales cauſes des maladies; s'il eſt donc certain que les plus mauvaiſes impuretés excrementeuſes ſortent par la tranſpiration, & que cette excretion eſt la plus conſidérable de toutes, & ſurpaſſe la maſſe de celles qui ſe font par tous les autres couloirs, il s'enſuit que ſa diminution cauſe beaucoup de maladies. Primeroſe a donc grande raiſon de dire dans on Traité *des Erreurs populaires* Ch. II. *il eſt preſque impoſſible de tomber dans des maladies graves, ou dangereuſes, quand le corps tranſpire bien, & qu'il eſt libre d'em-*

barras, & *ouvert*. (a) Et c'eſt avec ſa juſteſſe ordinaire qu'Hippocrate avance dans ſon Traité *des Alimens*, que l'on jouit d'une ſanté d'autant meilleure, ou qu'on parvient d'autant mieux à ſon rétabliſſement, que l'on tranſpire plus, & qu'au contraire on ſe rétablit d'autant plus difficilement, qu'on tranſpire moins. On remarque auſſi que dans l'Été, où la tranſpiration eſt plus abondante, il y a moins de malades, & peu de morts. Les ſpaſmes qui attaquent les hypochondriaques, les douleurs qui tourmentent les gouteux, s'appaiſent preſque entierement, ou ſe ſuſpendent pendant cette ſaiſon. Il n'y en a point, où les vieillards, qui ſont le rendez-vous des infirmités de toute eſpece, ſe portent mieux que dans celle-là. Les fiévres quartes opiniâtres, & les autres maladies qui ont long-tems fatigué, maladies cauſées ordinairement par les obſtructions des viſceres, diminuent en Été, ou même ceſſent entie-

(a) *Vix fieri poteſt ut ille cujus corpus optime tranſpirat, liberum, ac patens eſt, in morbos graviores, & periculoſiores incurrat.* Primeroſ. *Lib. III. de erroribus vulgi. c.* 3.

rement. Rien auſſi n'eſt plus commun que de voir le parfait rétabliſſement de la tranſpiration, ſuivi de la gueriſon des plus dangereuſes maladies, & la liberté de cette évacuation être cauſe que les perſonnes maigres ſe rétabliſſent plus aiſément que les graſſes, & celles qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe.

XIX. Les maux que cauſe une longue ſuppreſſion de la tranſpiration ſont des maux très-graves, & très-dangereux. Car de-là vient l'augmentation des liqueurs impures, la diſpoſition à la corruption, & à la putrefaction, enfin la génération de maladies univerſelles, comme fiévres, & cachexie, qui prennent même un caractere de malignité.

SCHOLIE.

Les expériences anciennes s'accordent ſur ce point avec les modernes. Voici ce qu'Hippocrate dit ſur ce ſujet. *Tout ce qui reſte dans le corps de l'excrétion* (qui ſe fait par la peau) *non-ſeulement nuit à tout le corps, mais en particulier à la partie, où s'eſt arrêtée cette humidité. Car loin d'être avantageuſe au corps, elle en eſt*

ennemie. En effet, toute matiere qui est en repos, & n'a pas sa circulation, s'échauffe, & échauffe tout ce qui vient s'y mêler; c'est ce qui cause une chaleur de tout le corps, & une fiévre violente. (a) Galien dit en cent endroits de ses Ouvrages, que *la suppression de la transpiration cause des fiévres, & la corruption des liqueurs.* (b) Sanctorius dans l'Aphorisme X. de la premiere Section de *sa Medecine statique*, dit que, *si la balance nous apprend que la transpiration est arrêtée, ou bien elle deviendra plus abondante les jours suivans, ou quelque autre évacuation sensible augmentera, ou bien il surviendra cachexie, ou fiévre.* (c) & dans le XLIII. Aphorisme, *la suppression de la*

(a) *Quidquid ab excretione* (puta cuticulari) *intus remanserit, nec solum corpori laborem exhibet, sed ei parti quæ humiditatem suscepit; non enim commoda est corpori, sed infesta; circuitum enim non habens materia quiescens calefit tum ipsa, tum quæ allabuntur, & inde totum concalescit corpus, & febris fortis inducitur.* Hipp. *Lib. II. de Diæta.*

(b) *A libero transpiratu impedito febres fiunt, & succi corrumpuntur.* Galen. *passim.*

(c) *Si ex statico deprehenditur impeditam esse perspirationem, diebus sequentibus vel succedet plenior perspiratio, vel aliqua sensibilis evacuatio, vel cachexia, vel febris.* Sanctor. *Medecin. stat Sect. I. Aph.* 10.

transpiration

tranſpiration accoûtumée, prognoſtique une putrefaction future, à moins qu'elle ne ſorte en forme d'urine, ou de ſueur. (a) Mais ces maladies viennent beaucoup plus promptement, & ſont beaucoup plus dangereuſes, ſi les autres excrétions ordinaires, & ſalutaires qui ſe ſont par les inteſtins, la veſſie, la matrice, les veines hemorrhoïdales, diminuent, ou ſe ſuppriment entierement.

XX. Il eſt très-vraiſemblable que les maladies particulieres à toutes les ſaiſons ont pour cauſe la ſuppreſſion de la tranſpiration. Car Hippocrate dans l'Aphoriſme XX. de la III. Section, & Celſe au Chapitre I. du IIe. Livre, d'accord avec l'experience, nous apprennent que le Printems fait naître aiſément des folies, des hémorrhagies, des épilepſies, des ſquinancies, des goutes, des rhumes de cerveau, des toux, des ophtalmies, des abſcès, des puſtules, des rhumatiſmes, des petites veroles, des rougeoles, des fiévres catarrheuſes, & même des fiévres ſynoques.

(a) *Conſuetum perſpirabile retentum, ſi non in lotium vel ſudorem faceſſit, indicat futuram putredinem.* Ibid. *Aph.* 43.

SCHOLIE.

Voici comme je conçois que le Printems produit des maladies. La plus grande quantité d'alimens, & d'alimens indigeſtes qu'on prend pendant l'Hiver, l'air moins traitable qu'on reſpire en cette ſaiſon, & la vie plus ſédentaire qu'elle oblige de mener, ſont cauſes qu'il s'amaſſe une plus grande quantité de ſang, & que ce ſang eſt plus chargé d'impuretés. Dans le commencement du Printems l'air eſt ſujet à de très-grandes inégalités, & variations; tantôt c'eſt de l'humidité, tantôt de la chaleur, tantôt du froid, tantôt du vent; de maniere que l'élévation du mercure change quelquefois quatre fois par jour dans le Barometre, ce qui arrive ſurtout au mois de Mars, mois redoutable pour le nombre de maladies & de morts qu'il cauſe ordinairement. Joignés à cela que, l'air venant à s'échauffer, l'humidité qui a long-tems croupi ſur la terre pendant l'Hiver, commence à ſe réſoudre en vapeurs putrides, & corruptibles; il n'eſt donc pas ſans danger, ſurtout quand on eſt d'un

tempérament délicat, de voyager, ou d'être long-tems exposé à cette espéce d'air. Car rien ne fait plus de tort à la vertu élastique des fibres qui composent le tissu du cœur, & des vaisseaux, lesquels ont cependant l'administration des fluides; rien aussi n'est plus préjudiciable au ton, & au ressort de la peau, que de pareilles variations de froid, de chaud, d'humidité; aussi le rallentissement de la circulation du sang, & la diminution de la transpiration, qui en sont les suites, produisent-ils la plethore, & l'impureté, qui sont les causes prochaines des maladies, & des mouvemens maladifs.

XXI. Les maladies ordinaires en Été, qui, suivant l'enumeration qu'en fait Hippocrate dans l'Aphorisme XXI. de la III. Section, sont principalement des fiévres ardentes, choleriques, bilieuses, tierces continuës, & intermittentes, ne sont point les effets directs, & immediats de la sécheresse, & de la chaleur, mais plutôt de l'air froid, & humide qui regne la nuit, & le matin, lequel resserre la peau, & retient dans le corps des impuretés bilieuses, & sulphu-

reuſes qui contiennent beaucoup de chaleur.

SCHOLIE.

L'Été par lui-même eſt une ſaiſon très-ſalutaire, parce que la tranſpiration eſt fort libre; &, s'il cauſe des maladies, ce n'eſt qu'à raiſon de l'imprudence avec laquelle on expoſe trop long-tems des corps trop échauffés par la chaleur à l'air du ſoir, qui eſt trop froid, & qui eſt d'autant plus nuiſible qu'on demeure dans des lieux plus bas, dans des fonds, ou dans des païs marécageux. C'eſt ce qu'atteſtent les plus exactes expériences. Or j'ai ſouvent remarqué que cette diſpoſition de l'air non-ſeulement arrête la tranſpiration, mais reſſerre le ventre, & que, s'il y a des crudités dans les premiéres voies, à l'occaſion d'un mauvais régime, les fiévres ſont à la porte, & pour l'ordinaire accompagnées dans ce tems d'une très-grande chaleur.

XXII. Suivant le conſentement unanime des plus habiles Médecins, en ce point d'accord avec l'expérience, l'Automne eſt la ſaiſon qui produit le plus de maladies, & cela ſeulement à

cause des fréquentes variations, & inégalités de l'air, tantôt froid, tantôt humide, tantôt chaud, & de plus chargé de beaucoup de vapeurs de différente nature; ce qui diminuë le ressort des fibres, & par conséquent la liberté, & la vigueur de la circulation du sang, & de la transpiration, & augmente par conséquent l'impureté des liqueurs.

SCHOLIE.

Celse a très-bien parlé à ce sujet dans le Chapitre IV. du premier Livre, où il entre parfaitement dans notre idée. *L'Automne*, dit-il, *est très-dangereux par rapport aux variations de l'air. Il ne faut donc point s'y exposer sans habits, ou sans chaussure, surtout dans les jours un peu froids, ni dormir la nuit à l'air, ou du moins il faut se bien couvrir.* (a) Il ajoûte dans le second Livre Chap. I. *le tems de l'Automne fait mourir ceux qui sont épuisés par de longues maladies, ou par les chaleurs de*

(a) *Ob Autumni varietatem periculum maximum est. Itaque neque sine veste, neque sine calceamentis prodire oportet, præcipueque diebus frigidioribus, neque sub divo dormire, aut certe bene operiri.* Cels. *Lib.* I. *c.* 4.

l'Eté précédent ; il donne aux autres de nouvelles maladies, souvent même très-opiniâtres, & surtout la fiévre quarte, qui se prolonge quelquefois pendant tout l'Hiver. (a) On peut voir l'énumeration des maladies d'Automne dans l'Aphorisme XXI. de la III[e] Section des Aphorismes d'Hippocrate.

XXIII. Les maladies que l'Hiver produit sont certainement causées par la rigueur du froid, sec, ou humide, qui dans ces deux états empêche également la transpiration. De là viennent en effet les pleuresies, les péripneumonies, les rhumatismes, les fluxions, les goutes, les douleurs aiguës, & les maladies qui attaquent la tête pendant cette saison, & dont on peut voir le catalogue dans l'Aphorisme XXIII. de la Section ci-dessus citée. Car la force resserrante des grands froids non-seulement empêche la transpiration, mais porte les liqueurs, &

(a) *Autumnale tempus & diutinis malis fatigatos, & ab æstate etiam proxima, pressos interimit, & alios novis morbis conficit, & quosdam longissimis implicat, maximeque quartanis, quæ per hiemem quoque exerceant.* Cels. *Lib.* II. *c.* I.

les fait tourner avec impetuosité vers la poitrine, la tête, & même les membres, & les extrêmités; ce qui produit des stagnations d'humeurs opiniâtres, & de dangereuses obstructions des petits vaisseaux par d'épaisses humeurs qui y sont resserrées.

SCHOLIE.

L'effet du froid sur la peau est sensible même aux ïeux. Car elle devient dure, séche, raboteuse, & serrée, de mollette qu'elle étoit auparavant, elle s'éleve en tubercules, & ses vaisseaux disparoissent. Et comme c'est la nature du froid d'épaissir, & condenser les liqueurs, & d'endurcir tous les solides, il est tout naturel de conclurre qu'il produit le même effet sur les parties de notre corps.

XXIV. Il y a deux sortes de froids, l'un sec, & l'autre humide; qui tous deux agissent sur le corps d'une maniere qui leur est particuliere. L'un qui vient du Nord rend l'air très-pressé, & très-serré, & que la chaleur rarefie; l'autre arrive surtout lorsqu'il souffle des vents du Midi, ou de l'Orient équinoctial. Le premier, à raison

de ſon grand reſſort fait monter le mercure dans le tube de Toricelli ; & le ſecond, comme moins élaſtique, le fait deſcendre.

XXV. Un froid ſec, pur, ſerein, & qui n'eſt point accompagné d'humidité, rend les corps plus agiles, & plus alertes, parce qu'il fortifie le reſſort des fibres qui font mouvoir les fluides. Auſſi ne fait-il point de tort aux perſonnes en ſanté, pourvû qu'on ſoit ſuffiſament couvert. Au contraire il ne fait qu'augmenter la force, & la tenſion des parties ſolides.

SCHOLIE.

C'eſt par cette raiſon que ceux qui habitent les païs ſeptentrionaux ont le corps ſain, robuſte, & quarré, ſont moins ſujets aux maladies, & vivent plus long-tems. C'eſt auſſi par la même raiſon que lorſqu'en Hiver le froid eſt ſerein, & égal, on a l'eſprit, & le corps plus légers, qu'on a plus d'appétit, & qu'on digere mieux, verité qui étoit comme d'Hippocrate, qui dit qu'*en Hiver les eſtomacs ſont plus chauds*. (a) Car un air ſerein, & froid, ſe mêlant

(a) *Ventres hieme calidi*. Hipp. *Aph*.

avec les fluides de l'interieur du corps, s'y rarefie notablement, & par ce moïen augmente beaucoup le mouvement des solides, & la velocité de la circulation des fluides.

XXVI. Un froid sec causé par les vents du Nord est nuisible aux personnes qui ont les parties nerveuses, & membraneuses roides, ou attaquées de douleurs, ou de spasmes; aussi aigrit-il toutes les maladies spasmodiques, & réveille-t'il aisément celles qui sont assoupies. Il est aussi nuisible aux personnes maigres, & extenuées, aux personnes délicates, & à ceux qui ne sont en convalescence que depuis peu de tems.

SCHOLIE.

Personne n'ignore qu'il y a trop de tension, & de contraction dans les parties nerveuses attaquées de spasmes, & de douleurs; donc, puisque le froid resserre encore les parties solides, puisqu'il les roidit, & les durcit, il n'est pas étonnant qu'il augmente toutes les douleurs, les convulsions, les tiraillemens, & les roideurs. Hippocrate dans les Aphorismes XVII.

XVIII. & XX. de la cinquiéme Section regarde le froid comme contraire aux nerfs, & aux maladies nerveuſes. *Nous remarquons*, dit auſſi Celſe, *que le vent du Nord cauſe la toux, l'enrouement, la conſtipation du ventre, la ſuppreſſion de l'urine; qu'il produit des friſſons, & des douleurs dans le côté, & la poitrine; & cependant qu'il durcit les corps en ſanté, & les rend plus légers, & plus agiles.* (a) Les accidens qui tourmentent ſi cruellement les hypochondriaques, augmentent ordinairement par le froid, parce qu'ils reconnoiſſent pour cauſe une contraction ſpaſmodique des parties nerveuſes. Rien n'eſt plus propre à cauſer des douleurs aux perſonnes attaquées de gravelle dans le tems qu'elles ſont plus tranquilles, qu'un froid vif qu'elles ſentiront ſur les reins. Il n'y a rien qui cauſe ſi ſouvent des rechûtes aux perſonnes convaleſcentes de fiévres, ou de douleurs, qu'un froid

(a) *Animadvertimus quoque aquilonem tuſſim movere, fauces exaſperare, ventrem aſtringere, urinam ſupprimere, horrores excitare, item dolorem lateris & pectoris; ſanum tamen corpus ſpiſſare, & mobilius atque expeditius reddere.* Celſ. *Lib. II. c.* 1.

cauſé par les vents du Nord. Une obſervation digne d'être écrite, c'eſt que le froid ſec augmente la difficulté qu'ont les aſthmatiques à reſpirer, & que le froid humide, & léger la diminuë.

XXVII. Le déſavantage qu'a le grand froid, c'eſt qu'à raiſon de la forte tenſion, & contraction des fibres, & des vaiſſeaux, il concentre les liqueurs dans l'interieur du corps, & les fait revenir de l'habitude vers le centre, & qu'en empêchant l'égalité, & la liberté du mouvement circulaire du ſang, & des liqueurs dans les petits vaiſſeaux de l'exterieur, il produit de graves, & dangereux engorgemens, ſurtout dans les parties les plus foibles, des replétions de vaiſſeaux, & des ſtaſes ; & ſtagnations toujours mortelles.

XXVIII. C'eſt pourquoi plus les vaiſſeaux ſont pleins de ſang pur, ou impur, plus le froid fait des impreſſions ſenſibles, quand on ne s'en garantit pas.

SCHOLIE.

Le froid eſt ſurtout très-nuiſible aux

plethoriques, aux cachectiques, aux corps cacochymes, aux personnes grasses & replettes : car non-seulement il intercepte chez eux la liberté de la transpiration, mais il repousse, non sans danger, les liqueurs vers les parties interieures. Aussi les Observations nous apprennent-elles que dans ces dispositions, tout froid, soit sec, ou humide, cause très-facilement, & très-promptement differentes maladies de la tête, comme le mal de tête, le vertige, des affections soporeuses, l'apoplexie, la paralysie, le tintement d'oreille, la dureté de l'oüie, des obscurcissemens des ïeux, des inflammations de cette partie, & rien ne cause aussi aisément des rhumes de cerveau, des enchifrenemens, des enrouemens, des toux, des pleuresies, des peripneumonies, & même l'asthme humide, qu'un froid cuisant reçu dans la poitrine, & rien ne produit mieux que le froid des tiraillemens douloureux, des pointillemens, ou des rhumatismes dans les membres.

XXIX. Le froid humide paroît plus contraire à la santé du corps, que le froid sec, parce que non-seulement

il épaissit beaucoup les liqueurs, & obstrue les petits passages, mais il relâche à raison de son humidité le ton des fibres, & par une suite nécessaire retarde la circulation de toutes les liqueurs, diminue par conséquent la transpiration, & augmente la quantité, & l'impureté des liqueurs. L'atmosphere de l'air étant froide, & humide, contribue donc beaucoup à la génération des maladies, quand cette disposition dure long-tems, au lieu que l'air étant sec, & froid, donne plus de mouvement aux humeurs, & les rend plus actives.

XXX. Il n'y a rien de si contraire, & de si préjudiciable à la santé, & à la conservation du corps, que trop d'humidité froide, ou chaude, parce qu'en causant un relâchement aux fibres, elle diminue leur tension, & leur ressort ; ce qui produit un rallentissement du mouvement progressif des liqueurs, qui ne peut venir à s'augmenter, que la plethore, & l'impureté des liqueurs ne prennent de nouveaux accroissemens.

SCHOLIE.

On ne peut donc éviter avec trop de ſoin l'humidité froide quand on eſt d'un tempérament foible, lorſque la circulation eſt lente, & que la tranſpiration eſt interceptée, quand on a l'habitude du corps trop lâche, & trop ſpongieuſe, lorſqu'on eſt enfant, femme, vieillard, qu'on s'écarte des loix de la tempérance, qu'on mange beaucoup, qu'on fait trop d'uſage des acides, qu'on s'abſtient de tout exercice, qu'on dort beaucoup, & qu'on eſt plongé dans une profonde triſteſſe. Mais l'humidité froide eſt un vrai poiſon pour les cachectiques, les hydropiques, ceux qui ont aux pieds des tumeurs édemateuſes, les aſthmatiques, les femmes enfin qui approchent du période de leurs régles, celles qui ſont groſſes, ou celles qui ſont en couches.

XXXI. C'eſt une experience certaine, & invariable, qu'en quelque tems de l'année que regne une diſpoſition humide de l'air, il regne auſſi beaucoup de maladies, & que les fonds, & les lieux humides, & en-

tourés de marais, ou sans cesse couverts de brouillards, sont extrêmement propres à engendrer des fiévres, & des corruptions dans les liqueurs.

XXXII. Rien ne contribue plus, & n'a plus de force pour causer des maladies épidémiques de diverses especes qu'un tems long-tems humide, pluvieux, couvert, & en même-tems calme, surtout lorsqu'ensuite le vent du Nord amene le froid, ou qu'il vient de grandes chaleurs. Si cette combinaison se rencontre l'Automne, ou le Printems, & la naissance des maladies épidemiques est encore beaucoup plus infaillible.

SCHOLIE.

Des Observations exactes nous apprennent comme une verité constante, qu'un Hiver doux, & pluvieux étant suivi d'un commencement de Printems froid, & encore plutôt qu'un Printems très-humide, chargé de brouillards, & pluvieux, sans vents, suivi d'un froid subit, enfin qu'un Automne trop humide venant à être remplacé par un froid rigoureux, on peut être sûr qu'il y aura des maladies épi-

demiques. Il en arrive autant ſi un froid humide ſuccede à un Été brûlant, ou ſeulement à des jours fort chauds. Il n'y a auſſi rien de plus commun que de voir attaquer de peſanteur du corps, & de catarrhes, ceux qui paſſent tout d'un coup d'un lieu fort chaud dans un autre fort froid, ou d'un endroit fort froid dans un endroit fort chaud. En quoi l'on ne trouvera rien de ſurprenant quand on ſaura que rien n'eſt plus contraire à la juſte tenſion de la peau, d'où dépend la liberté de la tranſpiration, & que rien ne la détruit plus puiſſament, qu'un paſſage ſoudain d'un air chaud à un air froid, ou d'une trop grande humidité à une trop grande chaleur. Car comme l'excrétion inteſtinale dépend de l'intégrité, & de l'égalité de la tenſion, & du mouvement periſtaltique des inteſtins, l'excretion de la matiere tranſpirable, qui eſt ſi utile à la conſervation de la ſanté, dépend de la tenſion convenable de la peau, & de ſes tuiaux, c'eſt-à-dire, de leur état tel qu'ils ne ſoient ni trop relachés, ni trop ſerrés. D'ailleurs il eſt certain qu'un air trop long-tems, & trop hu-

mide, & léger, pénetre dans l'interieur du corps, & agit tellement sur tout le systême des nerfs, & des membranes, qu'il les relâche, & leur fait perdre leur tension; ce qui ne peut jamais manquer de rallentir l'impulsion, & le mouvement progressif du sang, & par conséquent de diminuer la transpiration. Mais quand l'air est trop froid, les fibres & les membranes deviennent roides, & se resserrent, de maniere que l'impulsion des liqueurs est plus violente, mais les extrêmités des vaisseaux, & surtout de ceux de la peau sont étranglées, ou entierement fermées. Ainsi dans l'un, & l'autre état la transpiration, & les mouvemens des solides, & la circulation des fluides sont dérangés, & par conséquent non-seulement il se prépare de la matiere pour les maladies, mais le froid qui survient la met en mouvement, & en action, de sorte qu'elle produit les maladies.

XXXIII. Les maladies qui ont coutume d'attaquer plusieurs personnes dans certaines saisons, & certains lieux particuliers, ne sont pas d'une seule, & même espece, mais sont

ſujettes à beaucoup de varieté, qui dépendent des differentes diſpoſitions des tems préſens, & paſſés, & de celles des ſujets ſur leſquels agiſſent les cauſes morbifiques; car tantôt elles attaquent tout le corps, comme les fiévres, tantôt une ſeule partie, comme les fluxions, & les douleurs, tantôt elles ont un caractere tranquille, & reglé, tantôt elles s'accompagnent des accidens les plus fâcheux, & ſont très-meurtrieres.

SCHOLIE.

Les maladies épidemiques ſont de celles qui attaquent le plus ſouvent les hommes, & les emportent communement à la fleur de leur âge, & dont le caractere, & la nature change preſque chaque année. Et comme elles dépendent de cauſes phyſiques, & méchaniques entierement évidentes, telles ſurtout que la diſpoſition de l'air, le régime, & la maniere de vivre qui eſt ordinaire, & propre dans chaque endroit, il ſeroit fort à ſouhaiter que les Medecins priſſent plus de ſoin, & donnaſſent plus d'application, & d'attention à étudier ces

maladies, à les prédire en conséquence de la disposition précedente, & présente des saisons, & à les traiter, qu'ils n'ont eu coutume de le faire jusqu'à présent. L'on garde sur ce point un profond silence dans les Traités de Pathologie. Rien n'est cependant plus nécessaire. Ne seroit-ce pas parce que cette doctrine ne quadre pas à toutes les hypotheses ? Pour moi j'estime qu'on ne peut trop louer Hippocrate, le plus ancien, & le plus excellent Ecrivain d'entre les Medecins, & Sydenham, presque le premier qui ait suivi ses traces, & après lui Ramazzini, qui nous ont guidé dans cette recherche, & nous ont donné l'exemple que nous devons suivre de nous attacher à cultiver, & à éclaircir la doctrine des maladies épidemiques. Je prie donc, & je conjure tous les Medecins qui ont à cœur la conservation des hommes, d'être très-soigneux, & très-exacts à ramasser les histoires des maladies épidemiques dont ils pourront être les témoins, & de remarquer chacun dans leur païs la disposition présente, & précedente des tems, & des saisons, l'état des vents, le

mouvement du mercure dans le Barometre, le degré de chaleur indiqué par le Thermometre, & de rassembler dans chaque histoire tout ce qui est necessaire pour la rendre entiere, & complette; ce qui comprend sans contredit la Methode qu'ils auront suivie dans le traitement, & l'évenement de la maladie.

CHAPITRE VIII.

De la production des maladies par la trop grande quantité du sang, & l'impureté des humeurs.

I. Les anciens Medecins distinguoient deux matieres, & deux causes principales des maladies, dont l'une est la trop grande abondance du sang, qu'ils appellerent plethore, & l'autre est l'impureté de cette liqueur, & des autres, qu'ils nommerent cacochymie. Ils regardoient la premiere comme une suite de l'usage des alimens qui fournissent de bons sucs, & la seconde comme l'effet des alimens

intemperés, & de mauvais ſuc. Pour nous nous ne les croions pas les effets des ſeuls alimens, mais principalement du vice, ou du deffaut des excrétions.

II. Toute abondance, ou grande quantité de ſang n'eſt pas nuiſible par elle-même, & ne merite pas d'être appellée plethore; mais celle ſeulement qui bleſſe, & dérange les fonctions naturelles, & ſurtout qui met obſtacle à la liberté, & à la vigueur de la circulation du ſang.

SCHOLIE.

On voit en effet des hommes jouiſſans d'une parfaite ſanté, pleins de vigueur, & qui ne ſont point ſujets à aucune maladie, dont le corps quarré & large contient cependant une grande quantité de ſang. L'on en voit au contraire qui n'en ont pas la moitié, & ne laiſſent pas de s'en trouver mal, & d'en être ſurchargés.

III. Les Anciens ont diſtingué deux eſpeces de plethore, une qu'ils appelloient plethore au regard des vaiſſeaux, & l'autre qu'ils nommoient plethore quant aux forces. La pre-

miere eſpéce eſt celle où les ſucs amaſſés outre meſure cauſent une plénitude, & une tenſion des vaiſſeaux qui rend tout le corps gonflé. Mais quand les vaiſſeaux, & la ſubſtance du corps ne ſont pas gonflés, ni tendus par la quantité du ſang, & qu'ils en renferment cependant plus que la foibleſſe des forces ne leur permet d'en conduire, & d'en mouvoir, ils appelloient cette plethore, plethore au regard des forces.

SCHOLIE.

Il y a beaucoup de Medecins Modernes qui rejettent cette diſtinction, & ne connoiſſent d'autre eſpece de plethore que celle au regard des vaiſſeaux; il faut pourtant convenir qu'elle merite une attention particuliere dans la Pratique. Car comme on peut conſiderer la quantité d'alimens, & la ſatieté ſous deux points de vuë, autant que leur trop grand volume remplit le ventricule outre meſure, ou autant qu'une petite quantité ne peut être diviſée, & digerée par un eſtomac trop foible, on peut auſſi conſi-

derer la plénitude de sang par rapport à sa quantité, suivant qu'elle est, ou n'est pas incommode.

IV. Il ne faut donc regarder comme une plethore maladive, soit au regard des vaisseaux, ou des forces, que la seule quantité du sang qui retarde, ou empêche la liberté du mouvement progressif, & circulaire de cette liqueur; car en quelque abondance que soit le sang, tant qu'il circule librement, & sans embarras dans tous les vaisseaux du corps, loin de l'affoiblir, il ne fait que lui donner de la force, & de la vigueur; mais dès que la vivacité de son mouvement se perd, il devient nuisible, & menace de maladie.

SCHOLIE.

Il ne peut s'amasser une trop grande quantité de sang, & de liqueurs, qu'ils n'écartent trop les paroits des vaisseaux, & n'augmentent leurs diamétres au-delà de l'ordinaire; & dès-lors sa résistance s'oppose trop à la force élastique du cœur, & des vaisseaux, & le diminue trop; ce qui rend sur le champ la circulation lan-

guiſſante : car c'eſt une experience connue de tout le monde, que la trop grande extenſion des fibres qui ſont de nature élaſtique, les affoiblit ; & voilà comme s'engendre la plethore au regard des vaiſſeaux. Mais lorſqu'une maladie précedente, ou quelque autre cauſe a détruit, ou affoibli la tenſion, & la force élaſtique des vaiſſeaux, il ne faut plus une ſi grande quantité de ſang, ou une ſi grande réſiſtance de ſa part contre leur force ſyſtaltique, & impulſive, diminuée, pour rallentir la circulation du ſang, & des liqueurs, ce qui eſt toujours contraire à la vie, & à la ſanté.

V. La plethore au regard des forces eſt auſſi fréquente, & auſſi commune, que celle au regard des vaiſſeaux. Car les perſonnes qui ont l'habitude du corps lâche, rare, & ſpongieuſe, & beaucoup de vaiſſeaux, mais déliés, & ceux qu'une maladie précedente, la faim, les trop grandes évacuations de ſang, les longues, & violentes fatigues de l'eſprit ont affoiblis, ſe trouvent aiſément dans le premier cas : & ceux qui ont le corps épais, fibreux, ſerré, les vaiſſeaux larges,

larges, qui mangent beaucoup, & font peu d'exercice, sont plutôt dans le cas de la plethore au regard des vaisseaux.

SCHOLIE.

Il est à propos de remarquer en géneral qu'on est d'autant plus exposé aux maladies causées par la lenteur du mouvement du sang, qu'on est plus foible, d'une habitude de corps lâche, gonflée, & spongieuse, enfin qu'on est plus gras & plus replet; & qu'on l'est d'autant moins qu'on a les vaisseaux plus larges, & le corps grele, & serré. Car il me paroît évident que la circulation du sang se fait plus librement dans des vaisseaux plus larges, que plus étroits, & quand les fibres sont tenduës, & élastiques, que quand elles sont molles, & relâchées. Ajoûtés à cela que j'ai observé, & peut-être le premier, qu'il y a toujours une exacte proportion entre le cœur, & les vaisseaux, de sorte que de grands vaisseaux annoncent un grand cœur, & de petits annoncent le contraire. Or il est très-vraisemblable qu'un petit cœur a moins de fibres élastiques,

& par consequent qu'il n'est pas aussi capable de surmonter la résistance du sang, qu'un grand, qui est composé d'un bien plus grand nombre de fibres élastiques.

VI. Ce n'est point à raison de son abondance, mais de la violence qu'il fait aux forces, & de la lenteur de son mouvement progressif, que le sang dérange les fonctions du corps, & cause des maladies; & comme le rallentissement de la circulation peut également venir de la trop grande quantité du sang, & de la foiblesse des organes qui doivent le mouvoir, on voit clairement la raison, & l'explication de la distinction que les Anciens qui ignoroient la circulation du sang, ont faite entre la plethore au regard des forces, & celle au regard des vaisseaux.

VII. On connoît à plusieurs signes l'état de plethore au regard des vaisseaux. Les personnes maigres ont les vaisseaux fort gonflés, & celles d'une habitude du corps spongieuse l'ont gonflée, remplie, & le visage haut en couleur, & enflé. Les uns, & les autres sont inhabiles à prendre de l'exer-

cice ; car ils se fatiguent aisément ; ils ont peine à respirer, quand ils montent ; & les mouvemens peu mesurés leur font ressentir dans tous les membres une douleur telle que s'ils étoient brisés ; ils ont un sommeil profond, mais ordinairement agité de songes ; quand ils prennent quelque chose de chaud, ou de spiritueux, ils ressentent des gonflemens, & des chaleurs incommodes, surtout s'ils prennent beaucoup de nourriture, & font peu d'exercice.

VIII. Il n'y a rien, si l'on en excepte les poisons, & les passions de l'ame, qui menace le corps d'une ruine, & d'une destruction plus entiere, & qui le rende si sujet aux plus dangereuses maladies, que la trop grande abondance de liqueurs ; parce qu'elle accable les forces, & résiste aux mouvemens qui font avancer les liquides ; ce qui fait que la circulation se rallentit, & que les excrétions, dont dépendent cependant les principales fonctions qui entretiennent la santé, diminuent notablement.

SCHOLIE.

Il n'y a personne parmi les anciens Medecins qui ait mieux expliqué l'origine des maladies causées par la réplétion excessive, qu'Hippocrate. C'est ce qui paroît évidemment par son IIIe Livre *du Régime*, §. 13. & par son IIe Livre *des Maladies*, surtout §. 10. Il dit aussi formellement dans le IIIe Aphorisme de la premiere Section, *l'embonpoint parvenu au dernier degré dans les athletes est dangereux.* (a) Celse s'en explique encore plus clairement dans le Chapitre II. du IIe Livre. *Si quelqu'un devient trop plein, trop brillant, & trop coloré, il doit regarder ces avantages comme suspects.* (b) Et dans le premier Chapitre du Livre I. il dit, *les corps qui sont pleins comme ceux des athletes, vieillissent très-promptement, & tombent malades de même.* (c)

(a) *In exercitantibus boni habitus ad summum progressi periculosi.* Hipp. *Aph.* III. *Sect.* 2.

(b) *Si plenior aliquis, & speciosior, & coloratior factus est, suspecta habere bona sua debet.* Cels. *Lib.* II. *c.* 2.

(c) *Ea corpora quæ more athletarum repleta sunt, celerime senescunt & ægrotant.* Cels. *L.* I. *c.* I.

IX. La trop grande quantité des humeurs rompant l'équilibre qui doit être entre les solides, & les fluides, tout le mouvement progressif, & circulaire de ces derniers, est rallenti, & diminué ; il se fait donc un moindre broiement du sang, & une moindre division de cette liqueur en petites molecules, & un mêlange moins intime de ses parties solides, & fluides ; ce qui rend le sang épais, moins mobile, & impropre aux secretions, & excretions.

X. Les vices, & les maux que produit le rallentissement de la circulation du sang sont en grand nombre.

SCHOLIE.

Des experiences qui meritent bien d'être remarquées prouvent évidemment que le sang est composé de trois substances differentes. La premiere est tenue, fluide, aqueuse, dont le sang contient trois parties contre une de solide, comme il paroît par une douce évaporation. Cette quatriéme partie solide contient aussi deux substances de nature differente. L'une rouge, qui

se dissout dans l'eau, l'autre tenace, de couleur brune, que l'eau ne dissout pas, & qui fait presque le huitiéme du sang. Ces deux especes, & natures de substance qui composent la partie solide du sang, deviennent encore sensibles aux ïeux lorsque le sang au sortir de la veine est reçu dans l'eau tiede. Car en peu de tems l'eau qui surnage devient fort colorée, & il s'arrête au fond des floccons blancs, & spongieux, & quelquefois lorsque la plethore est considerable, de si fortes coagulations, que l'eau ne les peut dissoudre, & qu'on croiroit que c'est un reseau composé de fibres, & de membranes. Or qui pourroit douter que ces coagulations ne soient le fruit du rallentissement de la circulation du sang, & de sa division imparfaite, & qu'elles ne soient une matiere, & une cause féconde d'engorgemens, d'obstructions, & de concrétions, qui ressemblent à des polypes, & bouchent les vaisseaux d'une maniere très-dangereuse?

XI. Puisque la trop grande quantité de sang retarde son mouvement dans tout le systême des vaisseaux, il

eſt clair qu'il ſera plus embarraſſé dans les parties, & les endroits, où pour l'ordinaire, & naturellement il coule plus lentement que par tout ailleurs, ce qui arrive principalement dans les viſceres du bas ventre, & ſurtout dans les inteſtins colon, & rectum.

Scholie.

Il eſt évident que plus les parties ſont éloignées du principe du mouvement des liqueurs, c'eſt-à-dire, du cœur, plus la circulation s'y fait lentement. Et comme les liqueurs ont de la peine à remonter contre leur propre poids en ligne perpendiculaire, on n'aura pas de peine à découvrir la raiſon pourquoi les pieds s'enflent plus aiſément que les autres parties; pourquoi le ſang forme plus aiſément des ſtagnations, & ſe meut plus difficilement dans les inteſtins colon, & rectum, & pourquoi il ſe fait aiſément des ſtagnations dans les vaiſſeaux du meſentere, & tous les viſceres du bas ventre, dont le ſang va ſe rendre à la veine porte, & au foie. Car l'Anatomie nous apprend que le ſang qui re-

vient du ventricule, de tout le volume des intestins, du mesentere, de l'épiploon, du pancreas, de la rate, est obligé de se rendre à la veine porte, qui n'a point de pulsation, & de systole, & de traverser le foie par une infinité de vaisseaux extrêmement deliés. Or comme ce mouvement est très-languissant, il est necessaire que la circulation se fasse aussi lentement dans les visceres du bas ventre.

XII. Les maux que produit le rallentissement du mouvement du sang, & sa stagnation nuisible dans les visceres de l'abdomen, viennent, ou de la contraction spasmodique des parties membraneuses, ou de l'atonie des visceres, de leur engorgement, ou de leur obstruction.

XIII. Dans quelque partie que le sang s'arrête, & forme des stagnations entre des membranes nerveuses, & qu'il leur cause une forte extension, il se produit uue douleur, & un spasme, qui sont d'autant plus forts, & se communiquent d'autant mieux aux autres parties nerveuses, & interceptent d'autant plus la liberté, & l'égalité de la circulation du sang,

que la ſtagnation, & la repletion des vaiſſeaux ſont plus conſiderables, & que les membranes ſont d'un ſentiment plus exquis, & ont plus de force motrice.

SCHOLIE.

Hippocrate a eû raiſon de dire dans la XXXIXe Aphoriſme de la VIe Section, que le ſpaſme étoit cauſé par la repletion. Il eſt cependant vrai que toute plenitude de ſang dans les vaiſſeaux ne cauſe pas le ſpaſme, & la douleur, comme on le voit dans le foie, la rate, l'uterus, & le meſentere; mais que ces ſymptômes n'arrivent que dans les parties compoſées de membranes nerveuſes, & muſculeuſes, qui ſont les organes de tous les mouvemens, & les ſentimens.

XIV. Si le ſang s'arrête fixement, qu'il ſe forme une ferme ſtagnation de beaucoup de cette liqueur dans les vaiſſeaux aſſez conſiderables qui rampent entre les membranes nerveuſes, & muſculeuſes, fortes, & robuſtes, dont les inteſtins rectum, & colon ſont compoſés, ce qui arrive aiſément par rapport à la difficulté que le ſang

trouve à remonter à la veine splenique, qui est fort éloignée de ces parties, il nait des douleurs, & des spasmes considerables, qui causent surtout dans les hypochondriaques, des accidens des plus fâcheux.

SCHOLIE.

J'ai quelquefois trouvé dans des sujets morts de passions spasmodiques l'intestin colon trés-fortement resserré, surtout dans sa partie qui est dans le côté gauche, où elle est diversement repliée, & j'y ai vû cet intestin, partout ailleurs assez ample, & assez étendu, égaler à peine la grosseur du doigt du milieu. Il n'est même pas rare de trouver le rectum, & le colon, si resserrés dans les hypochondriaques, & les hysteriques, qu'ils ne laissent passer ni les lavemens, ni les vents. Lors donc qu'il se commence un étranglement dans cet intestin, il se fait sur le champ une lésion, & une inversion du mouvement peristaltique dans tout le canal intestinal, de sorte que les vents, & les excremens grossiers ne descendent plus comme il faut, & refluent plutôt vers le haut; ce qui

cauſe un gonflement incommode du ventricule, & du duodenum, ſuivi d'une tenſion des nerfs, qui traîne aprés elle des accidens très-fâcheux. Cette explication ſuffit, à ce qu'il me paroît, pour voir clairement pourquoi le flux hemorrhoïdal ne diminuë pas peu la rigueur de ces maux; pourquoi la ſuppreſſion, ou naturelle, ou cauſée par quelque imprudence, produit des paſſions très-cruelles dans tout le genre nerveux; pourquoi le ſang tiré à propos des veines de l'anus au moien des ſangſuës, ou la ſaignée du pied, font ordinairement plus de bien dans ce cas que toute autre eſpece de remedes; & enfin comment les lavemens compoſés d'huiles pures, cauſent auſſi un ſoulagement très-conſiderable, à raiſon du relâchement qu'ils produiſent.

XV. Les ſpaſmes violens des inteſtins, & ſurtout du colon, produiſent ſouvent de grandes congeſtions, & de dangereuſes ſtagnations de ſang dans d'autres parties, ou des écoulemens hemorrhoïdaux exceſſifs, ou des vomiſſemens de ſang, cauſés par la rupture des vaiſſeaux courts, ou des dé-

jections noires, & très-fétides, produites par l'ouverture des veines de l'inteſtin ileum.

SCHOLIE.

On ne ſauroit nier que l'évacuation du ſang par les veines de l'anus ne cauſe beaucoup d'adouciſſement aux ſpaſmes des hypochondriaques; il n'en faut cependant pas conclurre que toute affection hypochondriaque vienne toujours, & uniquement de la ſuppreſſion du flux hemorrhoïdal. Car beaucoup d'hiſtoires font foi que pluſieurs perſonnes qui jouiſſoient auparavant d'une ſanté parfaite, qui n'avoient eu aucun ſigne de cette évacuation; & qui étoient encore jeunes, ſont tombés dans cette maladie en conſéquence de fiévres mal traitées, de dyſenteries, d'une boiſſon froide, priſe pendant que le corps étoit fort échauffé, de grandes terreurs, de violentes purgations, & que depuis ce tems il leur étoit venu une diſpoſition à cette évacuation. Il y a encore pluſieurs autres cauſes qui peuvent produire un ſpaſme habituel, & des vents, comme habituels dans ces parties ner-

veufes. Or l'on fait que les fpafmes caufent une grande compreffion des vaiffeaux, & que la circulation du fang ne peut être embarraffée dans une partie, qu'il ne fe détourne avec impetuofité vers d'autres ; ce qui caufe de trop grandes extenfions des vaiffeaux, & enfin leur rupture. Il n'eft donc pas étonnant que dans le vomiffement de fang, & la maladie appellée noire par Hippocrate, les vaiffeaux courts, & ceux de l'ileum, qui ne font couverts que par des membranes très-minces, venant à fe rompre, le fang fe répande dans la cavité du ventricule, & des inteftins ; ce qui arrive d'autant plus aifément que l'engorgement, & l'obftruction de la rate, & la douleur tenfive du côté gauche, dont il faut plutôt accufer la partie du colon qui eft dans ce voifinage, que la rate, qui n'eft pas fufceptible de douleur, & de fpafme, ont coutume de fe mettre de la partie.

XVI. Lorfque la trop grande abondance du fang dans les femmes ne s'évacuë pas chaque mois par les vaiffeaux de l'uterus, il s'en fait un trop grand amas dans les vaiffeaux, dont

les membranes, tant dans les inteſtins, que le ventricule, la moëlle de l'épine, & même le cerveau, éprouvent une extenſion violente, accompagnée d'une compreſſion des fibres nerveuſes, lorſque le ſang y forme des ſtagnations; ce qui produit dans ces parties des ſpaſmes violens, des douleurs, des convulſions, des extenſions de nerfs, & les autres accidens cruels qui ſont ſi familiers aux hyſteriques.

SCHOLIE.

Car ſi l'évacuation menſtruelle diminue, ou ſe ſupprime, parce que les vaiſſeaux de l'uterus ſont trop deliés, ou trop étroits, qu'ils ſont obſtrués, ou engorgés, ou enfin que quelque ſpaſme y cauſe un étranglement, le ſang regorge vers les parties interieures, & produit de trop grands engorgemens dans les viſceres du bas ventre, ou excite des ſpaſmes violens dans les parties membraneuſes, & nerveuſes; ce qui ne manque jamais de déranger toute l'œconomie des mouvemens, la liberté de la circulation, & les excrétions, ſi neceſſaires à la ſanté.

Auſſi eſt-il certain que la ſuppreſſion des regles produit beaucoup d'accidens, & d'accidens très-fâcheux.

XVII. Le rallentiſſement de la circulation du ſang que la plethore cauſe dans tout le corps, & ſurtout dans les viſceres du bas ventre, produit ordinairement des maladies longues, & difficiles à guerir, comme le ſcorbut, la cachexie, & differentes ſortes d'hydropiſie; ce qui arrive principalement par rapport à l'engorgement, l'obſtruction, l'endurciſſement du foie, de la rate, du pancreas, du meſentere, des vaiſſeaux, & glandes de ce dernier, & de l'épiploon, comme les diſſections de ceux qui ſont morts de ces maladies en font foi. Or quand ces parties ne s'acquittent pas bien de leurs fonctions, le ſang ne ſe méle pas, & ne ſe dépurre pas bien, & devient plutôt épais, impur, & corrompu.

SCHOLIE.

Il n'y a point de viſcere dans le bas ventre qui ſoit compoſé d'un auſſi grand nombre de vaiſſeaux que le foie, & la rate. Et comme ils n'ont pas

les fibres motrices, & nerveuſes aſſez fortes, il n'eſt pas étonnant que la trop grande quantité de ſang leur cauſe ſouvent un gonflement exceſſif, & qu'ils s'obſtruent, & s'endurciſſent. Il ne l'eſt pas davantage que le pancreas, partie entierement glanduleuſe, & qui, comme toutes les glandes du meſentere, qui ſont en très-grand nombre, n'a que des vaiſſeaux extrêmement deliés, s'obſtrue aiſément, & que le rallentiſſement de la circulation du ſang l'endurciſſe, & le rende ſcirrheux. Or comme la liberté de la circulation de la lymphe dépend uniquement de celle du ſang, & que cette derniere eſt fort embarraſſée dans le foie, viſcere d'un volume conſiderable, on conçoit aiſément comment la lenteur de la circulation dans ce viſcere, & les autres du bas ventre, & la ſtagnation du ſang dans ces parties, oblige la lymphe de ſe ſéparer en plus grande quantité, & d'entrer en plus grande abondance dans ſes vaiſſeaux, & enfin de les étendre trop, & de les rompre. Et la raiſon pourquoi les pieds ſont ſi ſujets aux enflures œdemateuſes, c'eſt principalement

parce

parce que la ſituation droite, & perpendiculaire, fait que le ſang circule difficilement dans ces parties qui ſont très-éloignées du cœur, & qu'il a peine à remonter par les veines ; ce qui fait que le ſang s'y arrête, & lâche aiſément ſa ſeroſité, qui ſe répand dans tous les vaiſſeaux, & tous les pores de ces parties.

XVIII. Le rallentiſſement de la circulation du ſang, cauſé par ſa trop grande abondance, & ſon épaiſſiſſement, qui en eſt une ſuite neceſſaire, n'eſt pas ſeulement une cauſe qui produit, & entretient les maladies à raiſon des obſtructions qu'il forme dans les petits vaiſſeaux, mais il produit quelquefois dans le cœur même, & dans ſes grands vaiſſeaux des coagulations ſurprenantes, preſque compoſées de pures fibres, & membranes, dures, indiſſolubles, ſouvent d'un volume conſiderable, qu'on a coutume d'appeller polypes, leſquels cauſent plus ſouvent qu'on ne penſe, & entretiennent des maladies longues, & incurables.

XIX. On trouve ſouvent dans les perſonnes qui meurent ſubitement,

d'apoplexie, de catarrhe suffocant, d'asthme convulsif, avec hydropisie de poitrine, quelquefois même dans ceux qui meurent d'hemoptysie, de pleuresie, & d'asthme hydropique, des polypes d'une grandeur considerables dans le cœur, ou les vaisseaux des poumons.

SCHOLIE.

Cette découverte de l'existence des polypes est une preuve parlante de l'utilité qui revient de l'ouverture des personnes mortes de maladies difficiles, & surtout chroniques, & fait voir que rien n'est plus propre à perfectionner la Medecine, surtout quant à ce qui concerne les maladies, leurs causes, & leurs sieges. On ne trouve presque aucune mention de polypes dans les Ouvrages des Anciens, parce qu'ils ne fesoient point, ou du moins ne fesoient que fort peu d'ouvertures des sujets morts de maladie; il est cependant certain, par les experiences faites de nos jours, qu'il n'y a presque point de maladie difficile, & considerable, où l'on ne trouve de ces concrétions, ou coagulations membra-

neuses ; non seulement dans le cœur, & les vaisseaux arteriels, & veineux qui lui sont attachés, mais dans les vaisseaux de l'uterus, & iliaques, & même dans les sinus du cerveau.

XX. L'expérience nous a fait connoître qu'il s'engendre surtout des polypes dans les corps spongieux, gonflés d'une grande quantité de sang, qui menent une vie sedentaire, qui font un trop grand usage de vin, ou de l'eau-de-vie, & du reste boivent peu, & font peu d'usage de boissons tenues, ou de l'eau. Je sais aussi qu'ils s'en est formé dans des personnes qui avoient pris beaucoup de boisson froide pendant qu'ils étoient échauffés, & dans des femmes dont les regles étoient supprimées, lorsqu'elles fesoient pendant ce tems trop d'usage des acides, & du laitage.

SCHOLIE.

J'ai fait toucher au doigt ci-dessus qu'il y avoit dans le sang humain beaucoup de parties visqueuses, terrestres, & limoneuses, incapables de dissolution. C'est ce qui tombe encore sous les sens, si l'on jette du sang des-

ſeché dans de l'eau très-chaude ; car elle diſſout bien ſes parties les plus ſubtiles, terreſtre, ſulphureuſe, & ſaline, mais il en reſte une brune, & gluante, qui échappe à la force du diſſolvant. S'il arrive donc que cette partie limoneuſe, ſoit à cauſe de la lenteur de la circulation, ou du repos parfait, ſoit par le mêlange des acides, & des ſpiritueux, ſoit par le contact de quelque liqueur froide, vienne à ſe ſéparer, & s'écarter du reſte du ſang, & qu'elle ſe trouve en même-tems violemment ſerrée, & comprimée par le reſſort des vaiſſeaux, elle forme ces concrétions dures, qui cauſent des obſtructions dans les vaiſſeaux, produiſent des inegalités dans le mouvement du ſang, ou, bouchant les grands vaiſſeaux, arrêtent entiérement le cours, & la circulation de toute la maſſe du ſang. Un grand reſſerrement dans les parties voiſines du cœur, avec difficulté de reſpirer, une forte palpitation du cœur, une inegalité du pouls, ou même une intermiſſion, de fréquentes défaillances, ſymptômes qu'aigrit ſurtout l'augmentation du mouvement du ſang, de quelque cauſe qu'elle

provienne, sont des signes certains de l'existence d'un polype.

XXI. La plethore, & la langueur de la circulation du sang, qui en est la suite, est comme la base, & la source de l'impureté des liqueurs, ou de la cacochymie. Car Hippocrate a fort bien remarqué, que *lorsque le sang est en quantité, il préjudicie à la santé, parce qu'il se forme une bile acide, & amere, qu'il s'amasse de la pituite, & que le sang même se corrompt.* (a) Car plus la circulation du sang est lente, moins il est divisé en petites molecules, & plus il devient épais, & visqueux. Or plus il est visqueux, plus il engorge, & obstrue les vaisseaux, & les excrétoires, qui servent à faire sortir les impuretés du sang; & plus leur obstruction est considerable, plus il s'amasse d'impuretés dans le sang.

XXII. La marque d'un sang impur, & mal mêlé, est lorsqu'il est trop aqueux quand il est tiré de la veine, comme on le voit dans les hypochon-

(a) *Sanguis cum abundat, valetudinem vitiat, quia bilis acida & amara, & pituita, imo sanies nascitur.* Hipp. *Lib. de sanit. tuend. ad Mecenatem.*

driaques, les cachectiques, & ceux qui sont malades de la rate; ou lorsqu'il est noirâtre, & semblable à de la poix liquide, comme dans les mélancholiques; ou lorsqu'il y a sur sa surface une espece de colle, ou de coësne, comme chez les scorbutiques, & ceux qui ont une inflammation interne, ou qui y ont de la disposition; ou lorsque la sérosité est trop jaune, ou trop chargée de bile, comme il arrive à ceux qui ont la jaunisse.

XXIII. Il me paroît probable qu'il faut distinguer deux especes de cacochymie dans les vaisseaux. Il y en a une qui se forme sur le champ, qui passe aussi plus aisément, à laquelle on a moins de peine à remedier, dont la cause est un dérangement de l'excrétion intestinale, ou cutanée, qui donne une disposition très-prochaine aux fievres, aux maladies aiguës, & épidémiques, & qui se trouve jointe à ces maladies. De-là viennent les rhumatismes, les catarrhes, les fiévres catarrheuses, les toux, les diarrhées, les érysipeles, & les autres fiévres de differens caracteres. L'autre plus opiniâtre jette de profondes racines dans

les viſceres, & vient de l'obſtruction des excrétoires, & du rallentiſſement de la circulation du ſang, & de la lymphe; elle eſt plus rebelle, & eſt la mere des paſſions, ſurtout chroniques.

SCHOLIE.

Lorſque le foie eſt engorgé, ou obſtrué, le ſang ne ſe depure pas bien des parties ſulphureuſes, & ſalines brûlées, qui conſtituent la bile. Si les reins ne font pas bien leurs fonctions, la ſeroſité ſe charge de beaucoup de ſels excrementeux fixes, & tartareux. L'obſtruction, ou l'engorgement de la rate, viſcere tout vaſculeux, empêchant le ſang d'y circuler avec liberté, il devient épais & viſqueux, ce qui l'empêche de paſſer dans les filieres extrêmement deliées, qui compoſent les vaiſſeaux excrétoires, & ſecretoires des glandes. Et les glandes par cette raiſon venant à s'obſtruer, ou s'endurcir, & la circulation de la lymphe à s'interrompre, elle forme des ſtagnations, elle s'aigrit, & ſe corrompt dans ſes vaiſſeaux.

XXIV. Il y a encore une autre eſ-

pece de cacochymie, ou de grande impureté dans le ſang, qui s'engendre auſſi tout à coup, à cauſe du mouvement trop violent que lui donnent le cœur, & les arteres, de ſon broiement, & de la trop grande vîteſſe de ſa circulation; comme il paroît dans toutes les fiévres, dans leſquelles le ſang le mieux mêlangé, & le mieux temperé, par la ſeule augmentation de ſon mouvement, tant progreſſif qu'inteſtin, devient tellement impur en quelques jours, qu'il regorge de parties ſalines, ſulphureuſes, & viſqueuſes, & qu'il devient entierement impropre à la nutrition, & à toutes les fonctions auſquelles il eſt naturellement deſtiné.

SCHOLIE.

L'action trop violente des ſolides ſur les fluides, telle qu'elle eſt dans la fievre, diſſout le mêlange, & la conſiſtence douce, & gelatineuſe du ſang, de ſorte que lorſqu'il eſt ſorti de la veine, ſa couleur eſt ſouvent écarlate, & couleur de feu, qu'étant refroidi il ne ſe caille plus en gelée, & qu'étant jetté dans l'eau chaude, il ne dépoſe plus

plus des floccons qui imitent ceux de la soie. Le mouvement fébrile est donc le remede propre pour diminuer la trop grande quantité du sang, & pour diviser celui qui est épais & tenace ; mais il le rend fort impur, de maniere que sa plus grande partie se change en excrémens ; ce qui fait que non-seulement les forces s'épuisent, mais que les urines charient une grande quantité de matieres visqueuses, mucilagineuses, salées, sulphureuses, qui ont coutume de se déposer au fond des vaisseaux ; qu'il sort des sueurs gluantes, grasses, & d'une odeur acide ; & que le ventre se décharge tous les jours, quoiqu'on prenne peu d'alimens, de beaucoup de matieres bilieuses, & fétides ; excremens qui, s'ils ne sortent pas, ou qu'ils soient retenus au dedans du corps, sont une marque certaine d'une nouvelle maladie qui va paroître. Il faut donc avoir attention, dès que la vigueur de la fiévre se passe, ou qu'elle cesse entierement, de faire sortir ces impuretés produites par la fiévre, par les excrétoires qui leur conviennent. C'est un des principaux points de vûë que doivent avoir les Méde-

cins quand ils traitent une perſonne convaleſcente de fiévre.

XXV. Rien ne rend plus promptement le ſang impur, & ne le corrompt plutôt que la lenteur dû mouvement progreſſif, & circulaire des liqueurs, ſurtout ſi le ſang forme des ſtagnations dans les viſceres de l'abdomen, ou la lymphe dans ſes vaiſſeaux par rapport à l'obſtruction des glandes.

XXVI. Si le ſang, & les humeurs ont formé des ſtagnations, l'agitation que donne à leurs parties le mouvement inteſtin les diſpoſe à la corruption; ce qui arrive d'autant plutôt, ſi l'obſtruction des vaiſſeaux de l'uterus empêche l'écoulement des régles, & oblige le ſang de ſéjourner trop longtems dans cette partie, ou s'il ne peut s'écouler comme d'ordinaire par les veines hemorrhoïdales.

SCHOLIE.

C'eſt une verité connuë de tout le monde, que le ſeul repos, & la chaleur exterieur cauſent en peu de tems à l'eau ſimple une corruption très-fétide. Il n'y a point de Diſtillateurs

qui ne ſache que l'eau qu'on met dans un baril, pour y faire paſſer un tuïau d'étain adapté au bec du récipient, lorſqu'on diſtille au refrigerant les liqueurs ſpiritueuſes, ou les eaux ſimples, au bout de quelques jours, non-ſeulement devient fort trouble par la chaleur que le tuïau d'étain lui a communiquée, mais d'une puanteur inſupportable. Il n'y a donc rien de merveilleux qu'une longue ſtagnation donne au ſang pur une diſpoſition à la putrefaction, & que ſon ſeul repos le réſolve en une corruption très-fétide; ce qui paroît ſurtout dans le ſphacele. Ainſi nous avons raiſon d'aſſurer que le ſang, & les liqueurs, qui ſont compoſés de matieres fort corruptibles, héterogenes, & peu aſſorties, ont d'autant plus de diſpoſition à la putrefaction, que leur mouvement progreſſif ſe fait plus lentement dans les vaiſſeaux du corps humain.

XXVII. Il y a donc une impureté putride des humeurs, impureté la plus funeſte de toutes, qui produit des maladies du plus mauvais caractere, & rend malignes les maladies aigues, & chroniques, & dont le ſcorbut

d'un haut degré est une production.

SCHOLIE.

Le scorbut est surtout une maladie endémique, produite par une extrême corruption du sang, & des liqueurs, qui doit principalement sa naissance aux mauvaises nourritures, comme sont les alimens durs, acides, & salés, à un air humide, & corrompu, & à la diminution que differentes causes produisent des excrétions, & notamment de celles qui se fait par l'uterus, ou les hemorrhoïdes; or l'effet de toutes ces causes est de rallentir le mouvement du sang, de retenir dans sa masse les impuretés excrementeuses, & de causer dans les liqueurs une intemperie saline, visqueuse, & putride, qui se manifeste par differentes exulcerations, taches, pustules, douleurs cruelles, & dépravation de la nutrition, & enfin cause la mort après avoir produit une corruption interieure des visceres, ou le sphacele des parties exterieures. Aussi, suivant la remarque d'Eugalenus dans son Traité *du Scorbut*, le sang des scorbutiques est-il ordinairement de cou-

leur plombée, verte, & presque corrompu; ce qui est si certain, que lorsque le peuple voit sortir de la veine du sang ainsi constitué, il ne balance pas à assurer que c'est un sang scorbutique. Il n'y a aussi personne qui ne sache qu'il sort des gencives des scorbutiques un sang fétide, & corrompu.

XXVIII. Non-seulement le sang, mais même la lymphe destituée de mouvement progressif, soit qu'elle soit fixée par le mêlange d'un ferment veneneux, ou que ses glandes, & ses vaisseaux soient obstrués, contracte une extrême putrefaction interieure, source féconde de maladies terribles, comme la lépre, la grosse verole, l'élephantiasis, l'herpes, la galle maligne, ce qui se manifeste par differentes exulcerations malignes, & qui s'étendent, par la dépravation de la nutrition, & par un abbatement total des forces.

Scholie.

Le sang qu'on tire aux personnes attaquées de ces maladies est une preuve parlante de l'extrême corruption de leurs humeurs. Dans la grosse verole,

au rapport de Foreſtus, dans le VI. Livre de ſes Obſervations, il eſt corrompu, viſqueux, & deſtitué de fibres ; dans la lépre il eſt grumelé, brûlé, comme de la lie, ſemblable à des lentilles, ou même à du ſable, enfin on l'y trouve vermineux. On peut conſulter auſſi ſur ce ſujet le *Recueil d'Hiſtoires memorables* de Camerarius, Centurie XIX. & XXXVI. & *le Monde ſouſterrain* de Kircher, Liv. XII. Sect. I. Chap. 10. & Sect. II. Chap. 7.

XXIX. J'ai ſouvent remarqué dans les maladies de la peau cauſées par l'impureté, & l'acrimonie des liqueurs, des tumeurs des glandes, qui feſoient ſous la peau comme de petits globules, & même ſe trouvoient dans le corps des muſcles ; or tant que l'on ne réuſſit pas à en operer la réſolution, il n'eſt pas poſſible de guerir radicalement la maladie.

SCHOLIE.

J'ai ſouvent vû & touché de ces tumeurs dures, & glanduleuſes de la groſſeur d'un gros pois, non-ſeulement autour du col dans la tigne de la tête,

dans l'ophthalmie, & la fluxion âcre des ïeux, mais encore aux pieds, & aux mains, dans la galle maligne, & sujette à de fréquentes rechûtes, dans le pourpre chronique, & aux pieds lorsque les malleoles étoient ulcerés; & il n'a jamais été possible de guerir ces maladies avant d'avoir operé la résolution de ces tumeurs; parce que les glandes conglobées servent à accelerer le mouvement circulaire de la lymphe; si donc elles viennent à se gonfler, c'est une preuve certaine que le mouvement de la lymphe est intercepté dans ces parties, & par conséquent qu'elle dégénere en corruption, & en âcreté, ce qui cause l'érosion à la peau, & les ulceres fétides qui la défigurent.

XXX. Le pourpre rouge, & blanc, qui est devenu si commun dans ces tems-ci, qu'il soit chronique, ou aigu, malin, ou benin, me paroît être aussi la production d'une intemperie de la lymphe, ou de sa grande corruption; & il n'est pas sans danger quand il se joint aux maladies aiguës aussi-tôt qu'elles commencent, ou dans leur déclin.

SCHOLIE.

Il eſt très-rare de guerir parfaitement le pourpre chronique, qui attaque ſi communement les ſcorbutiques, les hyponhondriaques, & les femmes qui ont leurs regles ſupprimées, ou le ventre trop reſſerré. Rien n'eſt au contraire plus commun que la reproduction de cette maladie, ou les rechûtes. Je l'ai vû renaître plus d'une fois à l'occaſion d'un long chagrin, ou de quelque autre violente paſſion de l'ame. Et certainement ce n'eſt pas un petit ouvrage que de guerir radicalement cette maladie, & cette cure ne demande pas peu de prudence, & d'attention. Car on a toujours beaucoup de peine à réſoudre les obſtructions des glandes, & à rétablir la circulation de la lymphe. Mais le pourpre eſt encore de plus mauvais caractere, quand il ſurvient aux maladies des femmes en couches, ou attaquées de fiévre maligne. Car il eſt alors produit par une plus grande impureté, qui eſt toujours ſenſible dans les femmes en couches, & eſt toujours une ſuite de

la grossesse. Quant au pourpre qui survient aux fiévres aiguës, j'estime qu'il a pour cause en partie les excrémens bilieux, & salivaires, que retient trop long-tems la constipation du ventre, & en partie l'appauvrissement des liqueurs, que la chaleur de la fiévre a privées de leur vertu balsamique, qui forment des stagnations, & se corrompent dans les viscéres du bas ventre.

XXXI. Les liqueurs lymphatiques contractent aussi très-souvent par un trop long repos, & une trop longue stagnation, une acrimonie extrêmement caustique, dont on voit surtout des marques dans les personnes attaquées du scorbut, à qui elle cause des accidens très-fâcheux.

Scholie.

On peut déduire de cette acrimonie l'explication des douleurs vagues dans les membres, des douleurs fixes, des fluxions âcres, salées, corrosives ; de la soif inépuisable, des cholera-morbus, des diarrhées, des érosions du ventricule, & des intestins, & autres espéces

d'exulcerations de très-mauvais caractere, de même des fiévres choleriques bilieuses. Le Docteur Lebenwald rapporte dans les Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature, une observation memorable du sang devenu si corrosif, qu'une goutte tombée sur la peau causoit une ampoulle. (*a*) Sennert parle du sang sorti du nez d'un scorbutique, dont l'âcreté étoit si grande, qu'il corrodoit les linges avec lesquels on l'essuioit. (*b*) Bonet, dans sa *Medecine Septentrionale* remarque, que l'urine d'un scorbutique corrodoit le linge. (*c*) Il y a dans les Mélanges de l'Academie des Curieux de la Nature, une observation de Wolffius, sur un lait corrosif. (*d*) On peut voir un plus grand nombre de pareilles histoires rassemblées dans notre Dissertation *sur la Génération des sels maladifs.* (*e*)

(a) Miscellan. Natur. Curios. *Decad. II. An. II. Observ.* 107.

(b) Sennert. *De consensu & dissensu. Lib. I. c.* 16.

(c) Bonet. *Medicin. Septentrional. Part. II Lib. II. Sect. XXII. Observ.* 2.

(d) Miscellan. Natur. Curios. *Decad. II. an.* 8. *Observ.* 72.

(e) Dissert. *De Generatione salium morbosorum.*

Ce qui n'aura rien de ſurprenant ſi l'on fait attention que toute la nature dans les ſcorbutiques ne tend qu'à la production des ſels. Car s'il reſte dans les liqueurs la plus grande partie des excrémens bilieux de nature ſulphureuſe alkaline, qui devroient ſortir par les inteſtins; des ſels tartareux de nature fixe, que l'urine charie ordinairement; des ſels ſubtils, & deliés, qui pour l'ordinaire ſortent par les pores de la peau, & que les alimens y apportent encore des ſels ſalés, acides, ou de divers autres caracteres, il n'y a rien de merveilleux que leur mêlange intime, leurs differentes combinaiſons, & leur agitation inteſtine réciproque, produiſent des ſels de differente nature, & eſpece, & même très-corroſive.

XXXII. Puiſqu'il faut rapporter l'origine des impuretés ſalines, ou ſulphureuſes d'abord à la lenteur du mouvement circulaire du ſang, & de la lymphe, puis aux obſtructions, ou à la mauvaiſe diſpoſition des vaiſſeaux excrétoires, & au deffaut des excrétions qui s'en enſuit, il me paroît évident que les remedes qui peuvent mieux purifier le ſang ſont ceux qui

en accelerent la circulation, qui rendent la liberté aux excrétions de toute espece, & qui rendent les matieres propres à sortir par les vaisseaux excrétoires.

SCHOLIE.

On sait combien la matiere Medicinale fourmille de médicamens propres, dit-on, à purifier le sang, dont les uns changent, & précipitent les sels âcres, acides, salés, ou tartareux; d'autres fixent les souffres étrangers; d'autres adoucissent, & embarrassent les matieres caustiques; d'autres incisent les matieres visqueuses; quoique cependant ils ne possedent aucune de ces qualités, & qu'on ne puisse même décrire comment une si petite quantité de medicamens peut agir sur toute la masse du sang, & corriger, ou rectifier par son contract immediat, tout ce qui se trouve vicié dans cette liqueur. Pour nous, nous sommes plus portés à croire, & nous estimons que l'experience est de notre côté, nous croions, dis-je, que le meilleur moien de débarrasser la masse du sang de toutes les impuretés de mauvais carac-

tere qui s'y sont amassés, est d'employer de tems à autre les remedes qui évacuent le ventre, & qui aident la transpiration, & d'en continuer longtems l'usage.

XXXIII. Les observations des Praticiens nous apprennent que les femmes dont les regles sont supprimées, & les hommes qui n'ont pas comme d'ordinaire le flux hemorrhoïdal, outre nombre de maladies des parties exterieures, sont sujets à differentes exulcerations qui defigurent la peau, à des pustules, des érosions, & des tumeurs de mauvais caractere, tous accidens ausquels il est bien difficile de remedier, à moins que les évacuations de sang n'aient repris leur cours ordinaire.

Scholie.

Hippocrate dans son III[e] Livre *des Maladies Epidemiques*, *troisiéme Commentaire*, & sur la fin de son Traité *des Humeurs*, fait un long détail des avantages que procure le flux hemorrhoïdal, il dit que non-seulement il guerit les affections mélancholiques, mais les tubercules, les pustules, les furoncles,

les taches qui ſe forment ſur la peau, & tout ce qui eſt produit par le mêlange de l'humeur mélancholique avec d'autres. Car il eſt extrêmement vraiſemblable que ſi le ſang reſte longtems comme renfermé, & immobile, dans les vaiſſeaux pampiniformes, & entortillés de l'uterus, ou dans ceux du meſentere, il s'éloigne de ſa douceur naturelle, & de ſon caractere gelatineux, & prend une nature ſalée putride, qui corrompt peu à peu toute la maſſe du ſang, & des liqueurs. Dans cet état, ſi, ſuivant la remarque d'Hippocrate dans la VIIe Section du VIe Livre *des Maladies Epidemiques*, l'on ſe livre au travail ſans être purifié de ces impuretés, les ulceres paroiſſent; ce qui arrive encore après toute forte commotion du ſang, cauſée même par les médicamens. Car le violent mouvement du ſang pouſſe vers les parties exterieures les impuretés ſalines, qui, devenues plus âcres par la diſſipation des parties aqueuſes que produit l'augmentation de la tranſpiration, prennent une nature cauſtique, & corroſive. D'où il ſuit évidemment que rien n'eſt plus ſalutaire dans toutes les ma-

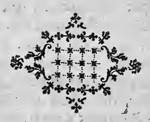
ladies conſiderables de la peau, que de faire rentrer dans l'ordre les évacuations de ſang accoutumées.

XXXIV. C'eſt donc un état des plus fâcheux que celui d'un corps en même-tems plethorique, & cacochyme; puiſqu'il eſt non-ſeulement en butte à toutes les maladies, tant aiguës que chroniques, mais qu'il les rend d'un caractere plus mauvais, & qu'il réſiſte ordinairement à l'operation des remedes, & trompe les eſperances des Medecins.

Scholie.

En effet, il n'y a point de maladies épidemiques, quoiqu'elle ne ſoit pas mortelle par elle-même, qui ne devienne dangereuſe quand elle attaque un corps replet, & impur. Les paſſions violentes de l'ame, comme la terreur, la colere, la triſteſſe, produiſent ſouvent des effets mortels dans ces ſortes de ſujets; un froid un peu trop vif, leur porte beaucoup de préjudice, & tout remede qui cauſe de fortes commotions au ſang, comme les purgatifs violens, les émetiques,

les mercuriels, les forts ſudorifiques; les bains trop chauds, ont coutume de leur cauſer les plus grands accidens; ils ſe trouvent ſurtout très-mal de l'uſage des remedes aſtringens, & de ceux où entre l'opium. Quelque douleur, ou ſpaſme violent attaque-t'il ces ſortes de ſujets, il produit le plus ſouvent d'autres maladies, dont les effets ſont funeſtes. Je regarde donc comme un grand bonheur pour un Medecin, de n'avoir pas ſouvent à faire à de ſemblables ſujets. Car il ne doit pas s'attendre de trouver de grandes reſſources dans ſon habileté.



CHAPITRE IX.

Des vrais moïens de garantir les corps des atteintes des maladies.

I. APRÈS avoir découvert, & expliqué les vraies causes des maladies, qui attaquent les hommes, & leur causent une mort prématurée, il est à présent très-aisé de trouver les moiens, & les remedes convenables, pour prévenir les maladies dans leur commencement, & en empêcher la génération, ce qui fait le principal objet des vœux les plus ardens que forment les hommes.

SCHOLIE.

Il n'y a certainement aucune partie de notre Art qui soit appuiée sur des principes aussi clairs, & aussi certains, & qui donne au Medecin un empire aussi absolu, que celle qui traite de la maniere de conserver la santé, de la rendre constante, & de prolonger sû-

rement la vie. Car, si l'on en excepte les mouvemens violens, & les passions de l'ame, les semences des maladies sont des causes légeres, physiques, & exterieures, qui s'accroissent peu à peu, & tirent du tems leur principale force. Celui donc que l'observation, & l'experience, & une vraie, & claire theorie de toutes les choses dont l'homme fait habituellement usage, auront mis en état de connoître la force salutaire, ou nuisible, la nature, & l'énergie de toutes ces choses, & comment plusieurs causes combinées concourent à la production de quelque maladie, trouvera avec du soin, & de l'application les remedes propres à éloigner, & détourner heureusement, avec le secours de la Providence, les plus graves maladies, & celles qui ne promettent que douleurs, angoisses, & enfin un dénouement funeste. Car comme il est beaucoup plus aisé de s'opposer aux commencemens de toutes les choses fâcheuses, que de réparer le mal qui est fait, ou de fermer des blessures une fois ouvertes, il est beaucoup plus sûr, & plus raisonnable de s'opposer aux commencemens des

maladies, que d'entreprendre de les guerir, quand elles sont une fois déclarées. C'est alors qu'il est vrai de dire qu'il n'est pas toujours au pouvoir du Medecin de trouver des remedes capables de les surmonter.

II. On a déja prouvé plus haut, que dis-je ? demontré, que tant que les parties solides ont un degré convenable de tension, que la circulation des fluides est libre, & moderée, que les excrétions se font en quantité suffisante, la santé, & l'integrité du corps, & de l'ame se maintiennent, & que les maladies de toute espece sont produites par le dérangement du mouvement des solides, le mauvais usage des choses qui entrent dans le corps, & le déreglement des excretions. Ce qui rend clair, & évident que l'art de conserver la santé consiste principalement à chercher les moïens d'entretenir le mouvement des solides, la liberté de la circulation des fluides, & l'integrité de toutes les fonctions.

III. Nous avons suffisament établi plus haut que la lenteur de la circulation du sang dans tout le corps, & surtout dans les visceres du bas ventre,

remplit le corps de beaucoup d'humeurs, & d'humeurs très-impures, & que le retardement des évacuations ordinaires de ſang, & de celles qui ſe font par la tranſpiration, & les inteſtins, eſt une ſource féconde des maladies épidemiques, aiguës, & chroniques. Il faut donc apporter toute ſon attention pour éviter toutes les choſes qui peuvent trop augmenter les humeurs, les rendre intemperées, rallentir la circulation du ſang, & empêcher les excrétions, & ſurtout avoir attention à l'uſage de l'air, & des alimens.

IV. Rien n'étant plus contraire à la liberté de la circulation du ſang, & aux excrétions ſalutaires qui en dépendent, que l'abondance, & l'épaiſſeur du ſang, & des humeurs, il faut donc connoître, & éviter ſoigneuſement dans l'état de ſanté, & à plus forte raiſon dans celui de maladie, ce qui peut cauſer l'une, ou l'autre.

V. Comme une quantité d'alimens aude-là des bornes de la temperance, & de la moderation, fournit une matiere abondante, & une occaſion préſente de maladies, quand elle eſt mo-

derée, & raiſonnable, elle entretient merveilleuſement la ſanté, & les forces, & conduit ſûrement à une vie longue par une ſanté conſtante.

SCHOLIE.

La claſſe des alimens intemperés, & nuiſibles comprend, ſurtout lorſqu'on en fait trop d'uſage, tout ce qui eſt doux, dur, gras, acide, acerbe, viſqueux, & tout ce qui ſe cuit, & ſe digere difficilement; elle comprend encore ce qui eſt trop âcre, aromatique, chaud, & ſpiritueux. Mais ce qui donne de bons ſucs, & ſucs amis de la nature, c'eſt toutes les eſpeces de pain, & de viandes, ſurtout d'animaux jeunes, & notamment les œufs à la coque. Car tous ces alimens ſont de bon chyle, qui ſe change en bon ſang, & ne nuiſent jamais dans l'état de ſanté, à moins qu'on n'en prenne une trop grande quantité.

VI. Ordinairement un homme, ou robuſte, ou foible, prend plus d'alimens, & fait plus de ſang, qu'il ne lui en faut pour ſe nourrir, & pour ſe donner la vigueur neceſſaire, & plus

que la nature n'en peut souffrir, diviser, & conduire. Et comme cette trop grande superfluité de sucs est la premiere cause de la destruction de la santé; il faut avoir attention de connoître quand on a trop de sang, ou d'humeurs, & les évacuer sur le champ par les moiens appropriés.

VII. Si quelqu'un donc, pour avoir trop bû, ou mangé, pour avoir diminué les exercices du corps, se sent pesant, & fatigué, incapable de se donner du mouvement, & en même-tems les vaisseaux pleins, & gonflés, il faut sur le champ avoir recours aux remedes qui peuvent diminuer cette plénitude, & les emploier jusqu'à ce qu'elle soit passée.

SCHOLIE.

Je mets dans ce nombre, & même en tête, l'abstinence, c'est-à-dire, le retranchement total, ou partiaire du souper, & même de tous les repas; car rien ne préserve mieux le corps des maladies que l'abstinence faite à propos. Il faut ensuite faire quelque changement dans sa maniere de vivre,

ſubſtituer un régime frugal à la bonne chere, & à l'abondance; en conſéquence ſe retrancher toutes les viandes pendant un tems, & tout ce qui eſt de même nature, & ne prendre que des alimens tirés des végétaux, ſi l'eſtomac peut les ſupporter; il faut ſe réduire à l'eau ſeule, ou corrigée par le mêlange d'un peu de vin doux, & ſpiritueux, & en même-tems ſe donner plus de mouvement, & faire plus d'exercice. Car l'uſage prudent de l'exercice l'emporte de beaucoup ſur tous les autres remedes préſervatifs, parce que non-ſeulement il accelére la circulation du ſang, ce qui diminuë les humeurs, & rétablit la tranſpiration, mais qu'il diſſout le ſang épais, & augmente les forces. Au reſte, il ne faut pas faire exercice après le repas; c'eſt avant de le prendre, & dans le tems que la digeſtion eſt achevée qu'il fait du bien.

VIII. Si ces remedes propres à diminuer l'abondance des humeurs, ne ſont pas du goût de quelqu'un, & que la trop grande plénitude des vaiſſeaux, & le trop de lenteur dans la circulation menace de maladies pro-

chaines, il convient d'attaquer la plethore le plutôt qu'il est possible, c'est ce que fait merveilleusement la saignée, qui rend sur le champ la circulation plus libre, de sorte qu'on remarque que quand le sang superflu est sorti, les excrétions succedent plus heureusement qu'auparavant.

SCHOLIE.

J'ai souvent remarqué chez des personnes qui étoient fort plethoriques, qu'elles avoient le ventre paresseux, la peau seche, rendoient peu d'urine, & même que le flux menstruel en étoit diminué; & qu'à peine avoient-elles été saignées, que leur ventre se relâchoit, & rendoit beaucoup d'excrémens fort chargés de bile, parce que cette liqueur se séparoit plus abondamment dans le foie, & abondoit en plus grande quantité aux intestins; que leur urine devenoit plus épaisse, & plus colorée, le sommeil plus tranquille, & que la sueur couloit avec plus de liberté, ensuite de quelque exercice. C'est encore une observation assez commune, que le flux menstruel augmente,

mente, quand on ſaigne peu de tems avant ſon commencement. La ſaignée adminiſtrée à propos eſt donc d'un grand avantage pour la ſanté; & l'on connoît qu'elle réuſſit parfaitement, lorſqu'en conſéquence le pouls devient plus grand, & plus fort, parce que la grandeur du pouls dénote l'augmentation du mouvement progreſſif, & circulaire du ſang.

IX. Autant la ſaignée adminiſtrée à propos eſt un ſecours puiſſant contre les maladies imminentes, autant eſt-elle nuiſible quand elle eſt mal appliquée. J'ai en effet remarqué plus d'une fois le préjudice qu'elle cauſoit. Car j'ai vû des perſonnes tomber dans une grande laſſitude, & une grande peſanteur du corps, prendre la tranquillité du ſommeil, être incommodés des alimens qu'ils prenoient, être attaqués de rhume de cerveau, accompagné même d'une petite fiévre. D'autres ont été attaqués de rhumatiſmes, ou de douleurs cuiſantes dans les membres; d'autres y ont gagné des fiévres lentes, ce qui a ſurtout lieu dans les ſujets qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, les vaiſſeaux deliés, & étroits,

& qui sont sujets au rallentissement de la circulation, plutôt par le deffaut de force dans les parties solides, que par rapport à la plénitude de sang. La saignée réussit aussi fort mal quand en Automne, ou au Printems, l'air est long-tems humide, ou froid après qu'elle a été faite, ou si l'on fait ensuite usage d'alimens difficiles à digerer. Car la transpiration diminuant dans ces circonstances, l'état du corps devient pire qu'il n'étoit, & l'on tombe dans une disposition prochaine aux fiévres, & même aux fluxions.

X. Le meilleur tems pour administrer la saignée est la fin de Février, & le commencement de Septembre, si le tems est certain, ou du moins peu variable, serein, & qu'il souffle des vents d'Orient. Il faut aussi dans ces circonstances se garantir exactement d'un air froid, & humide, ne prendre que des viandes aisées à digerer, & des alimens qui aident la transpiration. Enfin il faut avoir attention de faire tirer moins de sang aux corps spongieux, qu'aux maigres, qui ont plus de vaisseaux.

SCHOLIE.

Il y a deux points de vûë qu'il ne faut jamais perdre dans l'application de la ſaignée, la grandeur, & la plénitude des vaiſſeaux, & l'état des forces. Quand les vaiſſeaux ſont grands, & pleins, & le ſujet vigoureux, on peut ſaigner en aſſurance. La vieilleſſe même n'y eſt point un obſtacle. Car les vieillards vigoureux ſe trouvent parfaitement bien de l'uſage de la ſaignée adminiſtrée, ſoit dans le deſſein de préſerver, ou de guerir. Mais lorſqu'il y a plus de foibleſſe que de force, que l'appetit, & la digeſtion ſont dérangés, il eſt plus convenable, malgré la jeuneſſe, de s'abſtenir de la ſaignée, ou préſervative, ou curative, ſurtout ſi l'habitude du corps eſt en même-tems molle, & ſpongieuſe. Il faut auſſi arbitrer la quantité de ſang qu'il faut tirer, par la plénitude des vaiſſeaux, & l'état des forces. C'eſt une attention que doit avoir le Medecin, ſans l'avis duquel on ne doit jamais employer ce remede énergique. Et c'eſt ſans doute ici le cas où il faut le conſulter, pour qu'il détermine la

quantité du ſang qu'il faut tirer, en conſéquence de l'examen qu'il aura fait des forces, & de l'habitude du corps du malade. Car encore un coup, autant il y a lieu d'eſperer de bien de la ſaignée adminiſtrée à propos, autant eſt-elle nuiſible, & promptement nuiſible, quand on en fait une mauvaiſe application.

XI. Il eſt plus à propos, quand un corps mol, & ſpongieux eſt rempli de ſang, & de ſucs, & qu'il eſt trop vermeil, de ne pas faire une ſi grande ſaignée, mais de tirer ſeulement quelques onces de ſang, & de conſommer ce qu'il peut reſter de ſuperflu dans les vaiſſeaux, par l'abſtinence, la friction, l'exercice, la purgation, les bains, & ſurtout par l'uſage des eaux minerales.

SCHOLIE.

Je n'ai jamais vû de bons effets des trop grandes ſaignées dans les corps rares, & ſpongieux. C'eſt au contraire le vrai moien de déranger la tranſpiration, & d'augmenter l'impureté des liqueurs. Le plus ſûr eſt, lorſque la plénitude ſe trouve combinée avec la

cacochymie, de ne tirer qu'une portion du ſang ſuperflu; ce qui fait que la nature qui préſide aux mouvemens du corps, déchargée d'une partie de ſon fardeau, eſt plus en état de ſurmonter, & de digerer le reſte de la matiere vicieuſe, & de faire ſortir celle qui eſt étrangere. Alors auſſi les remedes operent plus heureuſement, & les eaux médicinales paſſent plus aiſément par les excrétoires deſtinés à leur ſortie.

XII. Après avoir clairement prouvé plus haut, que les cauſes, & le foier de pluſieurs maladies, & ſurtout des fiévres, ſe trouvent dans les premieres voies, c'eſt-à-dire, dans le canal inteſtinal, & notament dans le duodenum, & les courbures du colon, il faut donc apporter tous ſes ſoins, ſi l'on a deſſein de ſe garantir des maladies, pour tenir cette région nette, & ne jamais ſouffrir qu'elle ſe rempliſſe d'humeurs vicieuſes; à quoi l'on réuſſit en évitant tous les alimens intemperés, en vivant ſobrement, en ſe tenant le ventre ſuffiſament lâche, & ſurtout en évitant tout ce qui détruit la tenſion du ventricule, & des inteſtins,

& ce qui resserre le ventre. Car la liberté de l'excrétion intestinale est un des moiens des plus spécifiques pour garantir le corps de toutes les maladies. Et ce qu'il faut remarquer, c'est qu'il est beaucoup plus avantageux de tenir le ventre libre par le moien des alimens, que par celui des médicamens purgatifs, & âcres irritans, qui n'agissent qu'en fesant violence au tissu très-délicat, & très-sensible des membranes intestinales.

SCHOLIE.

Il faut éviter avec grand soin l'usage des purgatifs, & même n'emploier qu'avec ménagement les laxatifs, tels que le senné, la rhubarbe, & la manne, lorsqu'on peut relâcher le ventre par l'usage des alimens. Il y a une autre espece de médicamens qui aide merveilleusement les excrétions qui se font par le bas ventre, quand on sait les emploier à propos, & qui ne font aucun tort à l'estomac, & aux forces; ce sont les sels neutres. L'on peut juger de leurs effets par celui des eaux minerales chaudes, & froides, qui n'operent qu'à raison des sels de

cette nature qu'elles contiennent, & de leur poids considerable, qui est inséparable de la quantité qu'on en prend. On emploie donc avec beaucoup de succès ces sortes de sels neutres, qui ont beaucoup de rapport avec ceux qui se trouvent dans les eaux minerales, quand le bas ventre se relâche dans l'exercice de ses fonctions.

XIII. Les alimens trop durs, acides, astringens, le laitage, la patisserie, & entre les liquides les bierres pleines de lie, les boissons fort froides, entre les médicamens, tous les astringens, narcotiques, & purgatifs, dérangent, & détruisent parfaitement le mouvement, & le ton naturel des intestins. Il est donc à propos de s'en abstenir avec soin, si l'on a dessein de conserver la santé.

XIV. Et comme les premieres voies sont très-propres à engendrer des crudités acides de très-mauvais caractere, & que tous les alimens qui y séjournent trop long-tems commencent à s'aigrir, & que ces crudités acides sont très-contraires aux solides, aux fluides, & aux excrétions, il faut appor-

ter toute ſon attention pour les empê-cher de s'amaſſer en trop grande quantité.

Scholie.

Ce n'eſt pas ſeulement dans le ventricule, & les premieres voies des mélancholiques, des hypochondriaques, & des femmes dont les regles ſont ſupprimées, & le ventre trop dur, & reſſerré, & quand on fait peu d'exercice, qu'il s'amaſſe des impuretés acides; il en arrive autant aux vieillards, à ceux qui ont l'eſtomac foible, & à ceux qui uſent d'alimens qui renferment un acide concentré. On doit donc être intimement perſuadé qu'un des plus ſûrs moiens de conſerver ſa ſanté eſt de faire peu d'uſage de tous les alimens liquides, & ſolides qui contiennent beaucoup d'acide, comme ſont les fruits d'Été d'un gout dominant, & preſque toutes les eſpeces de vins, excepté ceux de Hongrie. Il faut plutôt regarder le vin comme un aliment medicamenteux, que comme un aliment nourriſſant, & être perſuadé qu'à moins qu'il ne ſoit ſuffiſament trempé, il eſt ordinairement

plus nuiſible que ſalutaire. Il y a auſſi beaucoup de difference entre les vins. Quelques-uns paſſent promptement par les inteſtins, la veſſie, & les autres excrétoires, & ne demeurent pas longtems dans les veines, & l'eſtomac; & les vins de cette eſpece, même pris en quantité, ne ſont pas auſſi nuiſibles que ceux qui ſéjournent trop longtems dans le ventricule, & les vaiſſeaux, qui cauſent un trop grand gonflement dans le ſang, & les humeurs, ou qui produiſent dans les premieres voies des liqueurs acides corroſives. L'uſage du vin demande donc beaucoup de précautions, ſi l'on ne veut le rendre plus nuiſible à la ſanté que profitable. Si l'on a des indices de l'exiſtence des acides dans les premieres voies, & l'eſtomac, on ſe trouvera très-bien de l'uſage des alkalis légers, tels ſurtout que les ïeux d'écreviſſes, imbus d'huile de tartre par défaillance, en y ajoutant une ou deux gouttes d'huile d'anis, ou de cedre. Et ſi l'on a deſſein de les évacuer, les pilules ameres balſamiques, préparées ſuivant la Méthode de Becher, ou la nôtre, priſes deux, ou trois fois cha-

que mois, & ſuivies le lendemain d'une eau minerale composée de ſels aperitifs, dégageront merveilleuſement les premieres voies de l'abondance des impuretés, & ſurtout des acides.

XV. Il eſt très-certain que les excrémens ſalins ſulphureux, que la ſuppreſſion de la tranſpiration retient dans le ſang, ſont cauſes de beaucoup de maladies ſérieuſes, très-aiguës, & très-dangereuſes, & même épidemiques. Donc pour en débarraſſer le corps, il faut ſurtout avoir ſoin de conſerver la liberté, & l'integrité de la tranſpiration. C'eſt pourquoi il faut le garantir de tout froid humide, & des vents de même nature, & ne jamais l'expoſer quand il eſt fort échauffé, ou par la chaleur de l'air, ou par la maladie, ou par les paſſions de l'ame, ou par des boiſſons ſpiritueuſes, au froid humide de l'air avant le lever du ſoleil, ou après ſon coucher. Il faut encore éviter de demeurer dans des lieux trop bas, où l'air ne circule pas librement, où il eſt renfermé, & corrompu, & beaucoup plus d'y dormir; enfin il faut éviter l'indolence, la ceſ-

ſation de l'exercice, le trop long ſommeil, la terreur, & la triſteſſe. Car rien n'eſt plus propre à retarder la tranſpiration, & à produire des ſemences de maladies.

SCHOLIE.

Il n'y a rien de plus ſpécifique pour entretenir la liberté de la tranſpiration, qui dégage le corps d'une infinité d'impuretés, que l'exercice du corps; & il l'emporte ſans contredit de beaucoup ſur tous les antidotes, & remedes préſervatifs contre les maladies. Rien en effet n'eſt plus vrai que ce que dit Celſe dans le I. Livre, *la pareſſe appeſantit le corps, & le travail le fortifie. Celle-là avance la vieilleſſe, & celui-ci prolonge la jeuneſſe.* (a) Il faut pourtant emploier à propos le remede de l'exercice. Car quand l'eſtomac eſt plein, ou le ventre reſſerré, il eſt plus nuiſible, que profitable. Mais quand la digeſtion eſt achevée, le matin, après avoir ſuffiſament dormi, cinq, ou ſix heures après le dîner, un mou-

(a) *Ignavia corpus hebetat, labor firmat; illa maturam ſenectutem, hic vero longam adoleſcentiam reddit.* Celſ. *Lib. I. Cap. I.*

vement gradué, c'est-à-dire, doux au commencement, puis plus fort, & enfin continué jusqu'à une douce chaleur, & une moiteur legere, dans un air temperé, & serein, & surtout après avoir pris quelques tasses d'eau chaude chargée de la teinture de quelque plante balsamique, produira les effets les plus avantageux.

XVI. Mais comme les variations de l'air, & les changemens de saisons donnent ordinairement naissance à beaucoup de maladies, il est de la prudence du Medecin de les détourner par des conseils, & des secours convenables. Voici ce que Celse dit à ce sujet, & nous sommes entierement de son avis. *On doit dans ces circonstances éviter de se fatiguer ; éviter les crudités, le froid, la chaleur, la débauche, & se ménager plus que dans tout autre tems. Si l'on sent quelque pesanteur dans le corps, il ne faut point se lever matin, ni marcher pieds nuds, ni se purger, & même il faut arrêter l'écoulement qui peut alors se faire par les intestins.* (a)

(a) *Tum vitare debet homo fatigationem, cruditatem, frigus, calorem, libidinem, multoque magis se continere. Si qua gravitas est in*

SCHOLIE.

Si l'on reflechit ſur les motifs qui déterminent Celſe à parler comme il fait ſur les changemens nuiſibles des ſaiſons, on n'en voit preſque point d'autre que le danger qu'il trouve dans tout ce qui peut diminuer la force, & la vigueur du corps, comme par exemple, la fatigue, les crudités, la débauche, les veilles immoderées, & ce qui amaſſe des impuretés dans le corps, en diminuant, ou ſupprimant la tranſpiration, comme le froid, la promenade à pieds nuds, les vomitifs, les purgatifs. Il recommande en ces circonſtances de boire tantôt du vin, tantôt de l'eau, l'abſtinence, & le retranchement du ſouper, parce que ce ſont des moiens d'éviter les crudités, & d'aider la tranſpiration.

XVII. Puiſqu'il eſt certain, & appuié ſur des experiences indubitables que la ſanté des femmes dépend de l'écoulement convenable du ſang menſ-

corpore, tum neque mane ſurgendum, neque pedibus nudis ambulandum eſt, neque movenda alvus, atque etiam, ſi per ſe mota eſt, comprimenda. Celſ. *Lib.* I. *Cap.* 10.

truel, & celle de beaucoup d'hommes du flux hemorroïdal, & que le dérangement de ces deux évacuations fait beaucoup de tort aux unes, & aux autres, il faut avoir grand soin de maintenir l'integrité, l'ordre, & le tems de ces évacuations, & empêcher leur diminution, & leur suppression.

XVIII. Le moien d'entretenir l'ordre de ces évacuations ordinaires, & salutaires, est de suivre un régime exact, principalement quand leur periode est instant. Il faut donc surtout s'abstenir de tout ce qui peut troubler les mouvemens de la nature qui préparent à ces excrétions.

SCHOLIE.

Les personnes sujettes au flux hemorrhoïdal, & les femmes qui approchent du periode de leur évacuation menstruelle, doivent surtout éviter tout froid vif, sec, ou humide, tout ce qui est durci, difficile à digerer, acide, les fruits d'Eté, ce qui est fermentatif, les alimens qui gonflent, le laitage, la boisson froide, & toute violente passion de l'ame, comme la terreur, & le chagrin. Trop de repos, &

de ſommeil eſt encore nuiſible. Il faut ſe garder auſſi des évacuations qui cauſent une dérivation du ſang, par exemple de la ſaignée au bras, & de tous forts purgatifs, ou remedes ſpiritueux; mais il eſt avantageux de tenir le ventre libre au moien de quelques pilules balſamiques, de faire un exercice moderé, de boire plutôt chaud que froid, de ſe garantir les pieds, & les autres extrêmités contre le froid, & de faciliter la circulation du ſang en ſe lavant les pieds.

XIX. Une ſuffiſante quantité de forces, en qui conſiſte toute la force motrice, & directrice de la nature, étant preſque tout ce qu'il faut pour l'execution des mouvemens vitaux, & la foibleſſe étant en butte à toutes les maladies, & à tous les dangers, il faut faire tous ſes efforts pour les entretenir, & les maintenir en bon état, parce que, ſuivant la remarque de Celſe, Livre I. Chap. I. elles ſont le ſoutien du corps dans l'état de ſanté, & de maladie.

SCHOLIE.

Si le corps eſt vigoureux, ſi l'eſtomac demande des nourritures, les digere, & les fait ſortir comme il faut, ſi la circulation eſt libre, & ne ſe rallentit pas, il ne ſe forme point d'obſtruction, il ne ſe fait pas de ſtagnations d'humeurs, les excrétions ſe font bien, & il ne s'amaſſe ni plethore, ni cacochymie; deux états toujours dangereux.

XX. Rien ne contribuant plus à entretenir les forces du corps, qu'un eſprit gai, & libre de deſirs, & de paſſions; l'uſage d'un air pur, ſerein, & temperé; des alimens pris moderement, & aiſés à digerer; & un exercice raiſonnable; rien auſſi ne contribuë plus à les ranimer, & à les faire renaître. Rien au contraire n'épuiſe davantage la ſubſtance des forces, & n'expoſe plus à toutes les maladies un corps affoibli, que la violence des paſſions, le chagrin, la triſteſſe, de trop longues contentions, ou fatigues d'eſprit, trop d'uſage des plaiſirs de l'amour, un air humide, & corrompu, les fréquens changemens de tems, la faim,

faim, les alimens contraires à la nature, les veilles continuelles, les douleurs, les maladies, & l'excès du travail corporel.

XXI. Outre les moiens que nous avons indiqués pour ranimer les forces abbatuës, surtout dans la vieillesse, & l'état de foiblesse, & outre l'usage d'un bon vin, il faut quelquefois emploier les remedes fortifians, qui réveillent les mouvemens engourdis des fibres. Je mets dans ce nombre ceux qui sont composés d'une huile douce, balsamique, de bonne odeur, & de résine; ceux dans la composition desquels entrent l'ambre gris, l'ambre jaune, le baume du Perou, & les vraies huiles distillées aromatiques. Parmi les compositions je donne la préference au sel volatil aromatique huileux, composé dans le goût de Sylvius, à notre baume liquide, appellé baume de vie, à notre élixir balsamique, que j'emploie toujours heureusement, & j'en recommande l'usage deux, ou trois fois la semaine, le matin dans une boisson chaude, & le soir dans une boisson froide. Et rien n'est plus cer-

tain que ces remedes étant bien préparés, & bien administrés, sont d'un merveilleux secours pour conserver la santé, & pour la garantir pendant long-tems de toutes les maladies.

Fin du cinquiéme Tome.

TABLE ALPHABETIQUE DES MATIERES.

Nª. 1°. *Le chiffre romain désigne le volume, l'arabe, la page; le petit chiffre romain, qui tient la place de l'arabe, désigne les commencemens.*

Nª. 2°. *Que toutes les phrases qui sont relatives à un mot quelconque n'ont aucune relation entr'elles, & n'en ont qu'avec le mot sous lequel elles sont rangées.*

Nª. 3°. *Que lorsque dans un article, outre le mot qui le commence il s'en trouve un en italique, ce qui suit se rapporte à ce dernier, joint à celui qui commence l'article, jusqu'à ce qu'il se rencontre un autre mot en italique.*

A.

D.

E.

F.

G.

H.

L.

M.

Ne

N.

Nature.

P.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table Alphabetique des Matieres.

CATALOGUE

Des Livres imprimés chez ANTOINE-CLAUDE BRIASSON, *Libraire, ruë S. Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.*

De M. Mauriceau.

TRaités des Maladies des Femmes grosses, & de celles qui sont accouchées, avec les Observations. 4°. 2 vol. 1721. & 1738. *le Tome 2. se vend séparément.*

De M. de la Mettrie, Docteur en Médecine.

Les Aphorismes de Médecine, traduits du Latin de M. Herman Boerhaave. 8°. 1739.

Le Traité de la matiere Médicale, & les opérations Chymiques traduit du Latin de M. Boerhaave, *in*-12. 1739.

Institutions de Médecine, traduites du Latin de M. Boerhaave, avec la vie de l'Auteur, *in*-12. 2. vol. 1739.

Le Traité de la petite Verole, *in*-12. 1740.

La Théorie Chymique de la terre suivant les principes de M. Boerhaave, auquel on a joint le Traité du Vertige, *in*-12. 1741.

Le Commentaire sur les Institutions de Médecine, tiré des propres écrits de M. Boerhaave. *in*-8. *sous presse.*

De M. de Santeul, Docteur en Médecine.

Les Propriétés de la Médecine, par rapport à la vie Civile, *in*-12. 1739.

De M. Bruhier, Docteur en Médecine.

Les Caprices d'imagination, ou Lettres sur divers sujets d'Histoire, de Morale, de Critique, d'Histoire naturelle. &c. *in*-12. 1740.

De. M. G. C. le Gendre, Marquis de S. Aubin, ci-devant Maître des Requêtes.

Traité Historique & Critique de l'Opinion, ou Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Esprit humain, nouvelle Edition, corrigée & augmentée. 7 vol. *in*-12. *avec figures.* 1741.

Des Antiquités de la Maison Royale de France, & de la diversité des opinions sur les Généalogies de plusieurs Maisons Souveraines, &c. *in*-4°. 1739.

Des Antiquités de la Monarchie & de la Nation Françoise, &c. *in*-4°. 1741.

De M. le Monnier, de l'Académie des Sciences.

Histoire céleste, ou Recüeil des Observations Astronomiques, faites par ordre du Roi depuis 1666. jusqu'en 1686. avec un Discours préliminaire sur le progrés de l'Astronomie, où l'on compare les plus récentes Observations à celles qui ont été faites immédiatement après la fondation de l'Observatoire Royal. *in*-4°. *avec fig.* 1741.

Du R. P. Castel, Jésuite, &c.

L'Optique des Couleurs fondée sur les simples observations, & tournée sur tout à la pratique de la Peinture, de la Teinture, & des autres Arts Coloristes. *in*-12. *fig.* 1741.

Le Journal des Sçavans, *in*-4. 60. années, depuis l'année 1665, qu'il a commencé, jusques & compris l'année 1724. *On le vend encore avec la suite jusqu'à présent en corps ou séparément.*

De M. l'Abbé Bannier, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

La Mythologie, & les Fables expliquées par l'Histoire, *in*-4. 3 vol. 1738. & 1739.

Le même *in*-12. 8 vol. 1738. & 1739.

Explication historique des Fables, où l'on découvre leur origine, & leur conformité, avec l'Histoire ancienne. Nouvelle Edition, corrigée, & differente des premieres Editions dans presque la moitié de l'Ouvrage, 3 vol. *in*-12. *sous presse.*

Le Dictionnaire Mythologique, *sous presse.*

D'un Anonyme.

Traité sur les Finances, & la fausse Monnoye des Romains, avec une Dissertation sur la maniere de discerner les Médailles anciennes d'avec les contrefaites, *in*-12. 1740.

Du R. P. Lamy, de l'Oratoire.

Les Elémens de Mathématique, ou Traité de la grandeur en général, qui comprend l'Arithmétique, l'Algébre, l'Analyse, & les Principes de toutes les Sciences. *in*-12. 1738.

Les Elémens de Géométrie, ou de la mesure de l'étenduë, &c. *in*-12. 1740.

La Rhétorique, *ou* l'Art de bien parler, Nouv. Edit. *in*-12. *sous presse.*

De M. Gayot de Pitaval.

Saillies d'esprit, ou choix curieux de traits utiles & agréables pour la conversation, *in*-12. 4. *part.* 2 *vol.*

L'Art d'orner l'esprit en l'amusant par des traits utiles & agréables, *nouvelle édition, in*-12. 4. *part. en deux volumes.*